

CAHIERS SALÉSIENS

RECHERCHES ET DOCUMENTS POUR SERVIR
A L'HISTOIRE DES SALÉSIENS DE DON BOSCO
DANS LES PAYS DE LANGUE FRANÇAISE

Le salésien Joseph Laugier
prêtre-soldat sur le front des combats
entre 1914 et 1918

14, RUE ROGER-RADISSON
69322 LYON CEDEX 5

C A H I E R S S A L É S I E N S

R e c h e r c h e s e t d o c u m e n t s p o u r
s e r v i r à l ' h i s t o i r e d e s s a l é -
s i e n s d e d o n B o s c o d a n s l e s
p a y s d e l a n g u e f r a n ç a i s e

Numéro 12-13

avril-octobre 1985

S o m m a i r e

Introduction (Francis Desramaut)	5
Les lettres de guerre du Patronage Saint-Pierre à Nice, 5. - Les lettres de guerre de Joseph Laugier, 8.	
Chronologie sommaire	14
Le prêtre salésien Joseph Laugier sur le front des combats entre 1914 et 1918, d'après les lettres de guerre du Patronage Saint-Pierre de Nice	15
Index	181
Carte du front français pendant la guerre de 1914-1918	191

Comité de rédaction : Michel Bazart, Paris ; Francis Desramaut, Lyon ; Albert Druart, Bruxelles.

Responsable de la publication : Francis Desramaut, Lyon.

Administration : Secrétariat provincial Don Bosco, 14, rue Roger-Radisson, 69322 Lyon Cedex 05. - Ce numéro : F 80 ; à verser à : Oeuvres et Missions de Don Bosco, C. C. P. Lyon 126.85 L. Port en sus.

I n t r o d u c t i o n

Les lettres de guerre du Patronage Saint-Pierre à Nice

Depuis le début de ce siècle, le Patronage Saint-Pierre de Nice, école professionnelle que don Bosco fonda en 1875, publie un bulletin qui, tout au moins pendant ses vingt-cinq premières années (1902-1926), fut d'un grand intérêt. L'Adoption était alors une petite revue mensuelle rédigée à peu près exclusivement par le salésien Louis Cartier (1860-1945), prêtre intelligent, énergique et cultivé, qui défendit victorieusement son oeuvre contre les menées d'un gouvernement français anticlérical ou anticongrégationnel. L'Adoption était l'une de ses armes. Elle relata avec soin les comparutions des salésiens de Nice devant les tribunaux, les condamnations dont ils furent les objets et les séances scandaleuses de liquidation de leurs biens entre 1903 et 1906¹.

Quand la première guerre mondiale éclata en août 1914, fort heureux de prouver à ses concitoyens et à la face de tous que les anciens élèves et les maîtres de son école injustement traitée étaient de vaillants Français, le P. Cartier entreprit sur-le-champ de publier dans sa revue les lettres des mobilisés. L'Adoption était imprimée dans la maison même, qui disposait d'un atelier de typographie et qui était aussi un (modeste) centre d'édition. Les originaux arrivaient aux typographes assortis des indications utiles sur les passages à recopier. Seules leur orthographe et leur ponctuation étaient corrigées, comme le salésien Daniel Villeneuve (1894-1979), l'un des moniteurs de cet atelier niçois en 1914, me l'a certifié et comme, du reste, il est possible de le vérifier par la lecture même des documents édités. Je lis par

exemple sous la plume du jeune ancien Bagarre, dont le nom et le tempérament se mariaient très curieusement :

"Ce matin les Fritz se sont mal levés, ils canardent par là à tort et à travers ; ils ne regardent pas qu'ils pourraient nous causer des désagréments, mais les nôtres, ils y rendent la pareille. Je ne sais trop quoi vous dire.²"

Le style du travailleur manuel Bagarre - qui était serrurier-forgeron - était parlé et n'a pas été retouché.

Les lettres de guerre ont bientôt afflué à Nice sur le bureau du directeur du Patronage Saint-Pierre (PSP). Au front, l'Adoption arrivait aux anciens et aux salésiens amis de l'oeuvre. La publication des nouvelles de leurs camarades les incitait à écrire eux aussi au P. Cartier. A partir de janvier 1915, leurs lettres se multiplièrent. En 1916, elles ont constitué de petites avalanches. Plus de cent soixante arrivèrent en un mois et demi, entre le 15 juillet et le 1er septembre de cette année. Elles émanaient de jeunes gens sortis depuis peu de la maison, dont certains engagés volontaires à dix-huit ans, de maîtres laïcs moniteurs d'ateliers, de professeurs religieux, d'anciens élèves devenus prêtres à qui la guerre faisait renouer des relations avec Nice, et de salésiens amis du P. Cartier, qui eut l'heureuse idée d'informer ses confrères, parfois originaires de régions envahies (Belgique comprise), que le Patronage Saint Pierre les recevrait toujours volontiers pendant leurs permissions. Deux cent quarante militaires pour le moins, ai-je calculé, ont alors correspondu avec le P. Cartier.

Leurs lettres n'ont pas été uniformément publiées dans sa revue. Toutes furent triées. Et surtout, à partir d'avril 1917, la crise du papier interdit aux éditeurs de l'Adoption de continuer à reproduire l'ensemble du courrier de guerre qui leur parvenait. Dès lors et jusqu'à la fin des hostilités, ils durent se contenter d'extraits, de résumés ou de simples mentions des lettres reçues. Il n'empêche, les nu-

méros parus entre la déclaration de guerre d'août 1914 et la fin de l'année 1918 auront couvert au total un millier de pages, dont la moitié au moins consacrées au "courrier militaire". Ajoutez que les articles du P. Cartier, que leur auteur destinait prioritairement aux soldats, parlaient eux aussi abondamment des batailles et qu'il ne semble donc pas abusif de les considérer comme des "lettres de guerre".

On imagine peut-être le trésor documentaire que représente cette humble littérature. Certes, les formules y sont rudes et les sentiments parfois peu affinés. Les Allemands y sont dénommés Boches sans vergogne, y compris par de dignes ecclésiastiques, leur comportement est qualifié de barbare et d'impie, etc. Mais, par là même, la psychologie de ces hommes du peuple français le plus ordinaire se révèle à crû, dans sa robustesse et sa simplicité. Dans l'ouragan de fer et de flammes où la politique les a tout à coup plongés, certains ont peur et tremblent ; d'autres, d'une bravoure incroyable, ne craignent littéralement rien. Certains bavardent au petit bonheur, d'autres bougonnent et serrent les dents. Quelques-uns, plus doués, racontent minutieusement leurs aventures parfois poétiques ou comiques, le plus souvent cruelles et affreusement tragiques. La plupart de ces gens ne se posent guère de questions métaphysiques : ils marchent, ils se battent, ils souffrent, quelquefois ils gagnent, ils en ont par-dessus la tête, ils descendent du front, ils se reposent, ils prient tous les saints du ciel. Quand l'aumônier les rappelle au devoir chrétien, ils se confessent et communient, ils remontent au front ou dans les tranchées, et ainsi de suite. De temps en temps, dans la masse, un prêtre stigmatise l'impiété des Français, qui n'a pas volé la dure leçon que Dieu lui donne. La censure, très active après quelques mois de tolérance en 1914, caviardait de tels rapports dans les pages de l'Adoption. "Anastasie" était en effet sourcilleuse. Elle ne tolérerait guère les atteintes au moral des troupes (et de l'arrière). Prudente, elle faisait aussi disparaître les noms de lo-

calités et les chiffres d'unités que les soldats du front communiquaient à leurs correspondants.

Mais qui peut consulter ces pages palpitantes ? Où sont les collections complètes du bulletin niçois ? Du reste, quand bien même on en disposerait, ces lettres ne seraient pas exploitables telles quelles. D'où ces soldats écrivaient-ils ? À quelles actions avaient-ils participé ? Qui étaient-ils eux-mêmes (âge, situation sociale ...) ? En un mot, ces lettres de guerre, pour être utiles à l'histoire des gens, doivent être éditées, c'est-à-dire reproduites et éclairées par un régime suffisant de notes, comme le furent, il y a peu, celles d'un rural du pays niçois engagé dans le même conflit³.

Les lettres de guerre de Joseph Laugier

Il serait possible de choisir les plus belles et les plus significatives du lot. Pour servir l'histoire salésienne française, il nous a paru préférable d'extraire de la masse les lettres d'un seul homme et quelques autres se rapportant aussi à lui. Un salésien, dont le nom est aujourd'hui injustement oublié de ses confrères, sort ainsi de l'ombre. Même s'il ne fut ni un héros ni (probablement) un saint canonisable, son comportement de prêtre aux armées fut exemplaire. Et ses récits, parfois très détaillés, nous restituent un temps et un esprit dont on ne se fait guère idée de nos jours. J'ai été très touché par les lettres du postulant salésien Joseph Musso, fauché à dix-neuf ans, et par celles du jeune profès François Sallou. Mais, à les prendre dans leur totalité, celles qu'écrivit, entre 1914 et 1918, le catéchiste du Patronage Saint-Pierre Joseph Laugier (1875-1918), dont une centaine furent reproduites dans l'Adoption, me semblent l'emporter en intérêt sur les autres.

Ce prêtre d'âge mûr (trente-neuf ans en 1914) est demeuré mobilisé pendant les quatre années de la guerre. Territorial, seule la première bataille de la Marne de septembre 1914 lui fut épargnée. Après elle, il fut engagé dans la plupart

des zones de combats violents du front occidental : l'Argonne en 1914, la Champagne en 1915, Verdun en 1916, le Chemin des Dames et l'Yser en 1917, l'Aisne et la Flandre en 1918. Deux fois sérieusement blessé, deux autres fois renversé par une explosion, souvent menacé par les gaz asphyxiants, il finit par succomber un mois avant l'armistice, le 11 octobre 1918. Joseph **Laugier** fut le contraire d'un embusqué peureux et combinard. Ce n'était pas non plus un "va-t-en guerre" inconscient. Je me demande si, en quatre années de batailles, il lui est arrivé de blesser un ennemi. Excepté au début, il ne portait pas d'armes. Au bout de six mois, il obtint de devenir infirmier. Au combat, sous la mitraille et dans les nappes de gaz délétères, il courait aux blessés et aux mourants pour les aider et les consoler. Il pansait et transportait les éclopés. Il ensevelissait les morts et bénissait leurs tombes. Il tenait en effet à être, pour ses "frères d'armes" (l'une de ses formules), l'homme de Dieu, le ministre de la paix du Christ, le prêtre qui conseille le chrétien et élève son âme vers les régions surnaturelles. Il organisait des messes les jours de fête, des offices spéciaux pour les victimes de la guerre, voire même des retraites spirituelles pour les volontaires ; il confessait et communiait soldats et officiers.

Pour lui, le prêtre était (d'abord ?) une victime. Ses idées sur le sacrifice et sur sa place dans le sacerdoce affleurent souvent dans sa correspondance. Sa religion était, de ce point de vue, très biblique. Comme les prophètes de l'Ancien Testament, il voyait dans les mains de Dieu le tonnerre, la grêle, la peste et la guerre. Le peuple français volage et pécheur était pour lui une réplique d'Israël avant et pendant l'Exil. Le peuple a péché ; son péché le rend détestable aux yeux de Dieu ; une expiation est nécessaire, associée à la passion du Christ ; l'expiation suppose des victimes, du sang, des larmes et des morts ; une guerre comme celle de 1914 accumule les éléments de l'holocauste sa-

tisfactoire. Le Serviteur du deuxième Isafe bousculé, bafoué et torturé était lui aussi une victime innocente. La colère de Dieu ne tombe pas sur les seuls coupables. La satisfaction rédemptrice est même d'autant plus agréable au Seigneur que la victime est plus noble et plus pure. Laugier consolait ses frères par de tels discours, qu'il avait quelquefois la bonne idée de résumer dans son courrier. Il était imprégné par la doctrine qu'il prêchait. Il finit, du reste, on le verra, par s'offrir à Dieu en holocauste expiatoire. Certes, il ne se suicida pas. Mais, pour tenter de hâter la fin de l'immense sacrifice, il conclut sa guerre par un geste d'offrande héroïque, qu'un obus à gaz explosant dans son poste de secours lui fit brutalement concrétiser près de Saint-Quentin au début d'octobre 1918.

Ces idées sont intéressantes à connaître. Sa correspondance et celle de ceux qui parlèrent de lui sont, de surcroît, suffisamment descriptives et bien écrites. C'était un visuel naturellement pittoresque. Ses récits d'avancée sous les balles devant Saint-Mihiel en 1914, de "corvée de jus" dans l'Aisne par temps calme en 1916, d'attaque au Chemin des Dames en 1917 et aussi de certaines messes militaires dans les bois d'Argonne ou dans des églises dévastées, sans être de grande littérature, sont plaisants à lire et se gravent sans peine dans la mémoire.

Laugier nous instruit donc dans ses lettres sur la vie d'un prêtre soldat au front des batailles, sur l'apostolat qu'il y exerçait, sur le paysage quelquefois lunaire de ces régions martyrisées et enfin sur la spiritualité d'un salésien des premières années du vingtième siècle pleinement engagé dans l'immense conflit. Il est rarement seul en scène. Chemin faisant, beaucoup d'autres personnages entrent dans sa correspondance. Au front, c'était, parmi les salésiens : Auguste Cau, Joseph Giuglaris, Louis Pansard, Michel Danjou, Adolphe Boixière, etc. ; et, à Nice : Emmanuel Charvinat, François Pichon, Charles Ferraris, Barthélemy Piglione et,

bien entendu, Louis Cartier. Des prêtres et des laïcs, anciens de la maison ou amis des salésiens, tels Félix Nozeran et Justin Chabert, y occupent parfois une certaine place. Quelques prêtres séculiers ou religieux, qui partagèrent la vie dange-reuse de Joseph Laugier, la traversent aussi. Le plus notable est le prêtre du diocèse du Puy Alphonse Delabre, du 321e, qui, peu après avoir communie notre Joseph en viatique, fut lui-même tué au Chemin des Dames le 5 mai 1917.

Une humble et vaillante génération de la France salésienne du début du vingtième siècle revit dans ces pages. Sa foi peut nous paraître naïve, sa confiance en Marie Auxiliatrice et en Thérèse de l'Enfant Jésus superstitieuse, son providentialisme mal fondé. Peut-être. En tout cas, elle avait le patriotisme ombrageux, le courage ordinaire et le sens du devoir sans faille. Comme il arrive fréquemment, les petits-fils ignorent aujourd'hui le monde, surtout le monde mental, de leurs grands-parents. Après deux générations, la tradition orale des années dix, exténuée, se dispose à mourir. Nos contemporains du deuxième âge n'ont pas encore complètement oublié certaines péripéties des maisons salésiennes de France et de Belgique durant la guerre de 1939-1945, encore que, pour ne citer qu'un exemple, les terribles aventures du héros de la Résistance François Matthieu, mort à vingt-cinq ans en déportation à Bergen-Belsen, risquent de s'effacer bientôt de leurs mémoires. Mais que savons-nous d'un peu précis sur la vie salésienne française durant la première guerre mondiale ? Pour ma part, j'avoue que, hormis quelques noms pittoresques relevés au nécrologe (Bonnemayre, Marius ...) et l'évacuation de la maison de Melles à Tournai, je n'en connus longtemps à peu près rien. Les lettres de guerre de Joseph Laugier peuvent partiellement remédier à cette ignorance regrettable.

Pour être rendues plus compréhensibles, elles ont été accompagnées de notes d'histoire générale et d'histoire salésienne. Pour l'histoire générale, j'ai cru bon de recourir à

la revue documentée l'Illustration, contemporaine des événements, et à l'Album de la Guerre, que ses éditeurs publièrent ensuite⁴. Les notices qui accompagnent les photographies, dessins, aquarelles et cartes de cet album en font une histoire continue de la première guerre mondiale. Les combattants et leurs généraux purent vérifier l'exactitude de ce récit. Un recueil contemporain parallèle à l'Illustration, intitulé Panorama de la guerre⁵, a été parfois consulté. Je me suis abondamment servi du récit classique d'histoire militaire d'Henry Bidou⁶ et des cartes, soit de l'ensemble du front français, soit de batailles particulières du Larousse universel en deux volumes dans son édition de 1922. Le Livre d'or du clergé et des congrégations, que la Bonne Presse publia dans les années vingt⁷ pour rappeler à l'opinion la conduite glorieuse de prêtres et de religieux ("la preuve du sang"), qu'un gouvernement français à propension laïque semblait vouloir oublier, m'a été aussi bien utile. Sur la vie de nos confrères salésiens, nous disposons là d'une documentation sans équivalent dans nos propres archives : leurs affectations, leurs campagnes, leurs blessures, leurs citations et même leurs compagnons d'armes⁸. Quant à nos informations d'histoire salésienne, elles sont en règle ordinaire de première main⁹.

Le premier document, qui est un extrait d'article de l'abbé Cartier à la veille de l'armistice de 1918, campe le héros principal jusqu'à l'ouverture des hostilités. Les lettres de celui-ci suivent, classées pour ainsi dire toujours selon la chronologie. C'est la simple "histoire d'une âme" de prêtre salésien, qui, surtout aux moments tragiques, vivait en présence de son Dieu. Notre index des noms en fait foi¹⁰.

Francis Desramaut

1. Voir F. DESRAMAUT, Don-Bosco à Nice. La vie d'une école professionnelle catholique entre 1875 et 1919, Apostolat des Editions, 1980, p. 103-144.

2. Adoption, 1917, p. 177.

3. Les raisins sont bien beaux. Correspondance de guerre d'un rural, 1914-1917, préfacée par Robert Mandrou, recueillie et annotée par Paul Raybaut, Fayard, 1977, 200 p. et 34 p. de documents et de cartes.

4. Album de la Guerre 1914-1919, Paris, Illustration, 1926, 2 vol., 1314 p. en pagination continue.

5. Six grands volumes. Préface par le lieutenant-colonel Roussel, nombreuses illustrations et cartes, index.

6. H. BIDOUE, Histoire de la Grande Guerre, avec cinquante cartes en couleurs, 6e éd., Gallimard, 1936, 698 p.

7. Paris, Bonne Presse, 1925-1930, 2 vol., LXXXVIII-1100 p. et 1302 p.

8. Voir, à la fin du deuxième volume, les tables par unités militaires, qui, pour Joseph Laugier, furent le 240e R. I. et le 321e R. I.

9. A partir des fonds d'archives salésiennes de Rome (fiches personnelles des salésiens) et de Lyon.

10. Quatre-vingts références de pages au mot "Dieu".
- Une dernière question, que posent ceux-là seuls qui ignorent l'état réel des archives des maisons salésiennes de France : les originaux de ces lettres de guerre n'auraient-ils pas été conservés par leurs destinataires ? Il faut savoir que, par mesure de sécurité (crainte des perquisitions...), la correspondance religieuse des salésiens - congrégation non autorisée légalement - fut habituellement détruite de 1901 à la guerre de 1940. Nice, en particulier, était sur ses gardes, comme je l'ai moi-même vérifié. Pas de dossiers des confrères. Leur correspondance n'était pas archivée. Les "lettres de guerre" entre 1914 et 1918 ont disparu avec les autres.

Chronologie sommaire

- 1914 Déclaration de guerre. Joseph Laugier est mobilisé à Antibes au 114^e Territorial (1/8).
Première bataille de la Marne (6-13/9). Le front se fixe. Nîmes. J. L. est versé au 240^e R. I. (22/9).
Sous Saint-Mihiel (Meuse), baptême du feu (12-13/10).
J. L. est blessé.
J. L. revient dans les tranchées de la région d'Esnes-en-Argonne (17/12).
- 1915 J. L. est nommé infirmier (27/1).
Son premier contact avec les gaz asphyxiants (25/7).
Le 240^e est déplacé en Champagne (17-18/8).
Le 240^e dans le secteur de Souain (fin octobre).
- 1916 J. L. en permission au PSP de Nice (6-12/1).
Le 240^e est toujours en Champagne (Champfleury en mai).
Le 240^e est transféré dans la bataille de Verdun (juin).
J. L. dans un fort non loin de Fleury (juillet).
Le 240^e dans un secteur plus calme (région de Soissons, Aisne) (septembre).
J. L. en permission au PSP de Nice (21-27/10).
Le 240^e est ramené en Champagne (décembre).
- 1917 Le 240^e est dissous. J. L. est versé au 321^e R. I. (4/1).
Le 321^e dans la Meuse, au nord de Verdun (janvier).
J. L. en permission au PSP de Nice (mars).
Le 321^e est engagé dans l'offensive de Nivelle, dans l'Aisne (avril-mai).
Le prêtre Alphonse Delabre, du 321^e, est tué au Chemin des Dames (5/5).
Le 321^e en cantonnement à Mardyck, Nord (mai).
Le 321^e dans la bataille des Flandres, dans la région d'Ypres, en Belgique (juillet-octobre).
J. L. en permission au PSP (Toussaint).
Retour de J. L. dans les Flandres et à Mardyck (nov.).
- 1918 Offensive allemande de Ludendorf. Le 321^e résiste dans la Somme, région de Montdidier (mars).
Offensive allemande dans les Flandres. Le 321^e est expédié en renfort dans la région des "monts" (avril).
Laugier est cité (18/6).
Offensive française de Foch (juillet). Le 321^e dans la Somme (août).
J. L. en permission de détente au PSP de Nice (6-18/9).
Retour de J. L. dans l'Aisne, à Savy (21/9).
J. L., victime d'un obus à gaz près de Saint-Quentin, meurt à l'hôpital de Domfront, Oise (11/10).
Armistice sur le front français (11/11).

LE PRETRE SALES IEN

JOSEPH LAUGIER

SUR LE FRONT DES COMBATS

ENTRE 1914 ET 1918

D'APRES LES LETTRES DE GUERRE

DU PATRONAGE SAINT-PIERRE

DE NICE

1. Joseph Laugier jusqu'à la mobilisation de 1914.

Adoption, novembre-décembre 1918, p. 155-160 ("M. l'abbé Joseph Laugier")¹.

Joseph Laugier est né à Nice en 1879², au quartier de Sainte-Hélène, sur l'enchanteresse baie des Anges. Ce fut dans ce féérique panorama que s'écoula son enfance, sous la direction d'une pieuse mère³, qui s'attacha, avant tout, à former son coeur à la vertu. Il n'eut pas la joie de connaître son père, car il n'avait que sept mois quand il le perdit.

A onze ans⁴, il rejoignit au Patronage Saint-Pierre son frère aîné. Je vois encore, après bientôt trente ans, ce jeune garçon éveillé, sa bonne figure arrondie, ses yeux bleus grands ouverts, à l'allure décidée et franche. Il promit, dans cette première entrevue, d'être bien sage et de bien travailler. Il tint parole jusqu'au bout.

Son application à l'étude était récompensée par des succès réels et parfois brillants. Il eut toutefois, à un certain moment, un fléchissement. Le jeune latiniste s'imaginait un jour qu'il serait moins fatigant d'apprendre un métier que de feuilleter un dictionnaire et de se casser la tête à faire des versions latines et grecques. Mais il fallait pour ce changement la permission du Directeur⁵ et comment l'aborder ? Il s'en ouvrit un jour et la réponse fut nette⁶ et telle qu'il la craignait. Quelques mots du bon Don Canepa⁷ le consolèrent et il se remit de bon coeur à l'étude.

Son tempérament vigoureux, vif, quelque peu espiègle aussi, se manifestait particulièrement dans les récréations et faisait de lui le meilleur camarade, toujours gai, affable, et boute en train partout. S'il était au milieu d'un groupe, il discutait avec chaleur ; s'il était au jeu, il y était tout entier, mais jamais on ne le voyait silencieux dans un

coin, ou batailler avec quelque camarade : bien que très vif, il était un pacificateur !

Parvenu à l'âge où le jeune homme doit songer à orienter sa vie, Joseph Laugier trouva dans sa piété, sa dévotion à Notre Dame Auxiliatrice et le conseil de ses supérieurs en qui il eut toujours la plus grande confiance, un idéal souriant à son caractère généreux. Rien ne lui parut plus beau et plus digne de son ambition que de consacrer sa vie à l'éducation de la jeunesse, en se dévouant aux orphelins comme ses maîtres s'étaient dévoués pour lui-même. Etre un jour prêtre et prêtre des enfants, tel fut son plus vif désir.

Il quittait le Patronage Saint-Pierre à la fin de l'année scolaire en 1890⁸ pour aller se perfectionner à Saint-Pierre de Canon⁹ dans l'exercice des vertus qui font l'éducateur selon l'esprit de Don Bosco. Un an plus tard il se consacrait à l'oeuvre de Don Bosco¹⁰, puis il fit ses études ecclésiastiques et reçut la consécration sacerdotale le 19 décembre 1903 à Guernesey¹¹. Ses vœux étaient accomplis ; il allait désormais ne plus vivre pour lui, mais seulement pour les âmes et la plus grande gloire de Dieu¹². - Il avait entre temps exercé l'apostolat comme surveillant et professeur à Dinan¹³. Il laissa partout le souvenir d'un maître affectueux, patient, bon et dévoué.

La joie du jeune prêtre est sans mesure : il pourra désormais donner Dieu aux âmes et se dépenser sans compter à leur salut. Il débuta dans le saint ministère à Guernesey auprès des enfants de l'Institution de la Chaumière¹⁴. Un ancien élève aujourd'hui prêtre-soldat lui-même nous dit l'impression que fit sur les enfants le premier sermon de celui qui fut écouté avec plaisir et profit au milieu des camps comme dans les églises : "Je me souviens encore de son premier sermon sur l'Eucharistie à Guernesey et de l'impression profonde qu'il produisit sur tous les enfants. Depuis son zèle n'avait cessé de croître et de porter les plus grands fruits. Pour le Patronage c'est la perte la plus sensible

entre toutes les victimes de la guerre ..." - De Guernesey, M. l'abbé Laugier se rendit dans le Tessin où il fut professeur et directeur spirituel au Collège Pontifical d'Ascona¹⁵. Ses qualités de coeur et d'esprit, son zèle et son dévouement lui gagnèrent les coeurs des maîtres et des élèves qui lui vouèrent une vive affection et qui conservèrent de son trop court passage à Ascona le meilleur souvenir.

Rappelé à Nice¹⁶ par le devoir filial auprès de sa mère âgée et infirme et qui n'avait d'autre soutien que lui, il ne se sépara pas des enfants pour lesquels il était prêtre. Il occupa aussitôt au Patronage Saint-Pierre où avait germé et s'était développée sa vocation la charge de directeur spirituel et de professeur d'italien, fonctions qu'il cumulait avec celles de vicaire de la paroisse Notre Dame Auxiliatrice, qu'il contribua à organiser. Il visita le premier tous les paroissiens et dressa l'état des âmes¹⁷. Il se tint depuis en relation avec toutes les familles, se préoccupant de leur bien spirituel, les aidant autant qu'il le pouvait, consolant les uns, encourageant les autres, exerçant sur tous une salutaire influence. - Mais ses occupations paroissiales ne le détournaient point des enfants, qui faisaient surtout l'objet de ses soins assidus. Il suivait particulièrement les internes, se mêlait à leurs jeux dans les récréations, les reprenant amicalement, les grondant quelquefois, les voyant surtout en particulier, pour les encourager et redresser leurs petits travers, mais ne se séparant jamais d'eux sans un sourire qui témoignait tout à la fois et de la confiance qu'il avait en eux, et de l'affection qu'il leur portait¹⁸. - Il n'avait pas moins de sollicitude pour les enfants de la paroisse. Au début, on le voyait tous les jours, à certaines heures, parcourant la place d'Armes¹⁹ en bonnet carré²⁰ et en quête de petits garçons. Peu accoutumés d'approcher la soutane, les petits batailleurs de la place d'Armes furent d'abord pleins de circonspection et de défiance, mais ils furent bientôt gagnés par la simplicité, la bonté et l'affabilité de ce jeune

prêtre qui partageait volontiers leurs jeux, qui leur causait avec plaisir et qui parlait si bien leur langue²¹. L'abbé Laugier avait bientôt un petit bataillon d'amis qui venaient l'attendre à la conciergerie²² pour le faire présider à leurs jeux ; ainsi fut fondé le patronage paroissial de garçons où des centaines d'enfants ont trouvé depuis le double bienfait de l'instruction religieuse et d'honnêtes réunions et divertissements les jeudis, dimanches et jours de fête.

Nous formions de beaux projets d'avenir pour le Patronage et pour la paroisse quand éclata la guerre au début d'août 1914 ...

1. On lit ici la première partie de la notice que le P. Louis Cartier (sous le pseudonyme d'Aloïs) réserva à Joseph Laugier peu avant l'armistice du 11 novembre 1918. Lettre de guerre à sa façon, elle constitue aussi la meilleure introduction aux pièces qui vont suivre.

2. Il y a beaucoup de fantaisie dans les chiffres de cette notice. La fiche personnelle de Joseph Laugier conservée aux archives salésiennes de Rome va nous permettre de les rectifier. Au vrai, Joseph Laugier naquit à Toulon (Var) le 19 novembre 1875. Le quartier de Sainte-Hélène à Nice était probablement celui où il avait habité dans sa jeunesse et où sa vieille maman résidait encore durant la guerre de 1914.

3. Il était fils de Pierre Laugier et de Catherine Agnès.

4. Sa fiche personnelle le fait entrer au Patronage Saint-Pierre de Nice le 3 novembre 1888, alors qu'il allait avoir treize ans.

5. Depuis 1887, le directeur du PSP était le P. Louis Cartier, auteur de cette notice ...

6. Le P. Cartier était direct et, parfois, abrupt ; son langage fut toujours incisif.

7. Le P. Domenico Canepa (1858-1930), un prêtre remarquable, qui fut catéchiste du PSP à peu près sans discontinuer de 1884 à 1902 ; il dut alors rentrer en Italie, où il fut maître des novices.

8. Date évidemment invraisemblable, surtout si l'on fait naître J. L. en 1879. Joseph Laugier est entré au prénoviciat salésien le 4 novembre 1893, après cinq années passées au PSP de Nice.

9. Saint-Pierre des Canons - selon l'orthographe actuelle - (Aurons, Bouches-du-Rhône), où les jeunes aspirants salésiens résidaient habituellement deux ans, la deuxième année étant celle de leur noviciat régulier. Laugier commença son noviciat en octobre 1894, reçut la soutane le 8 décembre suivant ...

10. Par la profession religieuse. Il émit ses vœux (aussitôt perpétuels) à Saint-Pierre des Canons le 6 octobre 1895.

11. Disons plutôt que Laugier les termina à Guernesey (Iles anglo-normandes), où les salésiens français de Dinan s'étaient repliés. On observe en effet que J. Laugier fut tonsuré et reçut le sous-diaconat à Paris, respectivement en 1898 et 1902. Il étudia donc la théologie dans les écoles salésiennes, très probablement à l'oratoire Saint-Pierre et Saint-Paul de Paris, comme le faisaient la plupart des prêtres salésiens de cette époque. - La date de l'ordination sacerdotale est exacte.

12. L'un des axiomes de la spiritualité salésienne des origines : "Pour la plus grande gloire de Dieu et le salut des âmes."

13. L'oratoire Jésus-Ouvrier inauguré par les salésiens à Dinan (Côtes-du-Nord) en octobre 1890.

14. L'institution qui prit la succession de Dinan.

15. Le Collegio San Carlo Borromeo, dont les salésiens avaient assumé la direction en 1894 à Ascona (Suisse, canton du Tessin).

16. Autant que nous sachions, Joseph Laugier est arrivé à Nice à la rentrée scolaire d'octobre 1910. Il fut dès lors catéchiste ou directeur spirituel de l'école (internat).

17. Le "status animarum".

18. Confiance et affection qui sont caractéristiques de la pédagogie salésienne de don Bosco.

19. Le patronage Saint-Pierre de Nice était situé sur la place d'Armes.

20. Barrette.

21. Le niçois (ou nissart).

22. Du Patronage Saint-Pierre.

2. Joseph Laugier est mobilisé à Antibes (août 1914).

Adoption, 1914, p. 164.

Antibes¹, 6 août 1914.

Bien cher Monsieur le Directeur².

Monsieur l'Archiprêtre de Menton³, mobilisé lui aussi, vous présente ses salutations respectueuses. - J'ai pu célébrer aujourd'hui à 7 h. 30. Mes officiers me traitent avec beaucoup d'égards, surtout mon capitaine. A peine m'eut-il aperçu dans le jardin-parc du Grand-Hôtel où nous étions logés tout d'abord qu'il vint vers moi : "Ah ! monsieur l'abbé, enchanté de vous voir ... Et puis, si ça ne marche pas ... je vous f...outre dedans ! J'ai fait mes études au petit Séminaire." - Depuis hier on m'emploie aux écritures du magasin. - J. L.⁴

1. Joseph Laugier, mobilisé dès le premier jour de la guerre (le 1er août 1914), rejoignit à Antibes le 11^{4e} Régiment d'Infanterie Territoriale. Antibes (Alpes-Maritimes) est située à une quarantaine de kilomètres de Nice.

2. Le directeur religieux, Louis Cartier.

3. Alpes-Maritimes.

4. Durant les premiers mois de la guerre, les signatures salésiennes furent réduites à leurs seules initiales dans l'Adoption.

3. Brève visite au Patronage Saint-Pierre (23 août 1914).

Adoption, 1914, p. 194 ("Chronique").

Dimanche 23 août. - Joyeuse surprise ! Deux soldats du 114^e¹ territorial nous arrivent : l'un avec l'équipement au grand complet, fusil et cartouches ; l'autre portant simple-

ment la musette et le bidon vide du premier. - Le soldat équipé a vraiment l'air martial et l'allure aussi, le soldat non équipé est en petite tenue, paraît fatigué et il l'est réellement. - On se précipite à leur rencontre et on serre la main avec entrain, exclamations joyeuses, car les deux soldats ne sont autres que nos chers confrères MM. Laugier et Charvinat² que nous n'avions pas revus depuis la mobilisation. - Le terrible guerrier équipé des pieds à la tête est M. l'abbé Laugier. Il est venu à Nice en service commandé, tandis que M. Charvinat n'est venu qu'en permission, ce qui explique la différence de leur tenue. - M. G. Fabre³, que son service à la Croix-Rouge appelle souvent dans nos parages, a présidé notre table.

1. Le 114e R.I.T.

2. Jacques-Emmanuel Charvinat (1877-1944), profès salésien en 1896, prêtre en 1903, était conseiller scolaire au patronage Saint-Pierre de Nice depuis 1911.

3. Gaston Fabre (1858-1921), avocat des salésiens de Nice en 1902, était, depuis 1911, président de l'Association du Patronage Saint-Pierre et, à ce titre, directeur officiel laïc de la maison.

4. A Nîmes (22 septembre 1914).

Adoption, 1914, p. 181-182.

Nîmes, 22 septembre. - Me voilà à Nîmes¹ depuis ce matin 4 h. 30. Pas de messe, aujourd'hui. Grand mélange des 114, 117, 124, 240, 403. Bref, me voilà à la 31me Cie de dépôt du 40me². Ce soir, marche de 1 h. à 5 h. Ouf ! ! ! Quel changement ! Avez-vous reçu ma lettre ? Je commence aujourd'hui mes 9 jours. Quand finiront-ils ? - Priez pour moi. Respects et amitiés à tous. - J. L.

1. Chef-lieu du département du Gard. Au début de ce mois de septembre 1914, la progression allemande, d'abord foudroyante à travers la Belgique et le Nord de la France, avait été stoppée lors de la première et terrible bataille de la Marne (6-13 septembre 1914). La guerre de positions (tranchées) allait commencer. Les territoriaux - qui n'étaient plus jeunes - étaient appelés à y participer.

2. Formule technique exacte pour lui. Jusqu'au 4 janvier 1917, J. L. appartiendra au 240e R. I. (régiment d'infanterie), cité dans l'énumération qui précède.

5. Une carte de Lyon (6 octobre 1914).

Adoption, 1914, p. 211.

Lyon, 6 octobre, 10 h. du matin. - Un rayon de soleil moins chaud que celui de Nice nous accueille. Prière toujours. Demandez pour moi courage et confiance. Consolez maman. - J. L.

6. En route vers Verdun (7 octobre 1914).

Adoption, 1914, p. 211.

Châlons-sur-Saône, 7 octobre, 2 h. 30 du soir. - Bonjour de Châlons. Assez de bonne humeur dans notre convoi. Allons vers Verdun. Prières ! - J. L.

7. Voeu d'un pèlerinage à N.-D. de Laghet.

Adoption, 1914, p. 211-212.

En gare de Peyraud¹, 7 octobre. - En route vers la frontière ! Dieu sera avec moi, j'en ai la ferme confiance. Hier soir à Avignon, pendant l'arrêt de 6 h. 30 à minuit, nous a-

vons mangé notre premier repas froid. Ensuite j'ai proposé à mes 4 compagnons (qui me suivent depuis Cagnes²) qu'à notre retour, nous choisirions un jour pour aller à pied à N. - D. de Laghet³. Le voeu fut adopté à l'unanimité. Pendant ce temps l'idée circulait dans le convoi (une soixantaine de voitures) et il est entendu que je conduirai au feu tout le 114^{me}⁴ et surtout la 3^{me} compagnie. Un me donne rendez-vous à ...⁵ pour se confesser ; un autre entend que je lui enlève fort proprement la poussière de ses chaussures ; un 3^{me} (pauvre enfant croupier, chanteur et le reste) me confie que lui et de nombreux camarades auront une commission importante à me confier dès notre arrivée. Je pleure, cher M. le Directeur, en vous écrivant ces choses. Dieu fait de la bonne besogne par ses prêtres. Priez pour que je ne sois pas tout à fait inutile à son service. Mes respects à ma bonne mère, à tous les enfants. Jamais je n'ai tant aimé ma vocation et le Patronage St Pierre. Que N.-D. Auxiliatrice et Don Bosco m'assistent et gardent tous nos confrères. - Votre enfant tout filialement à la vie et à la mort si telle est la volonté de Dieu. - J. L.

1. La seule "gare de Peyraud" que l'on découvre sur ce trajet est située dans l'Ardèche, sur la rive droite du Rhône et au sud de Lyon. Dans ce cas, cette lettre (datée ici du 7 octobre) serait antérieure à celle du document 5 ci-dessus, datée de Lyon, le 6 octobre. Mais elle a pu aussi être commencée le 6 et terminée le 7 ...

2. Petite ville des Alpes-Maritimes.

3. Sanctuaire marial favori des Niçois, près de La Turbie (Alpes-Maritimes).

4. Ceux du 114^e R. I. T. présents dans le convoi.

5. Points de suspension par mesure de discrétion. La censure militaire n'intervient pas encore.

8. Une carte de Bar-le-Duc (8 octobre 1914).

Adoption, 1914, p. 212.

Bar-le-Duc¹, ce 8 octobre. - Tout va bien. - Bonne santé.
- Bonjour à tous. Priez pour moi. - J. L.

1. Chef-lieu du département frontalier de la Meuse. J. L. était vraiment allé dans la direction de Verdun (Meuse).

9. A proximité du front (9 octobre 1914).

Adoption, 1914, p. 212.

Rupt (Vosges)¹, 9 octobre. - Dieu permet que j'entende moi aussi leur satanée musique. Depuis hier, cela n'arrête pas. Cette nuit 18 territoriaux d'un autre régiment ont été blessés à deux kilomètres d'ici. A quand notre tour ? Je viens de voir Giuglaris², Bonafet et Vicario³. Quand j'aurai un moment de temps, je vous écrirai⁴ ces trois dernières journées. Priez pour moi, remplacez-moi auprès de ma mère. Bonjour aux amis.
- J. L.

1. Apparemment Rupt-sur-Moselle, qui existe dans le département des Vosges. En vérité, il s'agit certainement ici du petit village de Rupt-devant-Saint-Mihiel, dans le département de la Meuse (voir, ci-dessous, les lettres du 11 décembre 1914 et du 5 octobre 1916).

2. Joseph Giuglaris (1873-1942), ancien élève de Nice (1882-1893), cordonnier de son métier, profès salésien coadjuteur en 1894.

3. Bonafet et Jean-Baptiste Vicario (celui-ci père de famille, deux enfants) étaient deux anciens élèves du Patronage Saint-Pierre de Nice.

4. Il fallait peut-être lire : décrirai.

10. La montée au front (9-10 octobre 1914).

Adoption, 1914, p. 212.

Dans la brousse, 10 octobre. - Nous sommes donc partis hier après la soupe. Quelle dure promenade ! Ah ce sac ! Et puis en route, on nous ajoute 32 paquets de cartouches. Et tout cela sous le feu croisé des canons français et allemands. A tout instant, il fallait sortir des sentiers et entrer sous bois de peur des avions. Et nous avons couché à la belle étoile, malgré la fatigue : j'ai dormi à peine 2 heures. Aujourd'hui, pluie continuelle ; nous faisons des huttes et c'est de là que part cette carte. Ce soir ou demain, nous irons sans doute dans les tranchées. Mon Dieu ! Quelle musique endiablée, à droite et à gauche ! Ecrivez-moi désormais à l'adresse ci-contre. - Que Dieu me garde ! - J. L.

11. La première nuit en tranchée (11 octobre 1914).

Adoption, 1914, p. 212-213.

Du front, 11 octobre. - Quel dimanche¹ ! Dans la tranchée depuis hier au soir. Toute la nuit, le canon et la fusillade n'ont pas cessé. Ce soir, demain peut-être, ce sera à moi de marcher. Fiat ! - Ai vu M. Giuglaris à la corvée d'eau : 10 kilomètres à faire. Il vous salue. Dites à M. Charvinat que Guignonis² le salue. Je vais sans doute le voir aujourd'hui. Ecrivez-moi longuement et faites-moi envoyer bon cache-nez et chaussettes d'hiver ; cela arrivera. - Votre enfant affectionné. - J. L.

1. Le dimanche 11 octobre 1914.

2. Econome de l'école Masséna (Nice).

12. Baptême du feu à Saint-Mihiel (12-13 octobre 1914).

Adoption, 1915, p. 11-14.

Chaumont-sur-Marne, 11 décembre¹. - Voici le récit que je vous ai promis. - Après deux jours de voyage dans de confortables wagons, nous débarquions à Bar-le-Duc. Le canon s'entend au loin et des fourgons automobiles remplis de sacs de cartouches, de fusils brisés, un camion d'artillerie éventré par un de nos 75, quelques brancards souillés de sang, nous disent suffisamment que nous ne sommes pas loin du feu et que nous allons être sûrement de la fête. - Nous fournissons le soir une étape de 30 kilomètres. Rupt² ! On cantonne aussi mal que possible. Je fais la connaissance de M. l'abbé Ardent³ aumônier militaire. - Le lendemain nous prenons la direction du bois des Parches⁴ et nous couchons sous les arbres. Puis après la soupe un sous-officier nous conduit aux tranchées. Ce ne fut pas bien long pour moi car le lundi 12 octobre, nous nous unissons à quelques bataillons de la coloniale, à un peu d'artillerie de montagne et nous allons ... prendre d'assaut Menonville, faubourg de St Mihiel⁵. Je vous assure, cher Monsieur le Directeur, que nous avons été bien reçus : fusillade à notre droite, à notre gauche et devant nous. L'absolution générale que j'avais donnée à tous avant l'action, profitait déjà à plusieurs Territoriaux de mes camarades. Vous devinez n'est-ce-pas un mouvement de recul. Mais le brave colonel Grillot était là. "Allons, mes enfants, en avant et à la baïonnette." Nous garnissons l'auge de notre Lebel et nous repartons. Ce furent alors les mitrailleuses qui entrèrent en ligne pour nous faucher littéralement. C'est là que le pauvre Vicario reçut ses quatre blessures⁶. Combien d'autres hélas ! moururent à ce baptême du feu ! Pour moi quand, vers 9 heures du soir, je fus à ma tranchée, sain et sauf, en compagnie de quelques camarades qui nous étions promis de ne pas nous quitter, je m'empressai de remercier la bonne Vierge pour sa protection toute maternelle. - Le lendemain 13 octobre il s'agissait sans doute de consolider le peu que nous avions fait la veille et de pousser en avant. En effet, vers midi une section dont je faisais partie fut

désignée pour faire un bond en avant de 700 à 800 mètres. Nous sortions du bois bien que nous fussions déjà repérés par l'ennemi. Notre lieutenant cache sa section dans un véritable entonnoir et il part avec 4 hommes. L'ordre était de le rejoindre par groupes identiques. Je forme volontairement le 2^{me} groupe et je dévale la pente toute nue. Les projectiles arrivent jusqu'à nous ; il me semble même que quelqu'un a été touché sérieusement au loin devant moi. N'importe, la consigne est de marcher et on marchera ; je parcours 10 à 20 mètres, puis je me couche car il n'y avait guère moyen de faire autrement. Un petit coup sec à mon bras gauche, pas de douleur, je regarde, la capote n'est pas entamée, une balle morte. Je continue, mais avec un peu de prudence, car il me semble que les Boches m'en veulent et (que) leur tir devient plus précis. - Un peu plus tard, tandis que je fais le mort, une balle frappe à un pouce de mon fusil et me couvre tout mon bras de terre. Ils ont l'air de tenir à moi, me dis-je ! on doit me prendre pour quelque chose de conséquent et quelque bon tireur s'acharne après moi. Mes réflexions ne furent pas longues, car, tandis que je tâchais d'aller vers un isolé comme moi, un coup sec dans les reins m'annonçait que j'étais touché, assez sérieusement pour rester bien sage jusqu'à l'arrivée des brancardiers. Mais, ô ma bonne Mère, j'ai surtout senti votre puissante protection, car je n'ai plus été atteint. A ce moment le duel d'artillerie était intense et les marmites⁷ tombaient en éventail tout au-devant de moi, et les mausers⁸, de temps à autre, voulaient s'assurer que j'étais bien mort, car j'entendais toujours au-dessus de ma tête les mauvaises mouches. Ah ! bonne Vierge, vous savez si je vous ai priée cet après-midi du 13 octobre, vous et tous vos fidèles serviteurs : le vénérable Don Bosco⁹, Savio Dominique¹⁰, Don Rua¹¹, Maria Mazzarello¹². Que de fois j'ai fait l'offrande de ma vie¹³ jusqu'au moment béni où un cher camarade¹⁴ que je vous recommande de tout coeur fit venir jusqu'à moi 2 brancardiers. Un jeune major les accompagnait. "Vous êtes prêtre, me dit-il,

ayez bon courage !" Je n'oublierai jamais la chaude étreinte de cet officier, ni la charité avec laquelle il dirigea le transport de ma personne vers l'ambulance, sous bois. Vers la nuit j'arrivai à Rupt où je faisais la connaissance de M. l'abbé Imbert curé de St Remy¹⁵. Il me causa de M. Coyer¹⁶, de M. Bessièrès¹⁷, de l'oeuvre de Don Bosco. J'allais déjà mieux. Et le lendemain j'étais à l'hôpital de Bar-le-Duc, sous le patronage de Jeanne d'Arc¹⁸, la victorieuse. - Que Dieu soit à jamais glorifié pour la grande puissance qu'il a départie à sa sainte Mère et pour la quasi-infinie bonté dont N.-D. Auxiliatrice entoure tous ses enfants. - J. L.

1. Ecrit de l'arrière. Par exception, l'ordre des lettres est ici rompu au bénéfice de l'ordre chronologique des événements.

2. Rupt-sous-Saint-Mihiel. Voir, ci-dessus, document 9, n. 1.

3. L'abbé Georges Ardant, né le 6 juin 1866, directeur de l'enseignement libre et des oeuvres du diocèse de Limoges, engagé à la 29e D. I. le 25 août 1914. Quelques jours plus tôt (le 5 octobre), sa belle conduite dans l'Argonne lui avait valu d'être cité à l'ordre de la division : "Pour la délicate générosité, le zèle ardent, le patriotisme le plus pur et le plus désintéressé dont il a fait preuve en apportant aux blessés et aux agonisants des paroles d'encouragement et de consolation. A Avocourt et à Béthincourt notamment, il n'a pas craint de s'exposer lui-même sous un feu violent, pour rejoindre les blessés et leur porter secours." (D'après le Livre d'or du clergé et des congrégations, t. I, p. 40.)

4. Ces bois au nord de Saint-Mihiel.

5. Saint-Mihiel (Meuse), à une cinquantaine de kilomètres au sud de Verdun.

6. Jean-Baptiste Vicario, ancien élève du PSP (voir, ci-dessus, document 9).

7. Les obus.

8. En 1914, les fusils français étaient dits lebels, les fusils allemands mausers.

9. Don Bosco fut déclaré vénérable en 1907.

10. A la mode italienne d'autrefois, Laugier intervertissait le prénom et le nom de Dominique Savio (1842-1857). Celui-ci ne sera canonisé que quarante ans plus tard.

11. Le successeur de don Bosco, Michel Rua, mort en 1910, était déjà prié.

12. La cofondatrice des filles de Marie-Auxiliatrice, morte en 1881.

13. Acte sacrificiel important dans la spiritualité d'oblation satisfaisante de Joseph Laugier.

14. V. Gastaud.

15. Localisation problématique. L'abbé Imbert (dont le nom ne figure pas au Livre d'or ...) semble avoir été ancien élève des salésiens de Marseille et curé de Saint-Remy de Provence (Bouches-du-Rhône).

16. Le prêtre salésien Raphaël Coye, qui mourra en 1941 (à La Guerche, Saint-Hélen, Côtes-du-Nord) à l'âge de soixante et onze ans.

17. Il y avait deux frères Beissière (bonne orthographe) parmi les salésiens de ce temps : Léon et Cyprien. Le plus connu était Léon (1869-1953), qui sera provincial de France de 1919 à 1925. (Il ne s'agit certainement pas de l'abbé Albert Bessièrès, prêtre séculier du PSP.)

18. Laugier était hospitalisé dans une "école Jeanne d'Arc". Le culte de l'héroïne était fervent au Patronage Saint-Pierre de Nice, où sa statue avait été solennellement bénite le 8 mai 1910 (Adoption, juin 1910, p. 143).

13. Joseph Laugier est blessé (17 octobre 1914).

Adoption, 1914, p. 214.

Bar-le-Duc, le 17 octobre. - Bulletin de santé du soldat Laugier Joseph, en traitement à l'hôpital auxiliaire n° 26 de Bar-le-Duc. - Plaie dans la région lombaire par balle. - Etat très satisfaisant. - Le malade se dit heureux de souffrir quelque chose pour la patrie. - Signé : le médecin traitant Gaultier.

14. Les sentiments de Laugier blessé (17 octobre 1914).

Adoption, 1914, p. 214.

Bar-le-Duc, Hôpital Jeanne d'Arc, 17 octobre. - Le beau papier et cette élégante enveloppe vous disent assez que ma lettre n'est pas partie d'un champ de bataille quelconque. Non, je vous écris de l'hôpital Jeanne d'Arc (Bar-le-Duc), dirigé par les Dames de la Croix-Rouge. Comme vous voyez, je continue à me débrouiller. J'y ai fait connaissance avec Mme de Montgolfier, présidente, et avec Mlle Bowins qui est en relation avec plusieurs de vos dames patronesses¹. - Pourquoi et comment en suis-je là ? Par le temps qui court, il n'est pas un bon français qui n'ait reçu son pruneau allemand, et c'est ce qui m'est arrivé. Il ne m'est pas permis de vous en dire plus long pour le moment. Pour plus tard, j'entends vous envoyer une relation détaillée de mon affaire, car j'ai là tout ce qu'il faut et amplus² pour rendre gloire à N.-D. Auxilia-trice, à Don Bosco et à Dominique Savio. Vous pourrez en dire un mot à maman. Ce sera mieux de lui laisser croire que je suis encore exposé. Mes respects à tous ces Messieurs et à ces Dames³. Amitiés aux enfants. - Que Dieu est bon ! qu'il me fasse la grâce de le répéter souvent. Votre enfant. - J. L.

1. Les "dames patronesses" étaient très actives au service de l'oeuvre salésienne de Nice. La "vente de charité" annuelle à son profit était leur affaire (voir F. DESRAMAUT, Don-Bosco à Nice, p. 84-85, 189).

2. Et plus encore.

3. En ces années d'interdiction officielle de la congrégation salésienne en France, les "Messieurs" étaient les salésiens et les "Dames" les religieuses salésiennes.

15. La vie à l'hôpital de Bar-le-Duc (octobre 1914).

Adoption, 1914, p. 223-225.

Bar-le-Duc, Hôpital n° 26, ce 28 octobre. - J'ai reçu votre bonne lettre 15 jours exactement après avoir été touché, presque à la même heure ; dans notre petite chambre à deux, tandis que mon compagnon et confrère, M. Guignonis, économe de l'école Masséna, était pansé, j'attendais tellement des nouvelles de Nice et surtout de vous, du Patronage, de maman, que vos 6 pages je les ai lues et déchiffrées très facilement, sauf peut-être quelques mots dont j'ai tout de même saisi le sens général¹. - Une déception cependant. Depuis mon départ de Nîmes et même avant, j'ai écrit très souvent, au moins des cartes, un peu à tous les amis de Nice, et je m'attendais bien, hier, à rencontrer leurs réponses dans votre enveloppe. Rien ! Patience ! - Votre lettre de jeudi, précédant celle reçue hier, ne m'est pas arrivée ! Combien d'autres, sans doute, ont eu le même sort ! Car depuis Nîmes, jour du départ, je vous ai écrit à vous 4 fois en cours de route et 4 ou 5 fois de la tranchée ou de la forêt. - Vos chauds lainages non plus ne me sont pas parvenus. Où les avez-vous adressés ? Que de choses perdues pendant cette tourmente ! - Pour moi, j'ai laissé dans mon sac, en face de S...², toute ma correspondance (et j'y tenais fort), mon Imitation de Jésus-Christ³ (M. Charvinat va se fâcher ...) - Mais il me semble que je ne vous ai pas même remercié de votre lettre si affectueuse. Vous m'avez fait du bien, croyez-le. Votre secrétaire si distingué⁴ vous dira que ma réponse n'a pas été faite au lit comme ma dernière lettre. Cela va donc mieux ! Hier je suis même descendu pour la première fois dans la chapelle de l'établissement, car nous sommes dans une école libre : pensionnat Jeanne d'Arc. Cette chapelle et la présence d'un jeune vicaire, très dévoué, faisant fonction d'aumônier, nous procure l'immense joie de pouvoir communier chaque matin. - Comme je ne sais ce qu'il sera décidé de nous

ces jours-ci, je vous demande de ne pas me répondre avant d'avoir reçu un nouvel avis. - Dites donc à ma bonne mère de se tranquilliser et de répéter son acte de soumission à la volonté de Dieu, comme je le lui disais quelquefois. Rien ne m'arrivera de fâcheux sans sa sainte permission. A-t-elle reçu ma longue lettre de la semaine dernière ? - Il pleut à verse : pauvres camarades dans les tranchées. Gare au typhus ! plus terrible que les Boches ! A quand la fin de tous ces maux ? - Priez et faites prier pour moi. Votre enfant en Jésus et Marie. - J. L.

1. Louis Cartier, presque aveugle, écrivait très mal.

2. Saint-Mihiel. La réduction d'un nom propre à son initiale est ici un premier signe de la censure (ou de l'autocensure) de la correspondance publiée pendant la guerre.

3. L'Imitation de Jésus-Christ, en format minuscule, était, pour le séminariste ou le prêtre aux armées, le livre de méditation et de lecture spirituelle le plus courant. Le P. Charvinat devait le recommander ...

4. Le prêtre salésien Georges Durin (1860-1950), qui vécut au Patronage Saint-Pierre de Nice de 1893 à 1898, de 1905 à 1906 et enfin de 1911 à 1923. Il lisait au P. Cartier les lettres qui lui étaient adressées.

16. Le champ de bataille est chose inimaginable de loin.

Adoption, 1914, p. 260-261.

Bar-le-Duc, 2 novembre. - A M. Ferraris¹. - J'ai reçu hier vos 4 pages, 4 pages de M. Corlay² et 4 de M. Fonclair³ et une carte de la Croix signée Langard et Rosso⁴. Ces deux chers enfants ont vu mon nom dans l'Eclaireur⁵ du 25 et ils m'envoient leur bon souvenir. Voilà une journée qui peut compter. Il est 10 h. 30 et j'écris depuis 8 h. pour répondre à tout ce monde, et je vous ai réservé pour la fin. Les anciens disaient : "In cauda venenum". Mais dans la circonstance

vous serez le mieux servi puisque personne ne me talonne plus. Tout d'abord, il était grand temps que je reçoive quelque chose de cette direction des ateliers⁶ ; je sentais que ça allait se brouiller, et vous n'auriez plus eu assez d'oreilles pour satisfaire les démangeaisons de mon pouce et de mon index. Enfin je vous fais crédit jusqu'après la guerre ! ... Merci de toutes les nouvelles. Si vous saviez ! toutes ces lettres m'ont fait vivre hier une journée de Patronage. Hier et aujourd'hui, j'ai célébré la Sainte Messe, grande consolation pour moi, vous pouvez le croire, dans la chapelle de l'hôpital, lisez : pensionnat Jeanne d'Arc. Il y aura un service pour les militaires décédés : 61 en un mois !! et au cimetière de Bar-le-Duc ils sont près d'un millier. Priez un peu, car ce sont presque tous des Méridionaux. La guerre n'est pas près de finir et elle ne cessera pas de longtemps d'engloutir de nouvelles victimes. Quel châtement, grand Dieu⁷ ! Ah ! vous ne savez pas là-bas ce que c'est que la guerre. Il faut partir pour l'ennemi et heurter du pied de pauvres camarades tués qui ne révèlent leur présence que par l'odeur infecte qui s'en dégage. Ils sont là parfois depuis 10 à 15 jours. Et la fusillade et les obus qui fauchent autour de vous en aveugles !! Et les champs dévastés, etc. !! ... Vous avez lu tout cela dans les journaux, mais vous ne l'avez pas vécu. Je passe. M. Guignonis⁸ (une balle explosive dans le haut du bras, l'os n'étant pas intéressé) vous remercie de vos salutations. Vous m'avez appris que Vicario est à Bar-le-Duc. La même auto nous a ramenés de la ligne de feu et à la gare de Bar-le-Duc nous avons été séparés. Je ne sais rien de lui, sinon qu'il a reçu 4 balles dans les jambes le 12.10⁹. - Au revoir, s'il plaît à Dieu. - J. L.

1. Le coadjuteur salésien Charles Ferraris (1876-1952), l'une des figures marquantes du Patronage Saint-Pierre du début du siècle (voir F. DESRAMAUT, Don-Bosco à Nice, p. 275-277).

2. Le P. Guillaume Corlay (1850-1931), d'origine bretonne, prêtre en 1874, profès salésien vingt ans après (1894), avait été pendant quinze ans (1896-1911) directeur de l'orphelinat Saint-Cyprien à Tunis. En 1911, il était arrivé à Nice au titre de confesseur.

3. Louis Fonclair (1889-1953), arrivé au PSP de Nice le 31 octobre 1913, pour y être professeur de huitième, infirmier et assistant de patronage, n'était encore que postulant salésien. Il prononcera ses premiers vœux en 1920.

4. Il s'agissait de la Croix des Alpes-Maritimes, hebdomadaire qui avait Gaston Fabre pour directeur. La carte des anciens du PSP Langard et Rosso provenait du siège de ce journal.

5. L'Eclaireur de Nice était le journal modéré de la région.

6. Charles Ferraris, maître-relieur, était, depuis la fin de 1907, directeur des ateliers du Patronage Saint-Pierre.

7. A bien comprendre. Joseph Laugier reprenait l'une des thèses du P. Cartier, à savoir qu'une gigantesque expiation pourrait seule compenser les crimes sacrilèges accumulés par la France depuis 1905. Les crimes personnels des hommes ne sont souvent punis que dans l'au-delà ; la justice divine exige que les crimes des collectivités et des nations le soient ici-bas, "car les collectivités et les nations n'ont pas à attendre d'autre vie après la vie terrestre". Voir, sur cette théorie du P. Cartier, F. DESRAMAUT, Don-Bosco à Nice, p. 143-144.

8. Voir, ci-dessus, document 11, n. 2. M. Guigonis ne figure pas au Livre d'or du clergé et des congrégations.

9. Voir, ci-dessus, document 12. Vicario reparaftra dans cette correspondance (ci-dessous, document 78).

17. Joseph Laugier voudrait devenir infirmier (2 nov. 1914).

Adoption, 1914, p. 262-263.

Bar-le-Duc, le 3 novembre. - Je réponds tout d'abord à votre bonne lettre du 30. Je me suis bien amusé des excellentes nouvelles que me donne M. Jauze¹. J'écris textuellement : "Je vous dirai que M. Laugier a été blessé à la région lombaire par une balle et qu'il est soigné à l'hôpital n° 26 à Bar-le-Duc" !!! Je m'en doutais un peu, aussi j'en ai bien

ri !!! - Ma blessure aurait pu être grave et l'on a craint un moment puisqu'on me fit rester 8 jours sans boire ni manger. Mais les fonctions se faisant ensuite normalement et la radiographie ayant donné un résultat négatif, j'ai fini par aller si bien que depuis la Toussaint je célèbre la Sainte Messe sans secours et que le 2 novembre il m'a été annoncé que j'allais dans les Vosges. (On fait cela 8 jours avant de vous envoyer sur la ligne de feu.) C'est alors que j'ai fait une démarche in extremis. J'ai écrit au Général Mignon chef du service de santé à Bar-le-Duc et, me basant sur les dernières instructions ministérielles, j'ai demandé à entrer aux infirmiers. La réponse a été : "Evacuez-le. On étudie son cas. Réponse sera donnée au siège de son corps." Et j'attends et je prie avec ferveur. Vous enverrai un peu plus tard relation pour l'Adoption². Je suis trop sur le qui-vive en ce moment. Il sera prudent d'attendre avant de m'écrire. Mes meilleurs souvenirs à ma bonne mère : courage à elle et à tous.

- J. L.

1. Jacques Jauze (né à Bompas, Pyrénées-Orientales, en 1856) n'était pas salésien. Instituteur de son métier, il avait été subitement promu quasi-directeur de l'oeuvre du PSP en 1903-1904, quand les salésiens avaient dû se cacher. Puis il était rentré dans le rang. C'était un esprit primaire s'il en fut jamais. Il avait probablement calligraphié une sorte de circulaire destinée uniformément aux anciens et professeurs mobilisés. L'un des exemplaires était arrivé à Laugier.

2. Il ne s'acquittera de sa promesse que le 11 décembre (ci-dessus, document 12).

18. Au dépôt des éclopés (9 novembre 1914).

Adoption, 1914, p. 267-268.

Neufchâteau (Vosges), Dépôt des Eclopés¹. - Vous avez

reçu maintenant ma lettre du 5 novembre. Je suis donc parti ce jour-là de Bar-le-Duc. De là, nous avons été évacués sur la gare de Neufchâteau², où je suis resté jusqu'à hier lundi 9 novembre. Je suis maintenant à 500 mètres plus loin à cette adresse : Dépôt des Eclopés, Neufchâteau. Pour combien de temps, je n'en sais rien. En tout cas, c'est ici qu'on nous équippa et arma de nouveau pour aller au feu. Je compte sur N.-D. Auxiliatrice pour conjurer cela et me faire admettre aux infirmiers. J'offre au Bon Dieu pas mal de petits sacrifices afin qu'il vous³ protège. - Je vous laisse le soin de consoler ma mère. - Priez et faites prier pour moi beaucoup ! ... Amitiés à tous. - Votre enfant. - J. L.

1. La lettre éditée n'est pas datée. Son contenu la situe au 10 novembre 1914.

2. La distance, qui sépare Bar-le-Duc de Neufchâteau, est d'une soixantaine de kilomètres.

3. L'original disait peut-être : nous.

19. La vaine attente du courrier (15 novembre 1914).

Adoption, 1914, p. 272.

Neufchâteau (Vosges), Dépôt des Eclopés, 15 novembre. - Je viens de passer une bien triste semaine : pas un mot de Nice ni d'ailleurs depuis mon départ de Bar-le-Duc (5 novembre) et cependant j'ai écrit le 2 au moins 20 pages de lettre au Patronage. Le 5, c'est à vous que j'écrivais et le 10 je vous envoyais une lettre au crayon de Neufchâteau, Dépôt des Eclopés. - Et rien à l'horizon. - Chaque jour je vais parcourir la longue liste des heureux qui reçoivent quelque chose et dont on affiche les noms. Aujourd'hui encore je me suis dit que ce sera pour demain. Nous sommes ici quelque 600 ou 700, tous dans les mêmes conditions que moi et jamais je ne me suis vu si seul. Heureusement que dimanche dernier et au-

jourd'hui j'ai pu célébrer la sainte Messe. Grande joie ce matin ! A mon retour au dépôt, je rencontre M. Barde¹ lui-même, arrivé de la veille, fatigué, mais sans une égratignure, quelle embrassade ! Deux frères n'y auraient pas mis plus de coeur. Merci, mon Dieu ! - Bonjour fraternel à tous, amitiés aux enfants. Je vous recommande ma bonne mère. - Merci à Mme R... pour la visite qu'elle m'a procurée à Bar-le-Duc. Je prie tous les jours pour tous, sans m'oublier toutefois. Notre-Dame Auxiliatrice, o. p. n.² St Joseph, Don Bosco, Savio Dominique et Maria Mazzarello, voilà à qui je me recommande. Votre enfant. - J. L.

P. S. Je ne puis dire qu'un mot, un seul : Vive ! gloire à jamais à Notre-Dame Auxiliatrice ! - Votre reconnaissant. - B.³

1. Ancien élève du PSP de Nice, séminariste. Le 31 août 1915, il signera une lettre publiée : L. Barde, séminariste-sergent (Adoption, 1915, p. 297).

2. Ora pro nobis, c'est-à-dire : priez pour nous.

3. Barde, auteur de ce post-scriptum.

20. Réactions aux lettres de Nice (21 novembre 1914).

Adoption, 1915, p. 20.

Neufchâteau (Vosges), Dépôt des Eclopés, 21 novembre. - Merci des deux bonnes journées (hier et aujourd'hui) que vous m'avez procurées. Dieu est bon pour moi et ne m'abandonne pas. Vous me devez cependant encore réponse à ma dernière de dimanche dernier. Merci de toutes les lettres, même des trois de Fonclair, Villeneuve et Richard¹, datées du 24 octobre, qui ont été sans doute à Bar-le-Duc, puis à Nice et finalement à Neufchâteau. Aujourd'hui c'est l'Adoption qui est venue me faire passer d'agréables instants. M. Barde², vagemestre, la lit en ce moment en qualité de correspondant. - Je vous signa-

le cependant une coquille : ce n'est pas M. Pichon³, notre digne économe, qui a chanté la messe Pro defuncto Pontifice, mais un territorial authentique que je connais fort bien ; d'ailleurs les témoins ne manquent pas au Patronage⁴. Merci du colis : tout a été bien reçu et le cache-nez et les douceurs et les médailles que je me ferai un devoir de distribuer autour de moi. Un merci à M. Charvinat (dont on n'aura pas voulu à Antibes⁵) et qui excelle à mettre des adresses sur les lettres des autres : c'est la deuxième fois qu'il me joue ce tour ...⁶ - Enfin, depuis 119 jours nous sommes sur la sellette ; restons-y jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de nous en tirer. Je puis célébrer la Sainte Messe depuis mercredi grâce à un caporal-fourrier très aimable, M. l'abbé Boutarie, curé de Bignay, en Charente-Inférieure. - J'ai fait dimanche dernier demande pour les infirmiers. Le major (méridional) très gentil a appuyé ma demande de deux maladies me rendant inapte à faire campagne. Notre-Dame Auxiliatrice m'aide visiblement ; ainsi en ce moment je soigne des rhumatismes. Qu'on continue à prier pour moi. Vous me parlez de beaux jours à Nice. Hélas ! ici nous avions hier 9 au dessous de zéro. Je plains les pauvres gens dans les tranchées. - Mes respects et mes amitiés à tous. - Et nos réformés, que deviennent-ils ? - Votre enfant in corde Jesu. - J. L.

1. Trois postulants salésiens du PSP de Nice. Sur Louis Fonclair, voir, ci-dessus, document 16, n. 3. Daniel Villeneuve (1894-1979), ouvrier typographe, entré à Nice en 1907, fera profession salésienne en 1921. Joseph Richard (1894-1968), qui fut maître-tailleur, entré à Nice en 1909, la fera en 1919.

2. Ci-dessus, document 19, n. 1.

3. Le prêtre salésien François Pichon (1870-1956), qui fut préfet (ou économe) au PSP de 1911 à 1915.

4. La chronique de la maison publiée dans l'Adoption (septembre-octobre 1914, p. 194) affirmait, à la date du 25 août, que la messe pour le pape Pie X qui venait de mourir avait été chantée par "M. l'Econome". L'abbé Laugier, alors en visite au PSP (ci-dessus, document 3), se rappelait fort bien l'avoir célébrée lui-même.

5. Le P. Charvinat fut exempté de service le 23 décembre 1914 (Adoption, 1915, p. 36).

6. Il écrivait l'adresse, mais se dispensait de composer une lettre à son ami Laugier ...

21. Passage à Chaumont (1er décembre 1914).

Adoption, 1915, p. 24.

Chaumont-sur-Marne, 1er décembre. - Je suis à Chaumont¹ depuis hier au soir. Ce matin j'ai été vacciné et le major me dit qu'il me donne douze jours pour soigner mes rhumatismes. Merci à Notre-Dame Auxiliatrice et à St Joseph. Mes respects à tous, amitiés aux chers petits. Je répondrai à leurs dernières lettres quand je pourrai. Bonjour filial à ma bonne mère. Votre enfant. - J. L.

1. Chef-lieu du département de Haute-Marne.

22. Retour sur le front d'Argonne (mi-décembre 1914).

Du front, 24 décembre. - J'en suis à mon 7ème jour de tranchée¹, et je vous écris de ma hutte, tandis qu'autour de moi et au-dessus de moi le duel d'artillerie fait rage. - Je suis en toute première ligne à 800 mètres des Boches. Quelle semaine, mon Dieu ! Je vous décrirai cela par lettre. Notre-Dame Auxiliatrice m'a protégé visiblement jusqu'à ce jour. - Quel anniversaire de ma première messe² et quelle fête de Noël j'aurai à passer demain ? Dieu le sait ! - Respects à tous, amitiés aux enfants. Priez pour moi. - J. L.

1. En Argonne, à l'avant du village d'Esnes, selon la lettre du 27 décembre, ci-après.

2. Rappelons que Joseph Laugier avait été ordonné prêtre

à Guernesey le 19 décembre 1903.

23. Noël sur le front d'Argonne (fin décembre 1914).

Adoption, 1915, p. 52-58.

Du front, 27 décembre. - Je viens de prendre une tasse de café avec le maréchal des Logis Cau¹ et avant d'aller aux Vêpres, je commence à vous écrire le récit de ces dernières journées. Ma dernière lettre fut datée de Chaumont 14 décembre et ma dernière carte de la tranchée 24 décembre. Quelles journées depuis mon départ de Chaumont ! Mais un peu d'ordre !

Départ de Chaumont. Heureuses rencontres. - Lorsque je vous eus écrit ma carte², je me mis à réciter mes trois cha-pelets, persuadé que j'aurais à faire la Noël devant les Bo-ches. Mais voilà qu'à 6 heures on nous annonce notre départ. Le lendemain de mon départ de Chaumont³, j'eus le bonheur de rencontrer devant le quartier général M. le chanoine Porcier qui fut très aimable de me faciliter, pour le lendemain, la célébration de la sainte Messe, dans sa chambre. - Et quelques heures après nous partons pour Esnes (Meuse)⁴. Heureusement pour moi, ma Compagnie devait revenir des tranchées le lendemain. Donc repos de quelques jours en perspective. Cela me permet de retrouver M. l'abbé Cau avec lequel nous devions passer de bonnes heures par la suite. - Ma Compagnie revient. J'ai le plaisir de renouveler connaissance avec les anciens. Je constate avec bonheur que deux territoriaux seulement manquent à l'appel. - Je célèbre deux fois la sainte Messe dans l'église d'Esnes et puis ... l'ordre vient de partir pour les tranchées.

Sept jours de tranchées. - De fait, le 18 au soir, un bataillon, dont je suis, exécute une très longue marche. Nous traversons Bethencourt⁵ : quelle désolation ! Deux tiers des

maisons, y compris celle du Bon Dieu, sont à terre lamentablement. Un frisson d'épouvante s'empare de moi car, à quelques kilomètres, les canons français et allemands se font entendre de temps à autre. Nous grimpons encore tandis que le sac très lourd nous attire en bas et, dans le noir, le ⁶ nous cède la place. Avec deux amis nous entrons dans une hutte : 1 m 80 de profondeur, 1 m 30 de largeur, 1 m 80 de longueur : voilà notre logement pour trois. - Le samedi 19, anniversaire de mon ordination sacerdotale, calme relatif ; la nuit suivante, idem, mais le dimanche 20, les lundi, mardi et mercredi, j'ai assisté à la plus horrible des choses : un duel d'artillerie dont vous ne pouvez vous faire une idée. Les Boches étant à 800 mètres de nous, imaginez-vous les gardes nombreuses, de jour et de nuit, dans une boue infecte et gluante !! Trois de ces nuits, nous les avons passées toutes blanches, prêts à repousser tout assaut de l'ennemi. Heureusement, ils étaient terrés autant que nous dans leurs taupinières et pour cause, car, pendant ces quatre jours de grande bataille, dit-on, 14.000 obus leur ont été envoyés qui ont fait de véritables massacres, paraît-il. Et toute cette mitraille passait sur notre tranchée et les réponses de l'ennemi, moins impératives, moins nombreuses que nos appels, nous arrosaient copieusement. Pour mon compte j'ai vécu 4 journées que je n'oublierai jamais.

Protection visible de Notre-Dame Auxiliatrice. - Par exemple, je me verrai souvent de faction un certain soir (le 22) au fond d'un long boyau distant de 200 mètres de ma hutte. Je verrai toujours les cinq marmites qui firent un demi-cercle autour de moi à des distances variant de 15 à 30 mètres. Que de fois j'ai fait à Dieu l'offrande de ma vie, si telle était sa sainte volonté. - Et puis ce pauvre adjudant, couché au pied d'un arbre et réduit par un obus à l'état de loque absolument informe. Ah ! Notre Dame Auxiliatrice m'a bien protégé ! D'autant plus que plusieurs marmites firent, non loin de moi, 17 victimes dans la 21^{me} Compagnie. Quelles journées épouvantables et que de sang ! - La fatigue excessive ajoutée à

très peu de nourriture, au manque absolu de chaleur, aux douleurs, aux pieds gelés (je les ai eus hélas le 4^{me} jour), tout cela finit par ébranler les plus courageux.

Noël. - Providentiellement, le 24 au soir, nous partons à 8 heures et nous arrivons à Esnes à 11 h 1/4. Nous étions tous éreintés, mes pieds ne me portaient plus. - Cependant je remarque de la lumière à l'église. Je me débarrasse de ma capote boueuse et je me hâte de me rendre à la messe de minuit. M. l'abbé Cau est déjà à l'autel et l'office divin se déroule devant une assistance recueillie de 350 militaires. M. l'abbé Cau revient à la sacristie après sa première messe ; quelle n'est pas sa surprise en me voyant, car depuis la veille il ne comptait plus sur moi, pas plus que sur M. l'abbé Dardaillon⁷ du diocèse de Nice et caporal dans ma section. - Nous organisons les heures de nos messes et M. l'abbé Cau retourne à l'autel ; je lui sers les deux messes, pendant lesquelles des voix mâles chantent nos cantiques populaires faisant suite à un Minuit Chrétiens exécuté par un territorial de Nice, M. Caressa. - Vers 7 heures, mon tour est venu de goûter à mon tour les saintes joies de ce jour béni et plus tard M. l'abbé Dardaillon célèbre ses trois messes. Naturellement la Compagnie ne me voit pas ce jour-là ! Je passe toute la journée avec M. l'abbé Cau.

Un sermon improvisé. - Vers 3 heures, tandis que M. l'abbé Dardaillon préside le chant des Vêpres et que M. l'abbé Cau tient avec maestria les vieilles orgues, je prépare quelques mots sur le mystère du jour. Tout autour de moi m'inspire, je n'ai qu'à regarder et dire ce que je sens. Gloire à Dieu et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. Malgré une rosace, créée en face la chaire par un obus allemand, malgré les ruines et la désolation connues de tout mon auditoire, malgré les nombreuses victimes des jours derniers, je souhaite la paix aux 400 militaires qui sont là mêlés à quelques officiers supérieurs et à une partie de la population

civile. Paix de la conscience retrouvée grâce aux dangers permanents qui les entourent, paix dans leurs familles qui retrouveront des fruits durables de leurs sacrifices généreusement supportés, paix pour la France qui a besoin de toutes nos énergies persévérantes pour triompher d'un ennemi brutal et impie⁸. J'ai demandé à ces hommes trois cadeaux pour l'Enfant-Jésus : 1° la fidélité à Dieu, 2° une prière pour les disparus, 3° la fidélité à la France. - Mais nous n'avons pas de crèche : en son lieu et place une paille épaisse couvre tout le tour de l'église ; là gisent une centaine d'éclopés. C'est là ma péroraison : "Seigneur, jetez un regard de miséricorde sur nos malades. Seigneur, souvenez-vous qu'à Bethléem le plus bel ornement ne fut pas la présence des bergers, pas même celle de Marie et de Joseph, mais l'Enfant Jésus pleurant sur la paille : Memento Domine David et omnis mansuetudinis ejus⁹." - Bien cher M. le Directeur, j'ai senti, grâce à Dieu, mon auditoire bien dans la main et pendant une demi-heure, j'ai senti tous ces coeurs frémir avec le mien d'une espérance très grande. J'ai même pleuré avec eux et je crois que cette fête a laissé dans tous les coeurs une impression durable. Le lendemain, je devais repartir pour les tranchées, mais mes pauvres pieds me refusaient tout service ; grâce à un capitaine d'état-major qui nous édifie vraiment, je suis reconnu malade, chose très difficile, et je me mets à la disposition du bon M. l'abbé Cau, M. le Curé, comme on dit ici, pour confesser ceux qui reviennent de la tranchée et qui auront leur fête le lendemain dimanche.

Grandes consolations pour un prêtre. - Pour la première fois j'ai vu se réaliser les choses consolantes racontées par la Croix¹⁰ et je suis profondément édifié par tout ce que je vois. Je ne sais pas combien de communions ont été distribuées depuis le 25, mais depuis ce jour-là, c'est de 70 à 100 ou 150 soldats par jour qui viennent assister à la sainte Messe et recevoir Notre Seigneur. Et les gradés ne manquent pas, témoin ce commandant qui vient fixer avec nous les heures plus propi-

ces pour que son bataillon, averti au rapport, puisse faire son Noël. Ajoutez à cela la prière du soir à laquelle assistent un bon nombre de soldats. Nous récitons le chapelet et commentons un peu chaque mystère ; nous demandons quelque intention bien pratique ; à tour de rôle nous disons quelques mots à la fin, et tous s'en retournent au cantonnement plus consolés et plus forts. - Ah ! s'il m'était donné de rester au village à aider M. l'abbé Cau, au lieu de grimper dans les tranchées où mon action est nulle ou presque ! Il faut vous dire que M. le Curé est parti¹¹ et que la population et les 4 ou 5 régiments qui sont ici, sont très heureux d'avoir des prêtres au milieu d'eux qu'ils connaissent comme tels et qui se dévouent à leur service.

Une ombre au tableau. - Le 28 au matin je vais montrer mes pieds qui ne m'ont même pas permis de faire la génuflexion pendant la sainte Messe¹². - Laugier ! ... - Présent ! - Ah ! c'est vous ? et pourquoi n'êtes-vous pas venu hier ? - J'explique que l'infirmier avait été informé qu'à cette heure de la visite, j'étais occupé à l'église. - A l'église ? eh bien ! et s'il prenait fantaisie à un autre d'aller au temple et à un troisième d'aller à la synagogue et à un autre d'aller au café-concert ! où irions-nous ? C'est bien vous qui avez été recommandé par le capitaine D. B. ? - Je ne sais si j'ai été recommandé, peut-être Monsieur D. B. a dit un mot à M. le Major principal ? - Je m'en f... vous n'avez rien ; si vous êtes malade, faut rester ici, sinon à la tranchée !!! - N'en jetez plus. La visite est terminée, mes pieds n'ont pas vu la lumière. J'ai su ensuite que le même discours avait été fait hier à l'appel de mon nom. Bien plus, un infirmier fut envoyé à l'église pour m'y prendre. Mais comme j'étais en train de chanter la messe .., il revint bredouille vers son supérieur qui, comme vous le voyez, a la rancune tenace. - Que voulez-vous ? cela fait un de plus¹³ pour le bon Dieu et pour la France.

Souvenirs. - Mais voilà assez parlé de moi. A Nice vous avez eu, paraît-il, une magnifique procession le 13¹⁴ et votre fête de Noël aura eu l'éclat des années précédentes. Je pense que M. Ferraris aura mis de côté ma part d'Arbre de Noël¹⁵. Beaucoup ici se sont contentés, hélas ! de ces quelques friandises. La foi revient certes, chez nos frères d'armes, mais elle doit trouver dans le coeur simplicité et bonne volonté. - Venons aux souhaits ! A tous et à chacun j'entends envoyer mon plus fraternel salut et mes meilleurs voeux de bonne et sainte année. Je ne veux oublier aucun de nos chers enfants du dedans comme du dehors¹⁶ ; qu'ils soient sages et qu'ils prient pour nous. Merci à M. l'abbé Pichon de son substantiel souvenir. Ce n'est pas qu'on dépense beaucoup¹⁷, mais il est convenable d'avoir toujours une poire pour la soif. - Bien cher M. le Directeur, présentez à l'occasion mes respects à M. Gaston Fabre¹⁸ et à M. Seney. M. Jean Fabre était à Dombasle¹⁹ il y a quelques jours. Je ne l'ai pas vu, mais M. le chanoine Porcier m'en a parlé. J'offre tous les jours quelques prières et quelques sacrifices pour notre chère Société²⁰ et le cher Patronage. Ne m'oubliez pas non plus devant le bon Dieu, et obtenez-nous de Notre-Dame Auxiliatrice de revenir tous bientôt au cher nid du bon Dieu. - J'ai rencontré M. Giuglaris²¹ toujours gai malgré les souffrances que nous seuls comprenons. - J. L.

1. Le salésien Auguste Cau (1880-1930), qui était né à Paris le 19 octobre 1880, avait été élève de la maison salésienne de Lille de 1891 à 1895, avait fait profession religieuse à Saint-Pierre des Canons (Aurons, Bouches-du-Rhône) le 29 septembre 1898 et avait été ordonné prêtre à Marseille le 29 juin 1911. Il avait été mobilisé comme maréchal des logis au 5e R. A. P. le 3 août 1914. Toutefois, entre 1914 et 1919, il eut le titre de directeur de la maison éphémère de Montmélian.

2. Carte apparemment non reproduite dans l'Adoption.

3. Le 15 décembre, semble-t-il.

4. Esnes-en-Argonne est un petit village (157 habitants en 1960) de la Meuse, situé au nord-ouest de Verdun.

5. Lire : Béthincourt (Meuse), petit village également (58 habitants en 1960), au nord d'Esnes, qui avait été le théâtre de furieux combats.

6. Le chiffre a été blanchi par la censure de l'Adoption.

7. Lire : Dardalhon. Jules-Louis Dardalhon, né à La Vernarède (Gard) le 16 février 1885, était curé de Bousiéyas (Alpes-Maritimes) dans le diocèse de Nice. Il avait été mobilisé comme caporal d'infanterie le 2 août 1914. Disons ici qu'il deviendra sergent et sera tué le 24 septembre 1918, devant Saint-Quentin, d'une balle en plein front. (Livre d'or du clergé et des congrégations, t. I, p. 541.)

8. La propagande française faisait état des atrocités commises par les troupes allemandes en Belgique et de leur rage contre les lieux de culte.

9. "Seigneur, souviens-toi de David et de toute sa mansuétude !" (Ps., 131, 1).

10. La Croix de Paris, très probablement. La Croix des Alpes-Maritimes avait cessé de paraître à la déclaration de guerre, au début du mois d'août. (Voir J. WATELET, Alpes-Maritimes et Principauté de Monaco, coll. Bibliographie de la presse française politique et d'information générale, 1865-1944, fasc. 6, Paris, Bibliothèque Nationale, 1972, p. 50.)

11. Le curé d'Esnes était soit mobilisé, soit évacué (réfugié).

12. On notera ici que cette longue lettre commencée et datée du 27 décembre n'a pas été terminée avant le 28 ou le 29. - L'officier ami s'appelait de Brunet (ci-dessous, doc. 43).

13. Je comprends : un sacrifice de plus.

14. Procession qui faisait partie d'une cérémonie pour la paix du monde prescrite par l'évêque de Nice. Elle fut décrite dans la chronique de l'Adoption (janvier 1915, p. 31).

15. La fête de "l'arbre de Noël" était traditionnellement préparée par Charles Ferraris, dans la soirée du 25 décembre. Chacun avait son petit lot. Des chansonnettes alternaient avec des pastorales provençales et servaient d'intermèdes. (Voir F. DESRAMAUT, Don-Bosco à Nice, p. 187.)

16. Joseph Laugier était non seulement catéchiste du Patronage Saint-Pierre (les enfants "du dedans"), mais responsable du patronage externe avec les enfants du quartier de la place d'Armes (les enfants "du dehors"). Voir, ci-dessus, document 1.

17. L'abbé Pichon, préfet-économe du PSP, avait fait parvenir de l'argent à Joseph Laugier, par mandat-poste probablement.

18. Voir ci-dessus, document 3, n. 3. (J'ignore qui était M. Seney.)

19. Jean Fabre était fils de Gaston Fabre. Dombasle-en-Argonne (Meuse) est à une quinzaine de kilomètres au sud d'Esnes.

20. La Société salésienne.

21. Voir, ci-dessus, document 9, n. 2.

24. Le sentiment du P. Cau sur Joseph Laugier.

Adoption, 1915, p. 58-59.

Du front, 28 décembre. - M. l'abbé Laugier¹ vous a écrit longuement, sans doute pour vous donner de multiples détails sur la vie de camp, sur la vie de prêtre, surtout à la bataille. Je n'ai donc pas besoin d'entrer dans ces détails et vous prie seulement d'accepter les souhaits de Noël et du nouvel an du pauvre confrère que vous avez connu à Montméliant² et qui paye tant bien que mal sa dette à la patrie, sur la ligne de feu depuis déjà cinq mois. - Mais soyez sans crainte à son sujet. Quelque critique que vous paraisse sa situation, de là-bas où vous êtes, de Nice donc, il n'est pas à plaindre et il s'efforce de remplir gaillardement sa tâche de soldat et de ministre du bon Dieu. Jusqu'ici tout a été pour le mieux, malgré la mitraille, malgré l'hiver ; le moral est toujours excellent. Je le tiens même surabondant par la grâce de Dieu pour en donner à mes hommes. Les pauvres ! Ils souffrent beaucoup ! Que Dieu nous donne bientôt la paix ! - Savez-vous que, quoique faisant partie du 5^{me} Corps je me trouve au 15^{me}³, donc en pays de connaissances. J'ai retrouvé même beaucoup de mes anciens élèves de Marseille⁴, de La Navarre⁵. Hier encore je me trouvais nez à nez avec un ancien de Marseille. Le bon Dieu me ménage beaucoup de consolations. C'est vous dire que je n'ai pas à me plaindre. - Par contre, le pauvre M. l'abbé Laugier souffre de ses pieds gelés !

C'est déjà un mal. Avec cela, sa petite situation de fantasme ne lui laisse pas envisager l'avenir en rose. Priez et faites prier pour qu'il réussisse à devenir infirmier ou brancardier. - M. Giuglaris est toujours gai et pourtant il passe son temps dans les tranchées. C'est rude ! Il a un bon caractère. - Veuillez rappeler mon meilleur souvenir aux amis de chez vous et leur présenter mes souhaits de l'an nouveau. Au revoir. - Auguste Cau, prêtre.

1. Cette lettre émanait du P. Auguste Cau (voir document 23, n. 1).

2. Montmélian, maison du P. Cau, était relativement proche de Saint-Colomban-des-Villard (Savoie), village natal du P. Louis Cartier.

3. Le XVème Corps, formé de méridionaux, qui allait donner son nom à la place d'Armes, où le Patronage Saint-Pierre était situé.

4. L'oratoire Saint-Léon de Marseille, où Auguste Cau avait résidé pour le moins en 1910 et 1911.

5. L'école salésienne de La Navarre, La Crau, Var.

25. Le froid et la boue des tranchées (janvier 1915).

Adoption, 1915, p. 69-70.

Devant Saint-Mihiel, 8 janvier¹. - Votre lettre m'a fait on ne peut plus plaisir. Je suis toujours debout, en bonne santé, malgré la pluie, le froid qui nous torturent. - Voici en deux mots la vie que je mène ici : je passe dix-huit jours dans les tranchées et les bois, et ensuite six jours dans un petit village à l'abri du canon. Vous dire ce que je souffre pendant les dix-huit jours de tranchée, est chose incroyable : la pluie presque continuellement et sous des cabanes recouvertes de branches. Impossible de faire du feu, car les Allemands nous guettent avec leurs canons. Dans les tran-

chées la boue nous arrive jusqu'aux genoux. Il faut rester 24 heures presque immobiles. Si on a le malheur de sortir la tête, une grêle de balles nous arrive. L'autre jour, au moment de quitter la tranchée, une rafale d'obus nous éclata sur la tête. Il y eut deux morts et deux blessés. Aujourd'hui je suis couché sur la paille, tout heureux comme un prince. - J'ai passé les fêtes de Noël bien tristement. Nous avons entendu la canonnade au lieu des cloches annonçant le Pax hominibus. Malgré tout, on est joyeux. Notre Dame Auxiliatrice, Don Bosco et la Bienheureuse Jeanne d'Arc ne m'abandonnent pas. Cette lettre est écrite aux pieds d'une grande et très belle statue de l'Héroïne de Domrémy. - M. l'Aumônier² doit bien souffrir de ne pouvoir faire sa promenade quotidienne. Il offre certainement cette grande privation pour son Charles³ qui est bien exposé, et pour tous les soldats de France qui souffrent sur le front. Ici, nous sommes presque tous à bout de force, malgré la bonne volonté et le désir de vaincre. - Mes respects à tous ces Messieurs du Patronage. - Je vous serais bien obligé si vous vouliez me faire parvenir l'adresse de Dom C...⁴ Je veux lui écrire. - C. Pastour.

1. Nous reproduisons ici une lettre d'un ancien élève de Nice, qui vivait à proximité de Joseph Laugier et dans des conditions identiques. Charles Pastour était maître relieur et avait 29 ans. Il mourra le 22 décembre 1968 à l'âge de 83 ans. Sur lui, voir l'Ancien (de Nice), n. s., 58, avril 1969, p. 18.

2. C'était le titre officiel du P. Louis Cartier dans la maison officiellement non congréganiste de Nice.

3. Charles Pastour.

4. Probablement : Dom Canepa, qui avait été le catéchiste de Pastour une quinzaine d'années auparavant, et qui vivait en Italie depuis octobre 1903.

26. Sous la fusillade et la tempête (10 janv. 1915).

Adoption, 1915, p. 71.

Du front, le 11 janvier. - Je reviens de la tranchée. Quel voyage, mon Dieu, quel voyage¹ ! celui des Berlurons² ne fut rien en comparaison. Une violente tempête de pluie et grêle, accompagnée de fusillade très nourrie à notre droite³ et de plusieurs fusées éclairantes qui nous repéraient très sérieusement, deux ou trois chutes dans la boue, voilà notre retour. Mais Dieu, toujours bon, pensait à moi : dans la matinée je recevais votre envoi. Que de délicatesse dans l'agencement de cette jolie "pièce montée". J'en pleurais d'émotion. Merci à vous, merci à M. le Directeur⁴ et à tous ces Messieurs, merci aux enfants. Nous venons des vêpres ; ce matin j'ai chanté la messe et prêché après l'Evangile⁵. Dieu doit être content de cette journée : communions nombreuses, assistance très recueillie. J'avais sûrement 500 militaires à ma messe, y compris une vingtaine d'officiers dont M. Jean Fabre⁶. On n'est pas embarrassé de prêcher dans ces conditions ; vous devinez que j'y suis allé de bon coeur. - Envoyez-moi des calendriers sur simple feuille, ainsi que bon agenda. Toutes mes tendresses à ma bonne mère. Respects et amitiés à tous. - J. L.

1. Cette lettre était adressée à un membre du personnel salésien de Nice, très probablement à M. Ferraris, spécialiste des cadeaux ingénieux (ici une "pièce montée") et qui avait la haute main sur les calendriers imprimés dans la maison (voir la finale).

2. Allusion à la comédie de théâtre de patronage : le Voyage des Berlurons.

3. Entre les environs de Saint-Mihiel et Esnes-en-Argonne, d'où cette lettre fut écrite, les Français, progressant vers le nord, longeaient dans la nuit le front allemand, qui, par conséquent, était sur leur droite.

4. Probablement le P. Louis Cartier. A la rigueur, ce pourrait être l'abbé Louis-Albert Bessières, "directeur" officiel du Patronage Saint-Pierre. (Voir F. DESRAMAUT, Don-Bosco à Nice, p. 126-127.)

5. On conclura de ces détails que cette lettre fut écrite le 10 janvier, qui tombait un dimanche. "Le 11 janvier" de son édition dans l'Adoption était peut-être la date de son oblation.

6. Le fils de Gaston Fabre, déjà rencontré dans cette correspondance.

27. Le calvaire de la marche vers la tranchée.

Adoption, 1915, p. 89-90.

Du front, 17 janvier. - Des consolations quand même. - Excellente semaine que celle qui finit malgré 4 jours de tranchées : froid excessif, pluie continuelle, boue gluante, et vent qui nous affectionne très particulièrement pendant les 8 heures de faction nocturne. Excellente semaine, car j'ai reçu à la tranchée bon nombre de lettres et de cartes de Nice. Chose remarquable, elles nous arrivent vers 7 ou 9 heures du soir quand nous n'en pouvons plus de la lassitude et du découragement presque. Merci à vous de ne pas m'oublier, merci à M. l'abbé Charvinat d'avoir rompu finalement une glace très consistante¹, merci à M. l'abbé Corlay², merci aux enfants, à M. Ferraris³. A tous je compte répondre personnellement. Mon journal⁴ vous est arrivé finalement. J'ai craint un moment la censure de notre vaguesmestre. Je vois qu'on peut écrire librement. Le bon M. l'abbé Cau travaille pour me faire nommer brancardier. C'est long ! A la volonté de Dieu.

Dans un chemin montant, sablonneux et malaisé⁵. - Les deux dernières séances de 4 jours à la tranchée ont été quelconques, sauf un bombardement il y a 8 jours. Quelques régiments à côté de nous ont eu des pertes assez sensibles. C'est

vous dire que nous sommes complètement entre les mains de la divine Providence. Ce qui est pénible, c'est le chemin pour aller aux tranchées et en revenir. Un véritable calvaire le long de la route (quelle route !), on ramasse plus de pelles que de pièces de cent sous. Les doigts de mes deux mains ne me suffisent plus pour compter les miennes. Le bon M. Giuglaris qui rit en face de moi pourrait en dire autant. Il me charge de vous saluer tout particulièrement. Ai reçu l'Adoption. Merci. Ai été très affecté de la mort du cher Ménardi⁶. - Je vous laisse pour aller dire quelques mots aux Vêpres. La croix de la Légion d'honneur, voilà mon sujet. Salut à tous et surtout à ma bonne mère. - J. L.

1. M. Charvinat avait écrit à J. Laugier. Les plaisanteries entre eux semblent avoir été continuelles (voir, ci-dessus, document 3, n. 2).

2. Sur M. Corlay, voir, ci-dessus, document 16, n. 2.

3. Sur Charles Ferraris, ci-dessus, document 16, n. 1 et 6.

4. La lettre de Chaumont, 11 décembre 1914 (ci-dessus, document 12).

5. D'après le premier vers de la fable de La Fontaine, Le coche et la mouche.

6. Joseph Ménardi, ancien du PSP et vice-président de l'association des anciens élèves de Don Bosco à Nice, tué le 13 décembre 1914 d'un éclat d'obus au coeur. Son éloge dans l'Adoption, janvier 1915, p. 28-29.

28. En poste au Bois Carré (23 janvier 1915).

Adoption, 1915, p. 94-95.

Du front, 23 janvier. - Je viens de déjeuner dans une hutte à la Robinson, et avant de repartir ce soir pour le cantonnement, je veux vous dire merci pour votre lettre reçue hier. Nous avons changé de secteur (pas postal, de surveillan-

ce seulement). Au lieu d'aller dans une tranchée, nous sommes partis pour le bois Carré dont une partie est aux Boches. "Vous êtes en réserve", nous dit-on. De fait, on ne parle pas de garde ni de jour ni de nuit. Nos huttes sont plus grandes et plus commodes, le bois ne manque pas et cependant nous venons de passer 3 jours bien pénibles. J'ai commencé mercredi matin à charrier 1000 cartouches (30 k.) me¹ à quelque 100 mètres de l'ennemi ; cela en plein jour tandis que les balles sifflaient à nos oreilles ; on n'en fait aucun cas. A midi, nous sommes de retour et on ne tarde pas à désigner encore la 4ème section pour une mission délicate. Dans le bois, un poste avancé avait été bombardé ce matin même ; on prit peur et nous fûmes appelés. Je ne vous dis rien du boyau dans lequel nous plongeons dans la vase jusqu'au mollet et même au genou par endroit. J'ai été jusqu'à ce poste avancé où nos hommes causent avec les Boches : 2 m 50 nous en séparent². Pour avoir l'air de faire quelque chose, nous réparons un peu la hutte, non sans un frisson d'épouvante, car à quelques mètres au-dessus de nous, sur deux arbres, nous nous montrons 2 jambes qui nous font voir comment les obus ont déchiqueté le matin nos pauvres camarades. A minuit, nous étions de retour. Jeudi, autre séance. Il s'agissait de vider plusieurs centaines de mètres de tranchées. Que d'eau et de boue ! Je devais travailler à cette tâche avec un pic (ne cherchez pas à comprendre). A un certain point, on fait passer l'ordre d'enlever les macchabées³. Horreur ! c'était 6 Boches enlisés, sur lesquels on marchait depuis dimanche⁴. Ils étaient tout à côté de moi. Je récitai sur eux un De profundis, ils y sont encore. Aujourd'hui, corvée de madriers. Dieu connaît les souffrances endurées ces jours-ci. Il entend aussi hélas ! de nombreuses imprécations et blasphèmes. Que de prières je fais pour qu'il ne nous accable pas davantage.⁵ - J. L.

1. Le quantième de l'unité à qui les cartouches avaient été charriées a été blanchi par la censure.

2. "Les tranchées des deux adversaires étaient extraordinairement près l'une de l'autre", raconte Henry Bidou, à propos des "combats dans l'Argonne" du début de 1915 (Histoire de la Grande Guerre, p. 217). Et il en donne des exemples saisissants.

3. Cadavres.

4. Depuis le dimanche 17 janvier, donc depuis quatre jours.

5. Ne jamais oublier que, selon Laugier, la guerre était un châtement divin mérité par les péchés des hommes.

29. La petite communauté : Cau, Laugier, Giuglaris.

Adoption, 1915, p. 110.

Du front, 26 janvier¹. - M. Laugier vient d'être mis dans ma compagnie (la 17ème) comme infirmier ; c'est bien N. D. Auxiliatrice qui a arrangé ces petites affaires. Qu'elle en soit bénie ! Je ne vous décrirai pas la vie que nous menons au front : je laisse ce soin à M. Laugier. En tout cas, que de fois les marmites sont tombées tout près de moi. La Sainte Vierge m'a toujours protégé. M. Cau, M. Laugier et moi nous formons une petite communauté ; souvent nous sommes ensemble. C'est un bonheur appréciable. Nos tranchées sont dures. Nous avons de la boue jusqu'à la cheville ; dans le Nord, nos camarades en ont jusqu'aux genoux, dit-on. Quelle vie ! mais nous aurons la victoire. - Joseph Giuglaris.

1. Cette lettre, qui émane du salésien coadjuteur Giuglaris, parle beaucoup de M. Laugier. On admirera la tranquillité d'âme de ce religieux exemplaire.

30. Conversions sur le front (janvier 1915).

Adoption, 1915, p. 110-111.

Du front, 27 janvier¹. - Consolations du prêtre. - La "Croix" n'a pas dit et ne pourra jamais dire tout le bien qui se fait à ces âmes². Hier soir, ce matin, j'ai pleuré avec mon pénitent en considérant qu'il revenait de si loin au bon Dieu avec une simplicité d'enfant. Deo gratias et Mariae ! Et l'apostolat se fait sur une vaste échelle : ce sont des camarades qui vous en amènent d'autres. Hier soir je confessais quelqu'un qui finit en me disant : "J'ai là un ami qui s'est éloigné de toute pratique religieuse depuis douze ans ; il veut se confesser, il a écrit ses fautes, mais il se voit embarrassé. - Qu'il vienne, mon brave ; Dieu et moi ferons le reste." Je reçois mon prodigue et à la fin je l'embrasse fraternellement, tant j'étais heureux. Ce matin, je dis quelques mots enflammés sur le crucifix à un autre frère d'armes et il fondit en larmes. Ah ! ceux-là désormais aimeront le bon Dieu, car ce sont des âmes neuves que Dieu travaillera à sa guise. - J'ai reçu avant-hier 2 lettres : une de M. Durin³ (date 9 oct.), l'autre de vous (22 oct.) ; voyez-vous, on ne perd rien pour attendre. - J. Laugier, prêtre⁴.

1. Lettre écrite par Joseph Laugier au cantonnement d'Esnes-en-Argonne.

2. La forme de cette phrase montre, s'il est nécessaire, que, même en cette première année de guerre, les lettres de Laugier n'étaient pas entièrement recopiées dans l'Adoption.

3. Le prêtre salésien Georges Durin (voir, ci-dessus, document 15, n. 4).

4. A partir de ce numéro de l'Adoption (avril 1915), les noms des prêtres salésiens correspondants ont été reproduits en toutes lettres.

31. Joseph Laugier est infirmier (fin janvier 1915).

Adoption, 1915, p. 114.

Du front, 3 février. - La place vacante d'un infirmier évacué vient de m'être adjudgée¹. Gloire et merci à Dieu, à Marie et à Joseph. Sur l'heure, je suis désigné pour retourner au village nègre², mais dans de toutes autres conditions que les jours précédents. Plus d'armes ni de cartouches à porter, quelques pansements à faire, des courages à relever par de bonnes paroles. Mon infirmerie est à deux pas de l'église : je suis donc fort bien. - Merci, cher Monsieur le Directeur, pour le superbe imperméable. Il m'a rendu déjà de bons services, car lorsque le mont Gros à Nice est saupoudré, ici c'est la pluie, la neige et tout ce qui s'ensuit. Aujourd'hui, vers midi, trois marmites sont tombées non loin de la maison où je dîne avec M. Cau ; ç'a été tout, mais en Argonne, à quelque 20 kilomètres, la bataille fait rage. Attendons le communiqué. Je compte répondre à M. Charvinat, à Richard³, dont j'ai reçu hier la lettre, et aux autres dès que mon doigt ne sera plus emmaillotté. Mes respects à tous. Agréez mes sentiments filialement dévoués. - J. Laugier, prêtre.

1. Selon la lettre de J. Giuglaris du 26 janvier précédent, l'affaire était réglée depuis huit jours (voir, ci-dessus, document 29).

2. Des huttes dans les bois (voir, ci-dessus, document 28).

3. Le postulant salésien Joseph Richard (voir, ci-dessus, document 20, n. 1).

32. Enterrements sur le front (février 1915).

Adoption, 1915, p. 118-119.

Esnes, 20 février. - Mes nouvelles fonctions sont souvent tristes : il ne se passe guère de jours où je n'aie à participer à quelque enterrement. J'ai enterré 2 soldats lundi dernier à quelques centaines de mètres de l'ennemi, au petit jour. Le lendemain j'accompagnais à Esnes un sergent grièvement blessé (il est déjà mort) et cette circonstance a fait que je n'ai pu bénir la fosse de 3 autres victimes. J'oubliais de vous dire que depuis quelques jours mon ancienne section a été fort éprouvée, 1 mort, le sergent de quo supra¹, et plusieurs blessés, dont mon lieutenant ; ils étaient en petit poste et Dieu sait si les Boches sont énervés depuis quelques jours : vous ne sauriez croire l'énorme quantité de bombes qu'ils envoient sur nos tranchées. - Vous savez sans doute que nous avons pris avant-hier Vauquois et Boureuil² (à 15 kilomètres d'ici). Et puis on a essayé de distraire l'ennemi de nos côtés, au bois de Malancourt³, dont je vous ai déjà causé⁴. C'est le me⁵ qui était chargé de cette mission ; on a fait de la bonne besogne. Mais ... mais les brancardiers divisionnaires appelés en toute hâte ont eu ensuite beaucoup à faire. Que Dieu nous garde et qu'il donne encore un peu plus de foi à tous nos chers camarades. Nous faisons ici quelque peu de bien, surtout le cher M. Cau qui reste à demeure. Mais que de gens nous connaissons qui se tiennent encore loin du bon Dieu. - Hier soir, au chapelet, le capitaine D. m'a donné Patriotisme et Endurance du cardinal Mercier⁶, vous devez connaître cela. Demain soir je repartirai avec le service de santé pour Haucourt⁷ et Malancourt : ce sera le 4ème dimanche sans messe ; tout cela pour Dieu et pour la France. - J. Laugier, prêtre.

1. "Dont on vient de parler."

2. Vauquois (55 habitants vers 1960) et Boureuilles (134 habitants vers 1960) sont deux petits villages au sud de Varennes-en-Argonne et à l'ouest d'Esnes. Henry Bidou raconte : "Le 17 février, le général Sarrail fit attaquer par le 5e corps la butte de Vauquois, flot détaché à l'Est de l'Argonne. La position fut prise définitivement le 29." Et il cite le général Malleterre (Les Campagnes de 1915, p. 19) : "Par la suite, le piton de Vauquois, entièrement rasé, bouleversé par les mines, est resté à peu près inoccupé. Somme toute, il a coûté très cher pour ce qu'il vaut aujourd'hui." (H. BIDOU, Histoire de la Grande Guerre, p. 225.)

3. Malancourt (121 habitants vers 1960), à cinq kilomètres au nord d'Esnes.

4. Apparemment le "bois Carré" était l'un des bois de Malancourt.

5. Le quantième a été blanchi par la censure.

6. La lettre pastorale pour Noël 1914 du cardinal-archevêque de Malines Désiré Mercier (1851-1926), grand défenseur de ses concitoyens belges pendant l'occupation allemande. Sa lettre fut aussitôt reproduite de différents côtés par les soins des Français. Joseph Laugier reçut peut-être la brochure : Cardinal D.-J. MERCIER ..., Patriotisme et endurance (Noël 1914), Paris, Maison de la Bonne Presse (1915), 32 p.

7. Lire : Hautcourt, hameau au sud de Malancourt. Voir une carte de l'Argonne dans l'Album de la Guerre, I, p. 550.

33. Pétrole enflammé à Malancourt (février 1915).

Adoption, 1915, p. 127.

Dans les bois, le 14 mars. - Voilà longtemps que je ne reçois plus aucun mot d'encouragement. Il est vrai que nous courons vers le succès final¹. Nous gardons le même chiffre comme secteur postal, mais depuis dimanche matin j'ai quitté Esnes et le bon M. Cau². Vous avez lu sans doute les horreurs commises par les Allemands dans les bois de Malancourt ; c'est là que se faisaient nos relèves depuis fin octobre. Leur pétrole enflammé nous a tué près de 200 hommes. Maintenant nous sommes plus près de Vauquois et occupons la forêt de H...³

En perspective, deux dimanches sans messe : cela fera huit à la suite. Autant de sacrifices que j'offre à Dieu le moins mal possible. Deux victimes déjà depuis notre arrivée. Le premier a été tué à notre arrivée à 200 mètres de moi par un fusant ; l'autre, je l'ai béni ce matin alors qu'il était déjà enseveli. Quelle tristesse grand Dieu ! Et le froid et la neige nous suivent toujours. Pauvres gens des tranchées, leur sort est bien peu enviable. Priez pour nous et veuillez saluer tous ces Messieurs, ces Dames et nos chers Enfants. - Votre enfant toujours plus filialement dévoué. - J. Laugier, prêtre.

1. Sous la plume de Joseph Laugier, le propos n'était pas nécessairement sarcastique.

2. M. Cau poursuivra sa guerre. Il deviendra maréchal des logis chef le 7 mars 1916 et prendra part aux "actions" sur la Somme en 1916, à Verdun en 1917 et à Noyon en 1918. Le 1er février 1919, quelques jours avant sa démobilisation (7 mars), il fera l'objet de la citation suivante à l'ordre de son régiment : "Depuis le début sur le front, a toujours fait preuve de courage et du plus entier dévouement. S'est particulièrement distingué sur la Somme en 1916, à Verdun en 1917 et à Noyon en 1918, en allant aux positions pendant les moments les plus critiques, pour assister les blessés et rendre les derniers devoirs aux morts, exerçant ainsi la meilleure influence sur le moral de la troupe." (Livre d'or du clergé et des congrégations, t. I, p. 367.)

3. La forêt de Hesse, au sud-ouest d'Esnes-en-Argonne et au sud-est de Vauquois.

34. Bombardement de diversion près de Vauquois (mars 1915).

Adoption, 1915, p. 128.

Des bois, 16 mars. - Je remarque que, parmi tous ceux qui ont dû vous quitter, je suis à peu près le seul qui soit si près de MM. les Boches¹. Je souhaite avec vous que ce privilège ne m'empêche pas de revenir un beau jour au cher nid de la Place d'Armes pour travailler plus que jamais pour les

âmes de nos chers petits. Notre Dame Auxiliatrice qui m'a assisté jusqu'à présent me fera certainement cette grâce. - Je vous ai dit, je crois, que notre nouveau secteur porte le n° 10. Nous avons eu hier le plus extraordinaire bombardement auquel j'ai jamais assisté : commencé à 1 h 30, il prenait fin à 4 h 30 pour reprendre à la nuit. Ah ! quel concert, quels virtuoses que M.M. les 75, 120, 105 et 210² ! Mais, malgré tout, Julot (le 75) tient le record par son ton impérieux et la rapidité de son verbe. Et les Boches répondent par quelques marmites tonitruantes, mais sans effet aucun. De fait, on ne nous a pas amené un seul blessé. Il s'agissait de distraire l'ennemi tandis qu'à Vauquois (3 km.) on opérait efficacement. Vous savez sans doute le résultat de cette affaire par les journaux. - Ne pouvant faire davantage pour les enfants, je prie tous les jours pour eux. Quant à ma pensée, elle est toujours là-bas, et je compte les vides faits parmi nos chers confrères et nos grands jeunesgens. Dieu veuille et fasse Notre Dame Auxiliatrice que même les doutes sur le cher M. Cleux³ s'éclaircissent un jour pour notre joie commune et que les neuvaines des enfants aboutissent à un miracle. - J. Laugier, prêtre.

1. De tous les salésiens mobilisés de Nice, J. L. se croit l'un des rares au contact de l'ennemi.

2. Les canons selon les calibres de leurs obus. Le 75 français était particulièrement rapide et efficace.

3. Le salésien Joseph Cleux, né à Annonay (Ardèche) le 30 décembre 1887, profès salésien à Hechtel (Belgique) le 30 septembre 1905, du personnel du PSP de Nice en 1913-1914, tué à Saint-Laurent-Blangy (Pas-de-Calais) le 22 octobre 1914. Il reçut la médaille militaire à titre posthume le 19 octobre 1919, avec la mention : "Bon soldat. Tombé glorieusement pour la France, le 22 octobre 1914, à Saint-Laurent-Blangy. A été cité." (Livre d'or du clergé et des congrégations, t. I, p. 452.) Ce fut la première victime des salésiens du Patronage Saint-Pierre.

35. Toujours dans les bois d'Argonne (mars 1915).

Adoption, 1915, p. 129.

Toujours des bois, 16 mars. - Ma lettre d'aujourd'hui¹ est partie voilà 2 heures et je réponds par ce simple billet à une lettre qu'on vient de me remettre et qui porte sur le timbre de départ 26 janvier. - Je vous remercie cordialement pour toutes les nouvelles ; je n'ai pas trop bien déchiffré vos deux pages². Tout continue à aller assez bien, nous améliorons toute la journée notre casbat, cagna ou guitoune³. Mes compliments à M. Charvinat pour la teneur impeccable de son adresse : fra poco avro' forse il piacere di leggerlo⁴. Mes souhaits de bonnes et saintes fêtes de Pâques à toute la maisonnée. - J'ai un peu oublié M. Zacharie⁵ pour sa fête ; veuillez me remplacer auprès de lui. - J. Laugier, prêtre.

1. Ci-dessus, document 34.

2. Nous nous rappelons que Louis Cartier, presque aveugle, écrivait très mal.

3. Notre abri. Joseph Laugier s'est initié à la langue du troupier et ces mots avaient peut-être été employés dans la lettre à laquelle il répondait.

4. "D'ici peu, j'aurai peut-être le plaisir de le lire." J. L. avait reconnu l'écriture de M. Charvinat sur l'enveloppe de la lettre du P. Cartier et ne manquait pas l'occasion de le plaisanter.

5. Zacharie Cartier (mort en 1953 à Saint-Colomban-des-Villards), frère du directeur Louis Cartier, qui, menuisier-charpentier de son état (il avait fait son apprentissage à l'oratoire Saint-Léon de Marseille), passait tous les hivers à Nice. Ajoutons ici que c'est le grand-père du salésien François Cartier (Chambéry).

36. Cantonnement à Parois (mars 1915).

Adoption, 1915, p. 152-153.

Du front, le 29 mars. - Nous perdons un peu ici la notion du temps ; n'était-ce les jolis calendriers dont je félicite nos typographes et qui font le bonheur de quelques amis auxquels je les distribue, je ne saurais plus me régler dans ma correspondance. Mais voilà une phrase légèrement trop longue. - Corrigeons. - Depuis que nous avons changé de secteur, nos pertes sont équivalentes à celles du passé ; à chaque relève 2 ou 3 hommes nous sont enlevés et les blessés sont très peu nombreux. C'est vous dire que nous ne sommes pas trop mal partagés. La sépulture chrétienne (c'est tout ce que je puis faire en général) est toujours très appréciée par les chefs et surtout par les hommes. La semaine dernière par exemple ils n'ont pas été peu sensibles, lorsqu'ils m'ont vu arriver en nage pour bénir un pauvre garçon qu'une bombe avait tué dans la nuit. - Mais soyez persuadés que là où nous faisons sans doute quelque chose, c'est au cantonnement. Ah ! s'il vous était donné de voir cela. Chaque matin une cinquantaine de communions, et le soir à 6 h. 1/4 cantique, sermon, salut du T. S. Sacrement et lecture des communiqués¹. Notre église de Parvis² est bien plus petite que celle d'Esnes, et alors c'est de l'écrasement. Les places sont occupées 20 minutes d'avance et les 4 allées assez larges ne peuvent contenir les soldats très nombreux qui sont là debout pendant toute la cérémonie. Et on s'installe où l'on peut, à droite et à gauche du maître-autel, sur les marches de la table de communion. - Il manque cependant quelque chose : quand l'auditoire est subjugué par cet entraînement et ce peu de mise en scène, il faudrait beaucoup d'esprit à la Don Bosco. Ce serait le moment de jeter le filet, ces hommes viendraient se confesser plus facilement que des enfants. Mais voilà :

operarii pauci³. Grâce à Dieu nous aurons de fort nombreuses Pâques, et nous continuerons jusqu'au Jeudi-Saint, jour de la relève⁴. Qui sait par conséquent si je pourrai célébrer le jour de Pâques ? Fiat ! - J. Laugier, prêtre.

1. Pour comprendre pareille abondance de pratique, il faut réaliser que M. Laugier écrivait sa lettre un lundi saint, donc au commencement de la semaine sainte. Pâques tombait le 4 avril en 1915.

2. Lire : Parois. Parois (Meuse) est une petite localité (143 habitants vers 1960) au sud de la forêt de Hesse. On comprend que son église ait été exiguë.

3. "Les ouvriers sont peu nombreux" (Mt, 9, 37).

4. Le 1er avril. Les communions pascales avaient commencé avec le carême, semble-t-il.

37. Nombreuses communions pascales.

Adoption, 1915, p. 155-156.

Du front, Samedi-Saint¹. - C'est encore du fond de la forêt² que cette lettre va partir pour vous souhaiter à tous et à tous les amis de Maxima et de Minima³ les meilleures fêtes de Pâques. - Ces jours derniers nous avons eu au cantonnement de P...⁴ un spectacle religieux que je n'oublierai jamais. Après avoir confessé le Mercredi-Saint avec l'abbé Ardent⁵ et trois prêtres soldats pendant 2 heures au moins, nous avons eu la consolation de distribuer la sainte Communion à plus de 300 hommes, à la trop modeste cérémonie du Jeudi-Saint. Le curé d'un village voisin, détruit par les obus, présidait la cérémonie ; je tins à l'accompagner au moment de la Communion : j'ai vu des larmes dans bien des yeux et vous pouvez croire que j'étais ému moi-même de constater et toucher ainsi du doigt les effets surprenants de la grâce du bon Dieu.

M. l'abbé Ardent est enthousiasmé par les bonnes dispositions qu'il remarque dans nos hommes du 240me. Il m'a affirmé, ainsi que l'abbé Castelin, que nous étions tous redevables au cher M. Cau de cette action sur les âmes⁶. Allons ! Don Bosco sera content de ses enfants. Je crois qu'à la fin du Temps Pascal nous pourrons compter 1.500 sur 2.000 hommes qui auront fait leur devoir pascal. - J'ai reçu votre lettre ainsi que les adresses et l'oeuf de Pâques⁷ ; j'ai adressé hier à M. le vicaire général Cappati⁸ tous mes regrets de ne pouvoir me rendre à son invitation le jeudi-saint à 8 h. très précises pour la cérémonie de la cathédrale. - J'ai reçu hier l'Adoption⁹ ; je l'ai trouvée plus intéressante que de coutume. Votre article m'a d'autant fait plaisir¹⁰ que j'avais lu dans la semaine la souffrance du Cardinal Amette¹¹. - Vous pouvez dire à M. le Vicaire Général Chanvillard que le soldat V. Gastaud, mon bienfaiteur du 13 octobre¹², se trouve au 117me territorial, 3me compagnie, Salon ; je lui ai encore écrit il y a 3 jours. Je ne m'étonne pas du tout de la citation à l'ordre du jour de M. Jean Fabre¹³. C'est un chef aimé. - J. Laugier, prêtre.

1. Le 3 avril 1915.

2. La forêt de Hesse.

3. Au PSP de Nice, le logis séparé de l'abbé Louis Cartier s'appelait villa Minima. De ce fait, la maison elle-même était parfois dite Maxima.

4. Parois.

5. L'aumônier Georges Ardant (voir, ci-dessus, document 12, n. 3).

6. Ce témoignage sur le P. Auguste Cau ne surprendra pas ceux qui la connurent ensuite au Château d'Aix.

7. Vraisemblablement un colis.

8. Vicaire général de Nice.

9. Le numéro d'avril 1915.

10. L'article d'Aloïs (pseudonyme de Louis Cartier) intitulé "Tribulations et Résurrection" (Adoption, avril 1915, p. 98-106) avait pour thème "le fruit de la douleur et du sacri-

rice", bien propre à intéresser Joseph Laugier, dont nous commençons à connaître la spiritualité. L'article finissait par l'exclamation : "Gloire aux héros qui sont notre rançon, la rançon de la Patrie !" "La douleur résignée n'est autre chose que la pénitence et la pénitence est l'expiation d'une faute", expliquait le P. Cartier. Il développait donc l'une de ses idées favorites : les Français ont péché, ils doivent réparer, les souffrances atroces de la guerre sont la rançon qu'exige d'eux la justice divine.

11. Lettre pastorale du cardinal-archevêque de Paris, Léon-Adolphe Amette (1850-1920). Cette lettre sur la souffrance a été reproduite dans le recueil Pendant la guerre, par le cardinal Amette (Paris, Bloud, 1919, 80 p.).

12. Voir, ci-dessus, document 12, n. 14, le récit de la blessure de Joseph Laugier ce 13 octobre 1914.

13. J. Laugier lisait dans l'Adoption (avril 1915, p. 108) : "M. Jean Fabre, fils de notre vénéré Président, Me Gaston Fabre, avocat, vient d'être cité à l'ordre du jour du XV^{me} Corps d'armée, avec la mention suivante : "Le sous-lieutenant Fabre du 111^{me} d'Infanterie, par son exemple et "une énergie indomptable, a maintenu sa section dans une situation des plus périlleuses."

38. Les cantonnements sont bombardés (avril 1915).

Adoption, 1915, p. 163-164.

Du front, le 14 avril. - Nous sommes au cantonnement, mais il faut toujours être sur le qui-vive. Ainsi à 10 kilomètres à l'arrière nous avons été bombardés à deux reprises et nous avons eu déjà 1 tué et plusieurs blessés. Avant-hier soir, étant de garde à l'infirmerie, je ne pus intervenir à la prière. Comme de coutume, l'église était comble. Mais la cérémonie n'était pas commencée que M. l'abbé Ardent¹ priait son auditoire d'évacuer au plus tôt le lieu saint, car les marmites étaient signalées. Quinze obus au moins arrivèrent sur cette partie du village. Dieu avait béni notre bonne volonté, car aucun ne fit de dégât. Hier j'allais chez une brave dame faire raccourcir les manches de ma capote (ce cher

Richard² ! il ne fera pas l'affaire du gouvernement). Je lui demande où est tombé le 77 boche et elle me montre une crevasse pratiquée la veille au-dessus de sa grange ainsi qu'une partie notable de l'obus retrouvé dans un coin. Hier matin, c'était un village distant de 2 kilomètres, Aubreville³, qui était bombardé ; résultat, 4 tués et plusieurs blessés parmi ceux qui se trouvaient à l'église et assistaient aux funérailles d'un camarade. Nous sommes gais malgré tout, autant qu'on peut l'être pendant cette année de larmes et de deuils et nous prions toujours l'Auteur de tout don, de vouloir jeter sur nous un regard de miséricorde, et nous donner cette paix que le monde ne peut donner parce qu'il ne la connaît pas. - Malgré tous ces tristes précédents, hier soir notre église était pleine et M. l'abbé Ardent put diriger la cérémonie avec son zèle ordinaire. C'est un homme du bon Dieu avec lequel je fais vraiment bon ménage. Malheureusement il est très pris et ne fait ici que de rares apparitions. - M. Giuglaris vous salue filialement ; je vous confie qu'il fait l'admiration de ses chefs et de ses camarades par son affabilité et l'exécution toute simple de son devoir de chaque jour. - Le cher M. Cau m'a répondu. Il a failli se faire évacuer pour tout de bon. Notre départ lui avait, dit-il, procuré un surcroît de travail. Il s'est quelque peu reposé dans un hôpital et a insisté pour rejoindre son poste. - Je me suis uni à toute la chère maisonnée pour la bonne réussite de la retraite⁴ : des enfants m'écrivent qu'ils y ont mis tout leur coeur. Tant mieux pour Dieu et tant pis pour le diable. - J. Laugier, prêtre.

1. L'aumônier Georges Ardant, déjà cité.

2. Le futur coadjuteur salésien Joseph Richard, qui était tailleur de son métier (ci-dessus, document 20, n. 1.)

3. Aubréville (Meuse), village de 418 habitants vers 1960.

4. Cette année-là, la retraite annuelle des enfants avait été fixée aux trois premiers jours de la semaine sainte. Voir l'Adoption, mai 1915, p. 167.

39. Messe pour les officiers et les soldats décédés (avril 1915).

Adoption, 1915, p. 173-174.

Du front, le 20 avril. - Une belle cérémonie au front¹.
 - Jeudi dernier² j'abordai mon chef de bataillon en lui disant : Mon commandant, le 6^{me} bataillon a célébré à Esnes un service funèbre pour les officiers et soldats décédés depuis le début des hostilités. Ne pensez-vous pas que le 5^{me} bataillon serait enchanté de pouvoir assister à la même cérémonie ? - Mais certainement, répond mon supérieur. On pourrait faire cela après-demain. - Il faudrait, ajoutai-je, que les hommes soient libres ce jour-là. - Bien entendu, et cela va de soi, j'en causerai au colonel et vous transmettrai son avis. - Voilà comment samedi 17 nous avons pu donner à nos hommes une cérémonie reconfortante à tous égards. A 9 heures, je commençais la célébration de la Sainte Messe. Des bancs sur lesquels j'avais fait mettre la mention réserve étaient occupés par le colonel, les commandants des deux bataillons, un bon nombre d'officiers de chaque compagnie et par MM. les Majors³. - L'église n'était pas assez vaste pour contenir les 4 à 500 militaires qui tinrent à venir prier pour les âmes de leurs officiers et camarades tombés au champ d'honneur. - Et la sainte liturgie déroula ses rites, tandis que M. l'abbé Simon du diocèse d'Agen interprétait à l'orgue le beau chant grégorien. Je donnais ensuite l'absoute sur le drap mortuaire dont les cordons étaient tenus par 4 sergents appartenant aux compagnies de notre bataillon. - Mon commandant ne cacha pas son impression très favorable devant la parfaite exécution des cérémonies et des chants et l'affluence

nombreuse et recueillie de nos frères d'armes. - Et le soir, je partais pour les bois. Nous y sommes pour huit longs jours. - J. Laugier, prêtre.

1. Dans la petite église de Parois (Meuse).
2. Le 14 avril 1915.
3. Les médecins militaires.

40. Mitraillages par avions allemands (avril 1915).

Adoption, 1915, p. 176.

Du front, 23 avril. - Hier nos voisins¹ ont fait preuve d'une activité que nous n'avions pas constatée depuis la fin décembre. Leurs avions gris et noirs survolent audacieusement nos lignes et leurs observations sont suivies d'un arrosage en règle de toute la forêt². Cette tactique cependant leur réussit très peu car on a vite fait de se terrer. C'est quand ils mitraillent nos tranchées de première ligne que nos hommes sont exposés plus directement. - Je vous envoie une poésie qu'un de mes amis, prêtre et fourrier³ à notre bataillon, a écrite sur l'église de Malancourt⁴ et que j'ai visitée moi aussi. Je crois que vous la trouverez jolie et que l'Adoption lui ouvrira volontiers un abri dans ses colonnes⁵. - J'ai décidé la semaine dernière un jeune prêtre ordonné 20 jours avant la guerre à nous faire une petite allocution. Il nous parla sur la foi et la prière : tout le monde a été bien content. J'ai reçu un mot de mon ami Gastaud⁶ : il m'annonce que vous lui envoyez l'Adoption à la suite de son dévouement à mon égard. Merci pour moi et pour lui. - Je suis bien fâché du départ de M. Pichon⁷, car il devra désormais faire de la stratégie pratique⁸. - J. Laugier, prêtre.

1. Les Allemands.
2. La forêt de Hesse.
3. Responsable du matériel de l'unité. - Lire : fourrier.
4. Village (121 habitants vers 1960) proche d'Esnes-en-Argonne, cantonnement précédent de Joseph Laugier.
5. On ne l'y trouve cependant pas, au moins durant les années de guerre.
6. V. Gastaud, l'homme du 13 octobre 1914.
7. "M. l'abbé Pichon, notre économe, classe 1890, versé dans le service armé, nous a quittés le 2 avril. Il a rejoint la 15^{me} section d'infirmiers à Marseille, d'où il est parti pour une destinations inconnue ..." (Adoption, mai 1915, p. 143).
8. Il faut croire que M. Pichon s'était spécialisé en stratégie en chambre.

41. Magnifique prise d'armes à Parois (4 mai 1915).

Adoption, 1915, p. 188-189.

Du front, le 5 mai. - Nous remontons ce soir aux tranchées : je veux donc profiter une fois encore des petites commodités que je me suis procurées à la sacristie¹ pour vous envoyer quelques nouvelles. - Mardi dernier², nous avons eu une magnifique prise d'armes : tout le régiment, plus une délégation de toutes les troupes au repos à Parois, ont défilé en tenue de campagne dans une plaine voisine. Nous devions faire honneur à notre nouveau colonel, créé ce jour-là officier de la Légion d'Honneur. - Les deux bataillons prennent leurs places respectives en laissant entre eux une vaste étendue de terrain. Au bout de quelques instants une brillante sonnerie de clairons nous annonce l'arrivée du drapeau qu'escorte une compagnie, baïonnette au canon. Le colonel s'avance alors, et en quelques mots vibrants d'un vrai patriotisme, nous excite à aimer, à défendre, à promener victorieusement

sur les champs de bataille, cette soie aux trois couleurs qui personnifie la France. J'ai ressenti en ce moment une émotion intense ; je ne vous cache pas que, après des manifestations de ce genre, on serait disposé à aller jusqu'au bout, c'est-à-dire même vers une mort héroïque pour sauvegarder l'honneur du drapeau³. Le général vient ensuite, prononce la formule traditionnelle, épingle la décoration sur la poitrine de notre chef, frappe ses épaules du plat de son épée, et lui donne l'accolade. Nous défilons devant le nouveau décoré, et le général adresse ensuite ses encouragements aux officiers et sous-officiers. Je n'oublierai pas de longtemps cette belle cérémonie.

- Un autre spectacle très doux, ç'a été l'ouverture du mois de Marie. J'ai eu l'honneur de prêcher aux 500 militaires qui remplissaient notre église⁴ samedi dernier⁵. Après un cantique devant l'image de Marie, toute rayonnante de fleurs et de lumières, je me suis laissé aller à la fougue que vous connaissez un peu. Notre Dame Auxiliatrice que je tâche de faire aimer m'a aidé. Les communions furent nombreuses ce jour-là, dimanche et aujourd'hui. J'ai invité ensuite nos frères d'armes à commencer le 8 mai à la tranchée la neuvaine à la Bienheureuse Jeanne d'Arc⁶. - C'est si beau de voir nos hommes aussi bien disposés. D'ailleurs un bon nombre d'officiers sont assidus à la Sainte Table et surtout à nos offices du soir et font grand bien par leur exemple. - J'ai reçu dernièrement une centaine de Sacrés-Coeurs⁷. La distribution commencée à l'instant même dans la rue continue à la sacristie, au confessionnal, un peu partout. Et l'on porte ostensiblement, sans respect humain comme sans affectation, ces signes extérieurs de piété. - Le sous-lieutenant Andréis⁸ m'a écrit : quel dommage que je ne l'aie pas rencontré ! nous étions si près quand j'étais à Esnes. J'ai reçu aussi un gentil petit sermon du bon M. Rostaingt⁹ ; je compte lui répondre que j'en ai fait mon profit.

- Je cause assez souvent avec mon commandant : il est très religieux, très intelligent et instruit, très droit aussi, mais n'allant pas jusqu'à la pratique extérieure. Priez pour lui.

- J. Laugier, prêtre.

1. On peut comprendre : une table, une chaise et du silence.

2. Le 4 mai 1915.

3. Réflexion intéressante de la part d'un homme à l'évidence peu belliqueux. A l'attention des pleutres des générations suivantes, incapables de comprendre ces sortes d'enthousiasmes.

4. L'église de Parois.

5. Le 1er mai. Joseph Laugier pensait aux mois de Marie du PSP, toujours très solennisés : autels dans les classes et les ateliers, cérémonies religieuses chaque soir du mois (voir F. DESRAMAUT, Don-Bosco à Nice, p. 197).

6. On fêtait la bienheureuse Jeanne d'Arc le 8 mai.

7. Insignes d'étoffe marquées du Coeur de Jésus.

8. Joseph Andréis, ancien élève, qui deviendra lieutenant et sera tué au feu en 1918 (voir l'Adoption, juillet-août 1918, p. 120).

9. Elisée Rostaingt, professeur de septième (né le 27 juillet 1872, mobilisé le 25 août 1914). C'était une vocation salésienne tardive (profession à Hechtel le 21 septembre 1912, à quarante ans) et hésitante. Après la guerre, il sortira de la congrégation ; et, passant à Nice en novembre 1935, il parlera de son intention d'entrer chez les chartreux. Il aimait sermonner autrui, mais écrivait aussi des lettres réalistes sur la vie de tranchées (voir, par exemple, sa lettre du 20 mars 1915, Adoption, 1915, p. 147-148).

42. "On se languit un peu" (mai 1915).

Adoption, 1915, p. 195-196.

Du front, le 11 mai. - Merci de grand coeur pour votre bonne lettre du 4. Elle a été providentielle ainsi que l'image de notre vénéré Père¹ qui l'accompagnait, car si le courage et la patience sont toujours les mêmes, tout de même on se languit un peu. Dix mois de guerre et huit mois de séparation, c'est long et on le sent, je vous assure². Le bien accompli pendant cette période si triste ne compense pas encore le

grand mal opéré sans vergogne pendant de si longues années³. Quelques jours avant votre lettre, je recevais une carte du cher Don Antonioli⁴ sur laquelle un vieil ami, M. D'Albéra⁵, avait écrit un mot de précieux encouragement. Je lui ai répondu de suite par une longue lettre que j'ai expédiée sans l'affranchir ; il comprendra que nous manquons de beaucoup de choses. Je vous envoie une photo prise par un officier pendant la messe de Requiem dont je vous ai déjà parlé⁶ ; mon commandant lui-même en a développé plusieurs à mon intention. Vous me demandez ce qu'il me faut : c'est fait depuis 8 jours. Je vous prierais d'ajouter à votre envoi 100 cartes⁷ militaires avec pioupiou⁸ et mot de Jeanne d'Arc. J'ai commencé sa neuvaine ici, dans le bois⁹ ; cette nuit nous rentrons à Paris, s'il plaît à Dieu, et nous la ferons avec plus de solennité. J'avais lu dans la Croix, avant d'avoir reçu votre lettre, la notice sur M. de Mongins Roquefort ; dans le numéro de vendredi, vous aurez un article très intéressant sur l'Argonne : c'est notre villégiature. M. l'abbé Pichon attend sans doute d'être par ici près de moi, pour avoir de quoi vous intéresser¹⁰ ; pour le moment il fait comme M. Mathieu¹¹, à qui j'ai écrit en février et qui ne me répond pas. Mes félicitations à M. Le Cardinal, glorieux rescapé¹². Peut-être pourrai-je savoir par lui des nouvelles de Soeur Bousquet, qui était à Liège. J'ai promis ce renseignement, à un caporal de mes amis, sur le sort de sa belle-soeur. L'ami Giugaris a trouvé son petit filon. Le voilà depuis 20 jours cordonnier de sa compagnie¹³, donc plus d'exercices, plus de gardes, ni de jour ni de nuit. Il n'est pas plus gai pour cela¹⁴, mais il reprend ses bonnes couleurs d'autrefois. Cherchez-le sur la photo ; vous le découvrirez avec peine derrière un lustre qui me cache moi-même. - J. Laugier, prêtre.

1. Don Bosco.

2. Pour rendre compte de cette langueur, une lettre contemporaine - largement censurée - ajoute que le soldat voudrait que sa mort serve à quelque chose. Elle complète celle de M. Laugier : "... Nous voici maintenant si près des Boches que nous leur passons en dessus, en dessous, dans les mines que nous creusons pour les faire sauter. Malheureusement ils en font autant et le jeu est à qui sera prêt le premier. C'est un jeu bien dangereux (ici une ligne blanchie par la censure). Quelle drôle de guerre ! et quels tristes résultats ! La vie de centaines d'hommes est comptée pour peu de choses ! (Une ligne et demie blanchie par la censure). La tactique est difficile, c'est vrai. En attendant, nous voyons ici de tristes réalités. Nous avons tous l'espoir d'être vainqueurs (une ligne blanchie par la censure). Pour moi je n'ai pas peur de la mort, mais je voudrais que mon trépas serve à quelque chose ..." (J.-B. Rossot, du front, le 8 mai 1915 ; Adoption, 1915, p. 191). Jean-Baptiste Rossot (1875-1918), salésien et prêtre, avait été élève au PSP de Nice.

3. Toujours l'idée de la souffrance satisfaisante, qui compense aux yeux de la justice divine les crimes du début du siècle. Notons au passage qu'elle irritait beaucoup de Français en cette année 1915. On lit dans un article publié alors : "... Pourquoi donc au noble pays de France cette doctrine du rachat par le fléau a-t-elle soulevé tant de colères ? Pourquoi ne pouvons-nous, sans un mouvement de soudaine révolte, souffrir dans la bouche des prédicateurs, sous la plume des écrivains, les mots de "châtiment" ou d'"expiation" ? - En quoi cela offense-t-il notre dignité de Français ? En quoi cela nous met-il au-dessous des autres peuples ? Quels sont-ils donc ceux-là - peuples, cités, familles, individus - qui n'ont rien à expier dans le passé ? ..." (P. LHANDÉ, "Guerre et Providence", Revue Pratique d'Apologétique, t. XXI, n° 235, 1er octobre 1915, p. 9.)

4. Peut-être le prêtre salésien Francesco Antonioli (+ 1965), que M. Laugier aurait connu en Suisse ou en Italie et qui, en 1913, était à Treviglio, près de Bergame.

5. Inconnu de nous.

6. Cérémonie du 17 avril précédent (ci-dessus, document 39).

7. Cartes postales, probablement imprimées au PSP.

8. Jeune soldat.

9. Neuvaine annoncée dans la lettre du 5 mai, ci-dessus.

10. Raillerie familière habituelle.

11. Vraisemblablement le salésien Antoine Mathieu (1864-1957), qui avait été pendant de nombreuses années membre de la communauté du PSP.

12. Le prêtre salésien Guillaume Le Cardinal (1865-1918), préfet de la maison salésienne de Liège en Belgique en août 1914 lors de l'invasion allemande, qui avait réussi à rejoindre Nice. Il fut économe du PSP en 1915-1916.

13. On sait que Joseph Giuglaris était cordonnier de son métier.

14. Phrase à ne pas prendre à contre-sens : "Il est toujours aussi morose", ce qui contredirait d'autres appréciations de Joseph Laugier sur Giuglaris. Laugier aura voulu dire que Giuglaris, toujours calme et égal à lui-même, n'avait pas manifesté de joie très particulière à être libéré de dures corvées.

43. Nous attendons l'heure de Dieu (17 mai 1915).

Adoption, 1915, p. 213.

Du front, le 17 mai. - Chaque jour, à une certaine heure, je vais chez nos vaguemestres et je m'enquiers si de Nice rien n'est venu à mon adresse ... et assez souvent je retourne bredouille. Je vous ai demandé différentes petites choses qui, si elles ne m'arrivent avant mercredi 19, ne seront reçues par son destinataire que 9 jours plus tard¹. - Le beau papier que vous recevez aujourd'hui, me vient de mon ami le capitaine de Brunet². Il est facile de déduire et de conclure. Tout est trop cher ici, bien plus qu'à Nice et je ne veux pas même me fournir de papier à lettre à 0 fr. 15 les 4 feuilles, et quel papier ! - Je tiens maintenant à vous dire toute ma reconnaissance pour Madame la Supérieure de l'Hospice Pauliani³. Elle m'a abonné au Prêtre aux armées et à la Grande Guerre, et elle m'aide beaucoup par l'envoi de Coeurs de Jésus⁴, d'images et autres objets de piété. J'ai reçu aussi des lainages et des douceurs. Je lui ai écrit à plusieurs reprises pour la remercier, mais je crois de mon devoir de vous informer de tout le bien qu'elle m'a fait. - Nous attendons plus que jamais l'heure de Dieu : nos succès à Arras⁵ et ceux d'hier⁶ sont-ils d'un

bon augure ? Dieu le veuille⁷ ! Nous avons fêté de notre mieux l'Ascension et la Bienheureuse Jeanne d'Arc ; nos hommes ont toujours beaucoup de foi ; quel dommage que dans les hautes sphères on n'en comprenne pas encore la nécessité. - Ecrivez-moi souvent, ou bien secouez vos secrétaires⁸ et faites-les écrire. J'attends cela comme la manne. Mes respects à tous ces Messieurs. Amitiés aux chers enfants du dedans et du dehors⁹. - J. Laugier, prêtre.

1. Lors de la relève, après neuf jours en ligne.

2. Le capitaine D. B., qui recommandait Laugier à la fin de décembre 1914 (ci-dessus, document 23).

3. Hospice de Nice, proche du Patronage Saint-Pierre et tenu par les Soeurs de Saint-Charles (de Nancy).

4. Insignes de tissu (voir, ci-dessus, document 41).

5. Il s'agit de la bataille du 9 mai sur le front d'Artois, quand une attaque française, minutieusement préparée par le général Pétain, perça la ligne allemande dans la direction de la crête de Vimy. Mais, faute d'hommes et de munitions de réserve à proximité, les Français ne purent exploiter leur succès initial "foudroyant", mais inattendu (ils avaient progressé de quatre kilomètres !). Voir le paragraphe intitulé "La bataille du 9 mai", dans H. BIDOU, Histoire de la Grande Guerre, p. 251-252.

6. Probablement dans la direction de Neuville-Saint-Vaast et Souchez (Pas-de-Calais). Voir une note militaire du 17 mai sur ces deux bastions, dans H. BIDOU, op. cit., p. 252.

7. Les Français durent en rabattre. "On comptait que les deux points d'appui (Neuville-Saint-Vaast et Souchez) tomberaient "dans une huitaine de jours", donc vers le 25. Il n'en fut pas ainsi. Tout ce qu'on put faire fut d'enlever le 31 la sucrerie qui est à l'ouest de Souchez" (H. BIDOU, op. cit., p. 252).

8. M.M. Durin et Charvinat, peut-être aussi M. Jauze. Habituellement, le P. Louis Cartier dictait ses lettres.

9. Répétons qu'il s'agissait de ceux de l'école et de ceux du patronage paroissial.

44. Obus sur le cantonnement (14 juin 1915).

Adoption, 1915, p. 236-237.

Du front, le 15 juin. - Protection visible de Marie Auxiliatrice. - Je vous annonçais dans mon billet d'hier¹, une longue lettre vous décrivant mon voyage de déplacement stratégique², mon installation dans ma nouvelle villégiature et la description de notre nouveau poste d'observation. Je remets cependant à plus tard toute poésie, car je suis encore sous l'émotion de mon aventure d'hier. - Il était 2 h. 30, et je sortais de la cave où j'avais fait ma sieste sur un bon sommier, 8 luxe ! qui me sert de couchette. Et j'allais tout tranquillement rejoindre à quelques pas trois de mes camarades d'infirmerie. La discussion s'engage alors sur l'orientation de notre poste de secours, sur la direction exacte de l'ennemi et sur la longueur probable des hostilités. Les idées ne convergeant pas à la même solution, je me décidai à aller chercher la carte de notre major ; je suis de retour deux minutes plus tard et, assis dans l'herbe, je me mets en devoir de défendre mon opinion. Tout à coup, deux coups de canon³ arrivent en rafale rasant nos têtes et vont éclater à quelques pas, faisant voler briques et planches à des distances invraisemblables. En un clin d'oeil nous sommes dans un abri souterrain où bientôt on vient nous appeler pour soigner deux blessés, deux infirmiers : G... et S... Le premier, grièvement blessé au ventre, venait de se faire raser dans la maison d'où dépend notre cave-abri. Le second, blessé à la poitrine, se trouvait dans le passage que je venais de suivre. L'obus était entré dans la maison à 30 centimètres au-dessus de sa tête. L'ouverture toute béante me remplit d'horreur : si j'étais passé une minute plus tôt⁴ j'étais coupé en deux par le projectile. Immédiatement ma pensée s'est élevée à Dieu et je récitai de tout

mon coeur le Magnificat d'actions de grâce. Je me rappelais aussi que j'avais sur moi l'image de Notre Dame Auxiliatrice et une relique de Soeur Thérèse de l'Enfant Jésus⁵, et je les remerciais de tout coeur pour la protection si visible qu'elles m'ont accordée. Depuis, nous avons recherché l'instrument de mort, et nous avons pu le reconstituer presque en entier : c'est un 105 dont le poids total peut être de 15 kilogrammes ; les différents morceaux de 3 centimètres d'épaisseur font frémir. Nous les avons montés de notre mieux ; le tout, fusée comprise, a une hauteur de 40 centimètres. Malgré toute cette ferraille, nos deux camarades s'en tireront, grâce à Dieu. Un détail curieux : la fusée, en allant s'incruster dans un trou, occasionna la mort de 8 rats énormes qui n'en pouvaient mais. Et voilà, et la guerre continue et nous nous mettons plus que jamais dans les mains du bon Dieu. - Je termine ma lettre déjà longue. Veuillez saluer tous ces Messieurs, nos chers enfants, et me continuer le secours de vos prières. - J. Laugier, prêtre.

1. Non reproduite dans l'Adoption.

2. Vers l'ouest, dans la direction de Sainte-Menehould (Marne).

3. Deux obus.

4. Disons : une minute plus tard.

5. Thérèse de l'Enfant Jésus (1873-1897), pas encore canonisée (elle le sera en 1925), était déjà célèbre. L'Histoire d'une âme date de 1897. C'était la grande protectrice des soldats français durant la guerre de 1914-1918.

45. Feu d'artifice de toute beauté (21 juin 1915).

Adoption, 1915, p. 241.

Du front, 23 juin. - Une alerte qui fit sortir, dimanche, tous les soldats qui assistaient à ma messe de 11 heures¹, nous tient en mouvement encore aujourd'hui. Je n'ai pu célébrer le 21 ; par contre, avant de m'endormir le soir sous une haie où tout le bataillon avait pris place, j'ai assisté à un feu d'artifice de toute beauté, malgré l'horreur qu'il nous inspirait : fusées rouges et blanches, boches et françaises, bruit assourdissant et lumière très vive dans le ciel, rien n'y manquait, même pas la fusillade très nourrie et encore lointaine. Et depuis nous avons fait des promenades et des promenades toujours vers l'inconnu et le mystère. Priez pour nous et faites prier pour que Dieu ait enfin pitié de notre pays². Quel sujet de réflexions et de larmes tout le long de ces tranchées où la mort domine en souveraine ! Me suis uni au service pour le pauvre M. Boixière³. Respects et amitiés à tous. - J. Laugier, prêtre.

1. Le 20 juin 1915, dans une localité non déterminée avec précision.

2. Toujours cette idée du courroux de Dieu à tenter d'apaiser.

3. Adolphe Boixière, né à Corseul (Côtes-du-Nord) le 27 mai 1885, profès salésien. Il avait été professeur au PSP en 1908-1909 (classe de cinquième) et de 1911 à 1914 (classe de troisième, cours de sciences ...). Il fut tué aux tranchées de la Calonne, près de Verdun, le 26 avril 1915, "en accomplissant une mission dont l'issue ne laissait aucun doute ...", racontait peu après un camarade (lettre d'E. Veninger, Les Eparges, 2 juin 1915, dans l'Adoption, 1915, p. 206-210). Saint-Remy-la-Calonne est un petit village (50 habitants vers 1960) de la Meuse, près des Eparges et au sud-est de Verdun. Ce village a été confondu à tort avec Calonne-sur-la-Lys (Pas-de-Calais) dans certaines notices consacrées à Adolphe Boixière.

46. Toujours hors du cantonnement (juillet 1915).

Adoption, 1915, p. 259.

Du front, 13 juillet. - Un salut très court pour accompagner mon mandat. Nous sommes toujours hors de notre cantonnement et il y aura demain dix-sept jours que je n'ai pas eu le bonheur de célébrer la sainte Messe. Je vous demande de prier encore et de faire prier pour moi. - J. Laugier, prêtre.

47. Sur la voie ferrée de Sainte-Menehould.

Adoption, 1915, p. 261.

Du front, le 15 juillet. - Je suis toujours à ma barrière 14 sur la voie ferrée de Sainte-Menehould¹ où nous faisons un peu les fonctions de chef de gare. (Cinq lignes blanchies par la censure.) On parle aussi de relève pour ce soir ; cela m'étonnerait². En tout cas, je tâcherai de monter demain aux huttes canadiennes³ pour y célébrer la sainte messe. - Avez-vous reçu ma dernière lettre avec des fleurs pour ma mère ? Vous devriez, M. le Directeur, me faire avoir par quelque personne amie et riche un autel portatif de ceux qui peuvent tenir dans une musette⁴. La Bonne Presse⁵ a trouvé ce bijou peu encombrant ; je vous en remercie à l'avance pour moi et pour mes hommes. - J. Laugier, prêtre.

1. Ville de la Marne à quelque vingt-cinq kilomètres à l'ouest de Parois.

2. Cet aussi fait entendre que les lignes censurées répétaient des rumeurs, probablement de défaites françaises.

3. Les huttes dans les bois.

4. Joseph Laugier a commencé de célébrer hors des églises.

5. Maison d'édition des assomptionnistes à Paris.

48. Première nappe de gaz asphyxiant (juillet 1915).

Adoption, 1915, p. 268-270.

Du front, 26 juillet. - Je suis toujours au service d'évacuation pour les blessés et les malades. - Mais depuis ma dernière lettre la monotonie a déserté ces lieux. Et d'abord dimanche dernier 11¹, il m'a été donné de vivre un peu en prêtre ; j'ai pu célébrer la Sainte Messe. La petite table supportant les minuscules objets de l'autel portatif était dressée dans un bouquet d'arbres. Notre ami Giuglaris servait la messe tandis qu'un bon nombre de mes camarades assistait avec recueillement au service divin². De longtemps je n'oublierai cette scène toute faite de prières et de religieuse poésie. - Hier, une pièce d'artillerie éclatait à deux heures du matin faisant deux victimes ; et je venais à peine de bénir les deux tombes qu'une autre pièce éclatait encore tuant deux hommes. J'ai vu ce tableau terrifiant ! Quelle horreur, mon Dieu ! et délivrez-nous pour toujours de catastrophes si épouvantables. Nos camarades furent victimes héroïques du devoir noblement accompli. Ils répondaient à l'attaque du Kronprinz³ signalée dans le communiqué. - Pour la première fois je voyais ces nuages de fumée asphyxiante⁴. Un gros village aux quatre coins duquel on aurait mis le feu ne produirait pas une colonne de fumée plus haute, ni plus dense. Et chose remarquable, tandis que les employés du gaz boche⁵ manoeuvraient leurs appareils à 5 kilomètres d'ici, nos yeux souffrirent d'un picotement très accusé et pleurèrent pendant une bonne demi-heure, jusqu'à ce qu'une saute de vent leur eût renvoyé leur vilaine et puante marchandise. - V... la V...⁶ est à dix minutes de notre passage à niveau et n'avait pas été inquiétée depuis longtemps. Dimanche j'en avais visité l'église admirablement située, mais bien mal en

point : trois statues étaient seulement intactes⁷, celles de la Sainte Vierge, de saint Joseph et de saint Pierre. Le reste est un fouillis inextricable de poutres calcinées, de planches au milieu desquels une délicate bergeronnette cherchait une place pour sa couvée. - Mais nos indésirables voisins aiment le travail fini et l'ouvrage bien faite⁸. Donc hier ils envoyèrent une soixantaine de marmites de différents calibres qui meurtrirent davantage encore ce village, naguère si coquet. Et maintenant un vent violent augmente la force de destruction de trois foyers d'incendie allumés par leurs bombes incendiaires. J'ai bien prié pour le cher et regretté M. Pattella⁹ ; c'était une belle figure de prêtre et de soldat. Ces victimes innocentes seront bientôt, espérons-le, la rançon de la paix¹⁰. - Priez pour moi. Saluez tous nos amis. - J. Laugier, prêtre.

1. Ce chiffre pose question. Il faut probablement en déduire qu'en réalité la lettre était datée, non pas du 26 juillet, qui tombait un lundi, mais du 16 juillet, le vendredi qui suivait le dimanche 11. En effet, le dimanche précédant le 26 juillet ("dimanche dernier") était le dimanche 25.

2. La p. 269 de ce numéro de l'Adoption reproduisait une photographie de la scène, avec la légende : "M. l'abbé Laugier célébrant la messe dans un bois, sur le front." Joseph Giuglaris est agenouillé derrière lui et une trentaine de militaires assistent à l'office. Comprenons qu'une messe célébrée hors d'une église - chose banale en fin de siècle - était une grande nouveauté pour ces gens, à commencer par Joseph Laugier.

3. Frédéric-Guillaume, héritier de la couronne de l'empereur d'Allemagne Guillaume II. De fait, l'histoire dit qu'à la tranchée de la Calonne, en Argonne, le 13 juillet 1915, "une violente réaction allemande précédée d'une abondante émission de gaz nous enlevait un peu de terrain, que nous reprenions aussitôt" (Album de la Guerre, t. I, p. 288).

4. Les Allemands avaient utilisé pour la première fois du gaz de combat devant Ypres le 22 avril 1915 (H. BIDOU, Histoire de la Grande Guerre, p. 249).

5. Le gaz était répandu, non par explosifs, mais par tuyaux. Lesdits "employés du gaz" étaient à la merci d'une saute de vent ...

6. Vienne-la-Ville (Marne), village de 181 habitants vers 1960.

7. Lire : "trois statues seulement étaient intactes".

8. En réalité, diverses concentrations de troupes françaises (qui préludaient à une attaque en Champagne, analogue à l'offensive d'Artois le 9 mai) leur posaient problème (voir H. BIDOU, op. cit., p. 257).

9. Le lieutenant Pascal Patella, prêtre du clergé de Marseille, né le 8 décembre 1886, tué le 15 juin 1915, à l'assaut du Braunkopf (Alsace), au moment où il arrivait, en tête de ses hommes, sur la position conquise. Le récit de sa mort dans une lettre de l'abbé Alaric, prêtre-brancardier de son régiment, en date du 27 juin 1915. On y lit entre autres : "La bataille s'engagea dès le 15 au soir (...) il chargea l'ennemi à la tête de ses chasseurs qui avaient pour lui un véritable culte, le repousse et occupe ses positions quand un éclat d'obus lui fracasse le crâne ... Il meurt sans pousser un cri ..." (Adoption, 1915, p. 242-243). Un "vrai prêtre", disait Alaric, "toujours aimable, pieux et dévoué à l'excès". Sur lui, voir aussi le Livre d'or du clergé et des congrégations, t. II, p. 453.

10. Considération habituelle de l'abbé Laugier sur la "rançon" à verser au Dieu de justice, offensé par les crimes des hommes, en l'occurrence des Français.

49. Mort du chef de section de Giuglaris (4 août 1915).

Adoption, 1915, p. 277-278.

Du front, 5 août. - Depuis samedi¹, j'ai quitté mon nid de la Barrière⁴⁴ et me suis rapproché un tantinet des Boches. De la lisière du bois je distingue la Tourbe², les tranchées ennemies et même la gare de V... sur Tourbe³ qui est encore debout. J'ai pu célébrer hier bien face aux Boches, me rappelant la fin d'un couplet du Barde breton : Que ferez-vous, l'abbé, ma Doué, si l'ennemi vous trouble ? ... les Bleus béniraient⁴ double. J'ai même eu la consolation de communier M. Rousset de l'école Saint-Joseph d'Antibes ; il y avait un an exactement que nous ne nous étions

pas vus. Nous avons causé des amis d'Antibes et de Nice, de MM. Charvinat et Acétosa⁵ qu'il a connus à Antibes. Et le soir je bénissais la dépouille du chef de section du cher Giuglaris. Le pauvre adjudant avait été tué la nuit en poussant une reconnaissance hardie jusque devant les sentinelles ennemies. Vous me dites de prendre des notes, elles sont dans ma tête plus ineffaçables que sur le papier. Et puis, que pourrais-je écrire qui n'ait été dit et redit sur cette affreuse campagne ? - Vous êtes en retraite⁶. Pour moi j'ai fait hier, avec M. Giuglaris qui rendait les honneurs, ma méditation devant le cercueil du pauvre sous-officier. Priez pour moi. - J. Laugier, prêtre.

1. Le 31 juillet.

2. Petite rivière qui se jette dans l'Aisne.

3. Ville-sur-Tourbe (Marne), village de 238 habitants vers 1960.

4. Sic : les typos n'ont pas compris. Il fallait lire : bénirai. L'abbé, qui célèbre en cachette pendant la Révolution française, répond : "Je bénirai doublement les Bleus," c'est-à-dire les soldats républicains qui me surprendront.

5. Félix Acétosa (1885-1959) était un salésien clerc (prise de soutane à Avigliana, Italie, le 20 octobre 1903) très hésitant. Novice en 1903-1904, il ne fit profession perpétuelle que le 10 septembre 1913, ne devint sous-diacre que le 15 août 1924 et prêtre le 12 juillet 1925.

6. Retraite spirituelle annuelle des religieux.

50. Déplacement dans la Marne (août 1915).

Adoption, 1915, p. 285-287.

Du front, 21 août. - Depuis ma dernière lettre, que de mouvement ! Finie pour le quart d'heure, la vie des bois avec sa solitude et sa monotonie et la privation pour moi de célé-

brer la Sainte Messe. Le 17 nous prenions le train et nous filions vers l'arrière¹. Nous admirons en passant les ruines de Sermaize², la jolie ; je récite une prière pour les nombreux frères d'armes tombés aux alentours. Leurs tombes très nombreuses, semées à travers champs, nous indiquent qu'au mois de septembre il y eut là bien du mal³. - Nous arrivons à Châlons⁴ ; je me figure de là toute la grande plaine catalaunique ; je revois par la pensée la défaite du Fléau de Dieu ; je pense tristement aux parallèles établis entre lui et l'empereur teuton⁵. Mais notre train file à bonne allure et mes pensées varient à l'infini en présence des paysages merveilleux de la Marne, qui nous accompagne décrivant paresseusement ses méandres interminables au milieu de haies de peupliers. J'en ai presque oublié la guerre lorsque nous arrivons sur le soir à E...⁶ Là je ne puis faire à moins que d'évoquer la bonne physionomie du Père Zacharie⁷ allant de l'un à l'autre de ses nombreux clients du mois de février⁸, faisant mousser sa marchandise que prisent si fort les nombreux et bons bienfaiteurs qui, en cette circonstance de la vente de charité⁹, viennent porter leur offrande pour nos chers enfants. - Arrêt !!! Que va-t-il advenir ? Notre chef va se munir d'ordres nouveaux, et voilà que toutes les prévisions, même les siennes, sont déroutées et déçues. Nous partons dans une direction tout opposée à travers des terres qui font rêver de la Navarre¹⁰ et qui rendraient jaloux le bon M. Prandi¹¹. - Une heure après nous étions à G...¹² Dix-huit kilomètres de routes nous dégourdisent les jambes et à 11 heures nous nous endormions à même le ciment. Dimanche dernier Dieu a permis une grande épreuve¹³, mais ici le bon Dieu n'est pas loin et M. le Curé m'a déjà procuré toutes les facilités pour célébrer la sainte Messe. - Je ne veux pas terminer sans vous dire l'émotion que j'ai ressentie hier en regardant pour la première fois à l'aide d'une lorgnette la cathédrale de Reims ! Pauvre basilique ! Le

toit n'existe plus et les barbares s'acharnent toujours sur ce joyau de notre architecture nationale. Il n'y a pas huit jours Reims a reçu 1.500 obus. - La santé se maintient à peu près. M. Giuglaris fait de longs discours ; je rumine tout à mon aise, c'est plus utile et moins monotone que de se répéter devant tout venant. Veuillez prier pour moi. - J. Laugier, prêtre.

1. Vers le sud à partir de Sainte-Menehould, c'est-à-dire vers Revigny, Vitry-le-François, puis vers Châlons-sur-Marne.

2. Sermaize-les-Bains (Marne), au nord de la forêt de Trois Fontaines. Une aquarelle contemporaine de P. Vignal (reproduite dans l'Album de la Guerre, t. I, p. 112, h.-t.) représente "les ruines de Sermaize-les-Bains (Marne)".

3. Lors de la première bataille de la Marne (septembre 1914).

4. Châlons-sur-Marne.

5. Rapprochement alors habituel chez les Français entre Guillaume II et Attila, roi des Huns, "le fléau de Dieu" (bataille des Champs Catalauniques, 451).

6. Epernay, dans la direction de Paris, à partir de Châlons.

7. Zacharie Cartier (ci-dessus, document 35, n. 5).

8. Distribuant des coupes de champagne.

9. La vente de charité annuelle du PSP était habituellement organisée en février (voir F. DESRAMAUT, Don-Bosco à Nice, p. 189).

10. Vers le nord, à travers une région de vignobles, qui fait rêver à la propriété salésienne de la Navarre (La Crau, Var). A destination, Laugier verra pour la première fois la cathédrale de Reims (à la lorgnette).

11. Lorenzo Prandi (1853-1937), qui avait longtemps vécu à Nice et qui était alors directeur de la Navarre.

12. Localisation problématique, peut-être Gueux (Marne), à l'ouest de Reims.

13. De ne pouvoir célébrer la messe.

51. L'adjudant Pansard aux tranchées (septembre 1915).

Adoption, 1915, p. 301-302.

Des tranchées, le 5 septembre¹. - Je suis vraiment confus de l'amabilité que vous me prodiguez, de me donner de vos nouvelles et de celles des amis avec qui j'ai passé deux journées trop courtes² et que je voudrais pouvoir revivre autrement que par le souvenir. La rentrée de permission s'est faite dans les bois dont les communiqués parlent si souvent. Nous avons pris les tranchées dans des positions réputées terribles, et qui nous ont paru délicieuses, comparées au Labyrinthe et à Neuville Saint-Vast³. Les Boches sachant notre arrivée par ici, nous ont qualifiés du titre d'assassins du Labyrinthe et nous ont priés de leur laisser un peu de tranquillité⁴ ; vous comprenez pour nous le redoublement d'ardeur⁵ : tout pleut sur eux malgré les billets journaliers et pacifistes qu'ils nous expédient. Nos lignes sont très rapprochées, et c'est tous les jours la guerre de grenades et de minnen⁶. Pour un projectile lancé par eux, ils en reçoivent 20, 25, et davantage. Parfois, ils ont des accès de rage, et alors, ils envoient une série de minnen, portant un peu partout. Avant-hier, j'ai perdu 4 de mes meilleurs brancardiers, 1 tué et 3 gravement blessés. - On s'habitue à tout, même à voir la chair humaine en loques remplies de terre et d'éclats, mais je n'ai pu m'empêcher de pleurer en voyant mort un pauvre brancardier de mes amis, qui me quittait 5 minutes avant, rieur et enjoué comme toujours. Et pourtant, tous les jours, on en voit partir pleins de santé, et quelques instants après, ils reviennent morts. - A l'arrière, on parle de paix, on s'étonne de la durée de la guerre, et on désirerait presque que les hommes du front demandent la fin⁷. Il n'en est rien, et je crois que notre con-

fiance doit s'accroître, car plus que jamais, nous autres, nous éprouvons notre supériorité sur les Boches, pour tout, et sur tout. Naturellement, il est toujours dur de se savoir en danger continuel de mort, et on ne demanderait pas mieux que la fin, mais, comme j'entendais un soldat répondre tout à l'heure : "Il ne faut pas parler de paix tant que les Boches sont chez nous, après on verra." Si tous les soldats valaient les bretons ! mais ...⁸ - Chez nous, c'est la foi ardente. Peu de soldats au repos n'assistent pas aux offices. Aujourd'hui⁹, grand'messe chantée, sans harmonium ; accompagnement de basse¹⁰, c'est tout ce que j'ai trouvé. Je puis assister à la messe tous les jours, car, dans ma cagna¹¹, il y a toujours une place pour l'autel et l'aumônier. Vous me pardonnerez mon bavardage, mais les nouvelles du front, je le sais, font toujours plaisir, et c'est la seule manière que j'ai de vous dire mon merci à vous et à tous les bons amis. - L. Pansard, adjudant-infirmier.

1. Lettre adressée au P. Cartier et émanant d'un autre salésien, de tempérament différent de Joseph Laugier et pour servir de comparaison avec lui. Le Breton Louis Pansard (1888-1964), natif de Plédran (Côtes-du-Nord), profès salésien, n'avait pas encore été ordonné prêtre. D'après la liste de ses états de service, après l'Artois (9 mai-16 juin 1915), il fut déplacé en Argonne, dans la région que Joseph Laugier venait de quitter et où il combattit entre les mois d'août 1915 et de janvier 1916. Il était "dans les bois" dit sa lettre. Somme toute, l'adjudant Pansard était heureux de faire la guerre. On le découvre dans cette lettre tel qu'il sera ensuite comme missionnaire au Katanga (Congo belge) et comme directeur de l'orphelinat salésien de Giel (Orne) sous l'occupation allemande (1940-1944).

2. Deux jours de permission passés à Nice.

3. Neuville-Saint-Vaast (Pas-de-Calais), au nord d'Arras, point névralgique de la bataille d'Artois du mois de mai précédent (voir, ci-dessus, document 43, n. 5). Le "Labyrinthe" était le nom donné à un ouvrage allemand au sud de Neuville. Il fut conquis entre le 30 mai et le 17 juin 1915 au prix d'une lutte acharnée. Les Allemands y laissèrent des monceaux de cadavres (voir l'Album de la Guerre, t. I, p. 275).

4. Par tracts, d'après la suite de la lettre.
5. Leur agressivité s'accroît encore, l'adjudant Pansard donnant certainement l'exemple.
6. Lire : Minen, mines, charges explosives, lancées par Minenwerfer.
7. Campagnes pacifistes.
8. Les méridionaux passaient pour moins courageux que les Bretons ...
9. Ce 5 septembre 1915 était un dimanche.
10. Instrument de cuivre.
11. Abri.

52. L'autel portatif de Laugier est arrivé (septembre 1915).

Adoption, 1915, p. 300-301.

Du front, le 4 septembre. - Vous avez reçu, sans doute, ma carte et ma lettre¹ datées de notre nouvelle résidence. On m'a envoyé de Paris l'autel portatif dont je suis reconnaissant à un de nos officiers : je vous demande une prière pour lui et pour sa famille. J'ai le bonheur de célébrer tous les jours depuis deux semaines ; cela me change un peu de la vie des bois. Mes respects à tous et à chacun. - J. Laugier, prêtre.

1. Ci-dessus, la lettre du 21 août, depuis la région de Reims.

53. Lecture de Les soutanes sous la mitraille (septembre 1915).

Adoption, 1915, p. 318.

Du front, le 30 septembre¹. - Je suis deux fois reconnaissant au bon M. Jauze pour les nouvelles qu'il m'a communiquées identiquement à deux reprises². Il est vrai qu'elles méritent bien cela. Le Patronage au dedans et au dehors³ a été toute ma vie pendant quatre ans⁴ et tout ce qui s'y rapporte m'intéresse au plus haut degré. Je viens d'écrire au cher M. Rey⁵ pour le consoler si possible et le féliciter d'avoir souffert lui aussi pour notre cher pays. J'ai fini hier la lecture de Les soutanes sous la mitraille, de Goël⁶, qu'un prêtre-infirmier a laissé dans notre nouveau poste de secours. A la lumière de ces considérations palpitantes d'actualité on comprend davantage tout le prix de l'expiation et que plus le sang est noble et pur et plus tôt Dieu juge suffisante la rançon⁷. Bonne lecture pour nos enfants ; ils y verront que sacerdoce est synonyme de dévouement et de sacrifice héroïque allié à une simplicité tout ingénue⁸. Nous ne savons trop ce que nous réserve la divine Providence⁹, mais le temps est fort à l'orage et les préparatifs que je vois autour de moi et les mouvements incessants de troupes de toutes couleurs¹⁰ et ce je ne sais quoi qui flotte dans l'atmosphère et que nous avons bien appris à distinguer, tout semble me dire que d'ici peu le repos et la tranquillité seront pour nous des inconnus¹¹. Je vous confie aussi que notre nouveau secteur est fort semblable à celui que nous occupions à gauche de Vauquois¹². Il y a souvent de la besogne pour le service de santé. Mais n'anticipons pas et sachons attendre en paix ce qu'il plaira à Dieu de nous envoyer. Ne nous oubliez pas au saint autel. Mes respects à tutti quanti in Maxima et Minima¹³. - J. Laugier, prêtre.

P. S. - Il y a trois jours un gentil 77 est venu à 20 mètres de moi prendre son bain dans le canal de la Marne¹⁴.
Une grâce encore. - J. L.

1. Lire plutôt : le 20 septembre. Laugier n'aurait pu parler d'attente anxieuse en Champagne après le 22 ni surtout le 25 septembre.

2. Jacques Jauze, personnage de Nice déjà intervenu dans cette correspondance, avait probablement répété deux fois une sorte de lettre circulaire manuscrite au nom du directeur Louis Cartier.

3. L'internat et le patronage paroissial.

4. D'octobre 1910 à la mobilisation d'août 1914.

5. Antoine Rey, né à Nice le 13 mai 1886, entré au PSP le 18 octobre 1898, novice salésien à Avigliana (Italie) en 1904, puis profès salésien (qui, toutefois, ne semble pas avoir jamais émis de vœux perpétuels). Il venait d'être grièvement blessé d'une balle dans la tête dans la région de Commercy, le 26 août 1915. Il sera trépané et réformé. Son portrait dans l'Adoption, 1915, p. 311.

6. Lire : Gaëll. Il s'agit du livre : René GAËLL, Les soutanes sous la mitraille. Scènes de la Guerre, Paris, Henri Gautier, 1915, 244 p. René Gaëll était le pseudonyme de l'abbé René Esteffe (1871-1951), qui avait une bonne plume et dont le petit livre se lit d'une traite.

7. Doctrine habituelle de Joseph Laugier sur la satisfaction ("la rançon") expiatoire, enrichie ici d'une considération supplémentaire sur la qualité de la victime.

8. Insistance sur le côté sacrificiel du sacerdoce, que J. L. prenait terriblement au sérieux pendant cette guerre.

9. Pour J. L., la Providence divine, non seulement "permet" le mal, mais, pour ainsi dire, mène directement le monde, alors même qu'il est mauvais.

10. Des coloniaux, réputés pour leur vaillance.

11. Il ne se trompait pas. Les Français préparaient dans la région de Ville-sur-Tourbe, Souain, Auberive .., une offensive violente, qu'un déluge d'artillerie ouvrit le 22 septembre et qui fut engagée par l'infanterie le 25 suivant. (Voir, dans H. BIDOU, Histoire de la Grande Guerre, p. 323-337, le bon chapitre : "La bataille d'Artois-Champagne.")

12. En février-mars précédent. Voir, ci-dessus, p. 59-62.

13. A tous à l'internat (Maxima) et chez le P. Cartier (Minima).

14. Non pas, semble-t-il, le canal latéral à la Marne, mais le canal de l'Aisne à la Marne.

54. Attente en Champagne (octobre 1915).

Adoption, 1915, p. 335-336.

Du front, 8 octobre¹. - J'ai enfin reçu une lettre très intéressante du cher M. Charvinat. Il est très difficile à décider ce monsieur-là, mais quand il s'y met, il vous sert de ces missives à vous rendre contents pour longtemps. - J'ai bien voyagé depuis une trentaine de jours. Dernièrement, l'auto nous ramenait encore à un des endroits les plus intéressants de notre progression en Champagne². Si je vous dis que j'ai couché à côté des Marocains et du 1er Etrangers, vous allez croire que ça va mal pour nous. Eh bien ! oui, peut-être, mais je compte de plus en plus sur la protection de notre bonne Mère et de Soeur Thérèse de l'Enfant Jésus. Il en sera besoin, car la bataille en rase campagne n'est certes pas comparable à la douce vie des tranchées si bombardées qu'elles soient. A la grâce de Dieu. - Mardi, à la suite de communications particulières, il me fut demandé de célébrer dans un bois et j'ai eu la grande joie de voir une centaine d'hommes assister pieusement au saint sacrifice. Tous les officiers et plusieurs hommes s'approchèrent des sacrements. Ce matin aussi, j'ai pu célébrer dans un bijou de chapelle rustique, édifiée par nos artilleurs : cinq prêtres se succédèrent au saint autel. Et demain, que sera-t-il pour nous ? Dieu seul le sait, et nous sommes dans une attente tant soit peu angoissante. Priez et faites prier pour nous. Je viens de répondre à J. Andréis³ qui m'annonce son

galon de lieutenant et sa citation pour la croix de guerre avec palme et étoile d'argent. Merci au cher Justin⁴ d'avoir pensé à moi dans ses lettres. Je souhaite pour lui le filet d'argent des adjudants. Je fais lire l'Adoption, on la trouve très intéressante, et mes camarades ont été flattés de se reconnaître dans le joli cliché de la messe militaire⁵. Si vous vouliez m'envoyer deux douzaines de cartes postales représentant cette messe, je vous en serais très reconnaissant. - Meilleurs souvenirs à tous ces Messieurs et à tous nos chers enfants. - J. Laugier, prêtre.

1. La bataille de Champagne a été engagée (25 septembre), mais l'unité de Laugier semble être tenue en réserve.

2. Probablement du côté du bois Sabot, où, le 17 octobre, il dira être allé deux fois.

3. Joseph Andréis, ancien élève du PSP (voir, ci-dessus, document 41, n. 8).

4. Justin Chabert (1885-1978), qui avait été salésien (première profession en 1904) et, de 1908 à 1913, quand il était sorti de la congrégation, avait été assistant et professeur de cinquième au PSP de Nice. L'Adoption reproduisait ses lettres de guerre, toutes pittoresques, dans lesquelles il annonçait ses promotions successives : caporal-fourrier (31 mai 1915), sergent-fourrier (26 juillet 1915), sergent-major (17 août 1915). L'une d'elles avait aussi parlé chaleureusement de Joseph Laugier.

5. Adoption, 1915, p. 269 (voir, ci-dessus, document 48, n. 2).

55. Le champ de mort du bois Sabot.

Adoption, 1915, p. 343-344.

Du front, le 17 octobre. - Contrairement à mes premières prévisions, le lendemain n'a pas été trop tragique pour notre cher régiment. Nous avons été ballottés de droite et de gauche pour des raisons que je ne connais pas. Nous avons

même couché trois nuits au bois Sabot¹ qui restera célèbre dans l'histoire ... Par deux fois j'ai voulu visiter longuement ce champ de la mort et remplir mes yeux et mes pensées des tristes objets qui couvrent cette butte où l'on cherche en vain le joli bois de pins qui la couvrait. J'ai vu les ravages épouvantables occasionnés par notre artillerie : les arbres déchiquetés, les tranchées couvertes et bouleversées, les fils de fer barbelés réduits à des monceaux de ferraille informes. Et que dire de ce cratère de 35 mètres de diamètre et 10 mètres de profondeur creusé subitement par l'explosion de plusieurs tonnes de mélinite². J'ai visité la tranchée boche que l'on disait imprenable ; et en pénétrant dans ces abris profonds et entièrement boisés³, nous avons été pris d'une grande pitié pour les malheureux forçats qui furent condamnés pendant de longs mois à produire cette somme de travail. Je ne veux pas insister outre mesure sur la description d'autres parties horribles de ce tableau : ici une trentaine de fusils alignés dont on voit seulement vingt centimètres de fût, font penser à la mort terrible des malheureux qui sont encore là et qui furent surpris par l'explosion d'une mine ; de fait la tranchée est comblée d'une façon uniforme sur une longueur de 60 mètres. Là ce sont des débris informes, vous ne sauriez dire s'ils sont d'un français ou d'un boche. Plus loin c'est une tombe déjà ancienne de plusieurs mois : un obus est venu troubler le repos du pauvre soldat. Mais passons et je réfléchis longuement aux causes cachées de si grands cataclysmes : (trois lignes blanchies par la censure⁴). Depuis lors nous sommes dans un bois et jouissons d'un repos relatif. Veuillez me continuer le secours de vos prières et saluer pour moi tous ces Messieurs et nos chers enfants. - J. Laugier, prêtre.

1. En Champagne, à l'est de Reims et au nord d'une localité dénommée aujourd'hui Souain-Perthes-les-Hurlus (Marne).

Ce point avait été écrasé, puis emporté entre le 23 et le 25 septembre précédent. Un croquis réaliste de l'Album de la Guerre (t. I, p. 334, h.-t.) montre une "tranchée conquise à Perthes (octobre 1915)" : des cadavres allemands, l'entrée d'un abri souterrain avec soutènement de bois ... C'est ce que vit Joseph Laugier.

2. L'abri avait été miné.

3. Armatures intérieures en bois.

4. Les lignes supprimées parlaient probablement des fautes collectives des Français depuis 1901, "causes cachées de si grands cataclysmes". Ces sortes d'explications ne plaisaient pas aux autorités. Voir, ci-dessus, p. 75, n. 3.

56. La plus belle messe qui se puisse imaginer (octobre 1915).

Adoption, 1915, p. 347-348.

Du front, le 21 octobre. - Nous avons eu dimanche 17 courant la plus belle messe qui se puisse imaginer. Après avoir été privé huit jours durant du bonheur de célébrer, l'aumônier de notre division, M. l'abbé G. de Pitray¹, dont je garderai toujours le plus reconnaissant souvenir, fit le nécessaire pour nous remettre en possession de nos chapelles de campagne. Et toujours par ses soins M. l'abbé Dardaillon, curé de Saint-Etienne-de-Tinée², célébrait la sainte Messe devant 400 hommes environ accourus autour de l'autel rustique. Nos officiers donnèrent dans cette circonstance le plus bel exemple. Notre aumônier au début de la messe salua cordialement notre cher régiment et en quelques mots qui firent pleurer bien des yeux rappela à nos chers camarades le devoir qui incombe à tous de devenir meilleurs. Il causa des familles absentes, des chers petits laissés au foyer, de nos espoirs patriotiques. Et le saint Sacrifice se déroula à nos yeux dans sa majesté empreinte de simplicité, tandis que sous la direction de M. l'abbé j'entonnais : Nous voulons

Dieu, le Credo, l'O Salutaris hostia et un cantique à Marie. J'avais ensuite le bonheur de succéder à mon cher confrère et d'offrir une fois de plus la divine victime pour le rachat du monde³. De longtemps je n'oublierai les fortes émotions de ce dimanche. Et depuis j'ai eu le bonheur de célébrer chaque matin. Ce soir nous terminons notre repos de dix jours sous la tente et à 4 heures nous partirons pour la tranchée, quelques kilomètres au-delà du terrain si longtemps occupé par les Boches⁴. Je puis vous certifier qu'ils n'ont pas encore digéré l'amère pilule⁵ ... Je dis donc avant d'endosser le lourd fournement : à la grâce de Dieu. - J'attends toujours les cartes postales⁶ : trois douzaines seraient bien reçues. - Mes respects et mes salutations affectueuses à tutti quanti à Maxima et Minima. Votre enfant. - J. Laugier, prêtre.

1. Gaston-Antoine de Simard de Pitray, né en 1871, prêtre du clergé de Paris, aumônier divisionnaire. Une citation postérieure à l'ordre du corps d'armée dira de lui : "Aumônier volontaire au Maroc ; arrivé au front dès le début des hostilités, s'est fait remarquer dans deux Divisions successives par son dévouement aux blessés, qu'il visite jusque dans les fossés des premières lignes. Prêtre de grand caractère et de haute valeur, s'est particulièrement distingué le 30 oct. 1915, où il entraîna une équipe de brancardiers en s'élançant, la taille haute, sous une grêle de projectiles ..." (citation du 30 juillet 1916, dans le Livre d'or du clergé et des congrégations, t. II, p. 531).

2. J. L. avait probablement écrit : curé près de St-Etienne-de-Tinée. L'abbé Jules Dardalhon était en effet, nous le savons (voir, ci-dessus, document 23, n. 7), curé de Bousieyas, commune proche de Saint-Etienne.

3. Ne voyons pas là des formules gratuites et vides. Pour Laugier, "rachat" impliquait "rançon" et, face au Dieu de justice, nulle "victime" n'avait autant de valeur que son fils Jésus. La guerre est au fond du tableau.

4. Abandonné à la suite de l'offensive du 25 septembre.

5. Malheureusement, la percée, prélude de la victoire, n'avait pas été réalisée. Les deuxièmes lignes allemandes avaient résisté. La deuxième bataille de Champagne aboutit seulement à la conquête d'importantes positions et à de beaux succès tactiques.

6. Voir, ci-dessus, la lettre du 8 octobre 1915, vers la fin.

57. Giuglaris est blessé (27 octobre 1915).

Adoption, 1915, p. 350-351.

Du front, le 27 octobre. - Je ne puis vous dire tout le bien que j'éprouve quand je reçois une de vos lettres ou toute correspondance de nos chers confrères et de nos enfants. Merci au cher M. Durin¹ pour son petit journal : beaucoup de nouvelles en peu de lignes. Votre aimable secrétaire est l'idéal du rédacteur précis. Merci au cher Bartoumieou², ses bonnes prières nous vaudront d'être un jour tous réunis de nouveau. Mais quels sont nos blessés de Champagne ? Pour moi je vous dirai un de ces noms. Ce matin, à 3 h 30, à la suite d'une forte rafale d'obus, on vint me prévenir que le cher Giuglaris était blessé. Je m'empresse et je constate heureusement que ce ne sera pas grave. Je lui donne les premiers soins et le major fait le reste. Double plaie en sés-ton³ dans la région cervicale gauche. Je crois fermement, comme ce cher confrère, à un miracle du scapulaire et du Sacré-Coeur. Il est déjà loin en ce moment. Et je reste un peu plus seul. Quand je lui donnai l'accolade fraternelle j'étais ému et ... un peu jaloux. A la grâce de Dieu toujours. Je crois que nous serons relevés samedi soir⁴, e sarà pas troou leou⁵. Quel secteur⁶ ! Nous n'avions pas encore eu le pareil. Qu'on prie toujours pour nous. Respects et amitiés à tous. Votre enfant. - J. Laugier, prêtre.

1. Georges Durin, principal secrétaire du P. Cartier.

2. Le salésien coadjuteur Barthélemy Piglione (1839-1926), petit homme un peu simple, personnalité légendaire du Patronage Saint-Pierre.

3. Plaie faite par un projectile, qui entre et ressort simplement en passant sous la peau et sans entamer les muscles.

4. Le 30 octobre. Il ne se trompait pas (voir la lettre suivante).

5. Niçois : "Et ce ne sera pas trop tôt !"

6. Champagne orientale, sur la butte de Souain (voir la lettre suivante).

58. Quinze heures de bombardement à Souain (30 octobre 1915).

Adoption, 1916, p. 19-20.

Du front, le 20 novembre. - Vous le savez sans doute déjà¹ : depuis le 28² octobre, jour où le cher M. Giuglaris a été blessé, Dieu nous a un peu gâtés. Nous sommes cependant restés encore jusqu'au soir du 30 octobre sur la fameuse butte de Souain³. - Comme dernier jour de tranchée, je vous assure que ce fut un peu là ! Pendant plus de 15 heures les Boches ne nous laissèrent pas une minute de répit. Tous les calibres y passèrent, y compris les obus lacrimogènes et suffocants. Malgré l'absence presque totale d'abris-cavernes nous ne souffrions pas trop de cette avalanche de projectiles. Nous n'eûmes que quelques blessés. Mais il courut un petit frisson sous la peau lorsque, vers 4 heures de l'après-midi se déclencha, toujours du côté de l'ennemi, une fusillade d'abord incertaine puis très vive. Nos hommes ne bronchèrent pas. Comme l'ennemi ne se montrait pas, ils comprirent d'instinct que les Allemands jetaient la sonde et voulaient par leurs tirs à l'arrière nous empêcher de porter des troupes sur Tahure⁴ où ils faisaient leur kolossale attaque qui ne réussit à presque rien. - Et le soir nous partions sous les obus, nous traversions 500 mètres d'une zone que vous auriez dite empestée et nous allions dresser notre tente là

où le lendemain je pus célébrer la sainte messe. Mes deux confrères firent de même et nos hommes eurent l'occasion de prier déjà pour leurs morts. - La nuit nous partions, nous nous embarquions et nous arrivions pour la 3^{me} fois à E...⁵ Nous y cantonnons deux jours et nous repartons brusquement pour la tranchée⁶. Ces tranchées n'ont cependant rien de comparable avec les secteurs que nous avons occupés jusqu'à ce jour. Sans en dire plus long, nous y sommes très bien et j'en remercie Dieu. De temps à autre je passerai 4 jours à Reims : je ne sais cependant si j'aurai l'avantage de voir la cathédrale de près. Je vous dirai donc que dans cette ville et à Ay⁷, je dois un merci tout spécial à M. l'abbé Bonnot, professeur au Séminaire de Marseille, et aux Soeurs de Saint-Thomas⁸. J'ai lu avec grand plaisir que Louis⁹ avait éprouvé, lui aussi, toute la puissance maternelle de la Sainte Vierge. Je crois, M. le Directeur, que vous aurez après la guerre un joli livre à écrire en l'honneur de Notre Dame Auxiliatrice. - Et M. Ferraris ? je ne savais pas qu'on pouvait encore faire des sottises à son âge. Je me demande ce qu'il peut bien faire à Toulon alors que vous manquez de tout votre monde¹⁰. - Mes sentiments respectueux à M. le Chanoine¹¹ et mes amitiés toutes fraternelles à tous ces Messieurs, anciens et nouveaux. D'après la liste de M. Estrayer¹², je les connais à peu près tous. Bénissez-moi. - J. Laugier, prêtre.

P. S. - Je serais heureux d'avoir l'adresse plus récente de M. Giuglaris. - Avez-vous des nouvelles de J. Musso¹³ ?

1. Par la presse.

2. Le 27, d'après la lettre précédente.

3. Commune actuelle de Souain-Perthes-les-Hurlus (Marne), sur le territoire de laquelle se trouve le bois Sabot.

4. Tahure, au nord de Perthes-les-Hurlus, donc à quelques kilomètres de la butte de Souain. Disons ici que la carte du "Front français 1914-1917" de l'article sur la Guerre de 1914-1918 du Grand Larousse Encyclopédique (éd. de 1962, t. 5, p. 689) désigne la région de Tahure comme "zone de combats acharnés 1915" et qu'elle n'en connaît pas d'autres.

5. A Epernay (Marne), par chemin de fer ("nous embarquions").

6. Le front au nord de Reims probablement.

7. Ay (Marne), petite ville proche d'Epernay.

8. Probablement les Soeurs de Saint-Thomas de Villeneuve.

9. Louis-Jean-Marie Cartier (1894-1980), neveu du P. Louis Cartier, qui, dans une lettre du 27 septembre 1915 reproduite dans l'Adoption (1915, p. 314-315), expliquait qu'il avait failli être enseveli vivant.

10. Charles Ferraris, dont l'Adoption de novembre-décembre 1915 (p. 326) annonçait la mobilisation. Le 7 novembre 1915, il écrivait de Toulon, à l'arrière et tranquille... Charles Ferraris avait trente-neuf ans en 1915 ...

11. Le chanoine Albert Bessièrès, directeur scolaire du PSP.

12. Emile Estrayer (1867-1924), salésien coadjuteur, surveillant et professeur en primaire au PSP de Nice, qui avait dressé une liste du personnel de la maison pour l'année scolaire 1915-1916.

13. Joseph Musso, de nationalité italienne, né le 8 octobre 1896, ancien élève de Nice, postulant salésien, engagé volontaire dans l'armée française à dix-huit ans (début 1915). Tué (disparu) le 26 septembre 1915. Figure très attachante, à en juger par ses lettres publiées dans l'Adoption.

59. Le lourd tribut des Anciens de Nice.

Adoption, 1916, p. 51-52.

(Origine censurée), le 3 décembre 1915. - Les Anciens Elèves du Patronage Saint-Pierre ont encore payé largement pour la Patrie. Le pauvre¹ Demichelis² a fait héroïquement son devoir et le pauvre Musso³ a sans doute lui aussi succombé. Faudra-t-il encore beaucoup de ces jeunes existences pour que soit satisfaite la justice de Dieu⁴ ? Je me lie toujours davantage avec notre aumônier M. l'abbé G. de

Pitray⁵ ; c'est un homme de Dieu qui ne voit que le bien des âmes. Pour moi c'est le type accompli de l'aumônier militaire. Il a commencé avec mon faible concours une sorte de mission sérale⁶ au profit de nos hommes. Le bon Dieu semble déjà nous bénir. Mes respects. Veuillez me bénir. - J. Laugier, prêtre.

1. En l'occurrence, dans la bouche d'un méridional ce mot signifie : défunct.

2. Jean-Bertrand Demichelis, soldat au 31^{me} bataillon de Chasseurs, tué à 20 ans en septembre 1915. Quelques jours avant l'attaque où il allait succomber, il écrivait : "... Ayez confiance et du courage : nous en avons tous ici. S'il faut y rester, qu'importe ? C'est pour la France !" (Adoption, 1915, novembre-décembre, p. 327). Les hommes de cette sorte partirent à l'assaut, baïonnette au canon et au son de la Marseillaise, sur le front de Champagne le 25 septembre 1915. A 9 h 15, écrit un témoin, "sur un front immense, les fantassins jaillissent des tranchées, les musiques jouent la Marseillaise avec acharnement ; les clairons et les tambours sortis avec les autres, jouent la charge, et toujours il en sort poussant des clameurs, l'arme haute, les baïonnettes jetant un éclair au bout des fusils." (Dans H. BIDOÛ, Histoire de la Grande Guerre, p. 331.)

3. Voir le document précédent, n. 13.

4. Réflexion coutumière de J. L. sur les sacrifices expiatoires.

5. Voir, ci-dessus, document 56, n. 1.

6. Du soir. On dit plutôt : vespérale.

60. Retraite spirituelle pour les militaires au repos.

Adoption, 1916, p. 52-53.

S. P. 130¹, le 6 décembre. - Comme je vous le disais dans ma dernière lettre², nous sommes au repos dans le village de O... près de R...³ Immédiatement, notre aumônier⁴ s'est

remis au travail, je l'aide de mon mieux et dans notre réunion de samedi je déclarai sans ambages à nos frères d'armes que nous ferions avec eux une petite retraite spirituelle. Hier les communions reprenaient et, à ma deuxième messe de 9 h. 1/2, j'avais la consolation d'expliquer le Saint Evangile devant un auditoire compact et recueilli⁵. Le soir à 5 h. 1/2 l'église était trop petite pour contenir les nombreux militaires accourus à la bénédiction du Très Saint-Sacrement⁶. Je terminais la cérémonie en traitant brièvement mon premier sujet : l'âme et la nécessité pour chacun de nous de la sauver⁷. Dieu bénira ces quelques efforts dépensés à son service et nous aurons sans doute la joie de distribuer de nombreuses communions le jour de la clôture. Tout cela me fait oublier l'ennui de la tranchée : je sens que je redeviens prêtre pour ainsi dire et je vois vraiment toute la bonne influence de la religion sur les âmes de ces hommes de bonne volonté. - Après-demain⁸ je serai de coeur avec vous tous et je prierai l'Immaculée-Conception de nous bénir tous et de nous octroyer à vous, à vos enfants et à moi toutes les faveurs spirituelles et temporelles dont nous avons besoin. - J. Laugier, prêtre.

P. S. - J'ai reçu hier une lettre de M. Giuglaris. Le pauvre ! il est toujours à l'hôpital du Courant d'air, comme il dit, de Boissy-le-Château⁹. Il compte aller jouir de 7 jours de permission dans la famille de M. Gimbert, à Rennes¹⁰.

1. L'origine commence d'être désignée par le secteur postal (S. P.) du militaire.

2. Probablement en commençant sa lettre censurée du 3 décembre (ci-dessus, document 59).

3. Probablement le village d'Ormes (Marne), à quelque six kilomètres au sud-ouest de Reims.

4. L'abbé de Pitray.

5. Pour relativiser les choses, il faut toutefois signaler que les militaires affluaient aux offices d'abord parce que ce 5 décembre 1915 ("hier") était un dimanche.

6. L'église du village d'Ormes (214 habitants vers 1960) ne pouvait qu'être petite.

7. Le salut personnel de l'âme, problème majeur de la spiritualité salésienne de ce temps.

8. Le 8 décembre, fête de l'Immaculée Conception de Marie, très solennisée au Patronage Saint-Pierre.

9. Boissy-le-Châtel (Seine-et-Marne). On se rappelle que Joseph Giuglaris avait été blessé fin octobre.

10. Le salésien Pierre Gimbert (1881-1980), Breton d'Ille-et-Vilaine.

61. Noël militaire chez les Petites Soeurs des Pauvres.

Adoption, 1916, p. 75-76.

S. P. 130, le 29 décembre. - Veuillez agréer pour l'année nouvelle 1916 les meilleurs vœux et souhaits de votre enfant. Ci-joint un mandat de cinquante francs : ce sera mon salut à nos bons et chers enfants du Patronage Saint-Pierre. Dieu me gâte depuis quelque temps. Après la jolie petite mission toute pleine de fruits consolants que j'ai eu le bonheur de prêcher à nos camarades, nous sommes repartis pour la tranchée, nous tous excepté moi, car je me suis arrêté à R...¹ chez les Petites Soeurs des Pauvres, où nos malades sont hospitalisés pour le moment. Je les soigne et je puis vous assurer que l'infirmier partage leur bien-être. Et Noël approchait : la bonne mère² avait demandé à mon supérieur de me laisser à demeure, mais aucune réponse satisfaisante n'était venue. La veille seulement je sus que la communauté pouvait compter sur moi. Je passe alors la soirée à confesser nos frères d'armes et à minuit sonnant j'ai le bonheur de monter au saint autel. Au premier Dominus vobiscum³ une

émotion s'empare de moi à la vue de 700 militaires qui s'écrasaient littéralement dans la chapelle devenue soudain trop petite. Les deux sacristies, la tribune, le vestibule regorgeaient de monde. Les soeurs et les bons vieillards se faisaient petits cédant volontiers toute la place aux défenseurs de la patrie. Après la lecture de l'Evangile je leur adressais quelques mots de circonstance et, après un morceau très réussi de violon, j'avais la joie de distribuer la Sainte Communion. A 6 h. 30 je célébrais ma 2e messe, et à 9 h. 30 je chantais la 3e, l'église était pleine de nouveau. Les bonnes religieuses voulurent bien se charger de tout le reste : nos malades et nos camarades se rappelleront longtemps le réveillon, le dîner, l'arbre de Noël. - Je suis heureux que ces hommes aient pu voir de près ces miracles de la charité de Notre Seigneur⁴. Le lendemain⁵ à ma 2e messe à 9 h. 30 j'étais heureux de commenter l'évangile dans l'octave de la Nativité. Que de leçons dans les paroles du vieillard Siméon⁶ ! Je ne cherchais pas longtemps et l'attention très soutenue de l'auditoire récompensa largement mes quelques efforts. Et maintenant je continue mon office d'infirmier et d'aumônier, travail facile dans lequel je suis bien dans mon ministère. Je crois maintenant que je passerai peut-être la fête des Rois au Patronage Saint-Pierre⁷. Savez-vous que ce désir d'aller à Nice devient chez moi presque de la rage ? Je vous recommande deux petits enfants que j'admettrai sans doute dimanche prochain à la communion privée. Respects et souhaits à tous. - J. Laugier, prêtre.

1. A Reims.

2. Titre de la supérieure de communauté chez les Petites Soeurs des Pauvres.

3. En ce temps où la messe était célébrée dos au public, au premier Dominus vobiscum (celui qui précédait l'oraison de la collecte) le prêtre se retournait et découvrait l'assistance.

4. Les Petites Soeurs des Pauvres.

5. Le 26 décembre, qui était un dimanche en 1915, ce qui explique la deuxième messe et le commentaire d'évangile.

6. Le dimanche dans l'octave de Noël, on lisait alors Luc, 2, 33-40, en particulier ceci : "Et Siméon (...) dit à Marie, sa mère : Voici que cet enfant est établi pour la ruine et la résurrection d'un grand nombre en Israël, et comme un signe qui excitera la contradiction, et à vous-même, un glaive vous percera l'âme, afin que les pensées de coeurs nombreux soient dévoilées."

7. Espoir non déçu. L'Adoption racontera : "... Ce premier arrivé (des trois Rois) frappait à notre porte le jeudi 6 janvier à 3 heures du matin. Il était tout poudreux et ruisselant de sueur. Il avait fait une partie du chemin à pied. Sa toilette fut bientôt faite et sa première visite fut pour le Maître du logis, à la chapelle où il célébrait la messe de Communauté. Cette messe fut pour tous une messe d'actions de grâces ! - Bien qu'il se fût enrichi, depuis qu'on ne l'avait vu, d'une barbe majestueuse, les assistants n'eurent pas de peine à reconnaître M. l'abbé J. Laugier, sérieusement blessé en octobre 1914, actuellement infirmier du 5me Bataillon du 240me ..." (ALOIS, "Les Rois !", Adoption, février 1916, p. 45.) J. Laugier repartit au bout de six jours.

62. Merci pour l'accueil très fraternel de Nice.

Adoption, 1916, p. 93-94.

S. P. 130, le 24 janvier. - Mes cartes de voyage¹ m'ont permis de vous faire attendre quelque peu ma première lettre. Elle arrive tout de même. Contre tout espoir je comptais bien pouvoir célébrer dimanche dernier², et arrivé à C...³ vers sept heures, vite je m'enquis d'une église. Je laissai donc mes camarades et je m'adressai à la première bonne femme que je rencontrai : "Veuillez m'indiquer une église. - Volontiers, Monsieur, mais il est tôt et elle sera sans doute fermée. - Comment fermée ? un dimanche ? à sept heures ? - Voyez toujours." Et elle me montra au bout d'une

rue ce que je cherchais. Je me hâte, car le temps est court, et, de fait, je remarque que la grille qui enclôt le monument est bien fermée. Je m'approche davantage et je lis une pancarte : Eglise Evangélique⁴ !!! J'avais été refait tout simplement. Pas de messe donc ce jour-là. Le lendemain à 6 heures je me rattrapais chez les bonnes Petites Soeurs⁵. Et depuis je continue : j'ai même l'avantage de prendre depuis 8 jours mon repas du soir avec M. de Pitray⁶, mon aumônier divisionnaire. Il a élu domicile à l'établissement depuis mon départ pour Nice. Et chaque jour je fais connaissance avec quelque nouveau confrère. Il est si heureux de se retrouver en famille avec ses prêtres⁷. Mais ce bonheur ne durera sans doute pas longtemps. Nous allons en effet repartir pour nos cantonnements à l'arrière. Ce soir à 5 heures 30, je bénirai et conduirai à sa dernière demeure un pauvre camarade de mon ancienne compagnie. Les Boches nous l'ont tué hier à une heure, pendant un envoi par trop considérable de 210⁸ : c'est le deuxième que nous perdons depuis le 30 octobre⁹. Nous avons donc été visiblement protégés. J'ai reçu aujourd'hui une carte du cher Andréis¹⁰. Il se plaint de mon silence. Je m'en vais vous laisser pour lui parler un brin. Quels souvenirs de mon passage à Nice¹¹ ! Je ne les oublierai jamais. Et je revois tous et tout comme dans un film interminable. Merci à vous et aux chers confrères et aux enfants pour l'accueil tout fraternel qui m'a été fait. - J. Laugier, prêtre.

1. Non éditées dans l'Adoption et donc perdues pour nous.

2. Le 24 janvier 1916, date de la lettre, tombant un lundi, ce "dimanche dernier" devrait être le 23. Mais le contexte montre qu'il s'agit du 16 janvier.

3. Châlons-sur-Marne ?

4. Protestante.

5. Les Petites Soeurs des Pauvres de Reims.

6. Voir, ci-dessus, les lettres du 21 octobre et du 3 décembre 1915.

7. Comprendre que, chaque jour, un prêtre ou un autre était invité au repas de l'aumônier.

8. Obus (un ou plusieurs) de 210.

9. Le jour de la relève sur la butte de Souain (ci-dessus, document 58).

10. L'ancien élève Joseph Andréis, déjà cité dans cette correspondance, qui avait été promu lieutenant en septembre 1915.

11. Entre le 6 et le 12 janvier.

63. Un rayon de soleil sur la cathédrale (5 février 1916).

Adoption, 1916, p. 99-100.

S. P. 130, le 6 février. - ...¹ Hier matin nous avons pris congé de ...² et de sa cathédrale glorieuse et des Petites Soeurs ...³ - Vers trois heures je rejoignais mon bataillon à ...⁴, village près de ...⁵ Un beau soleil avait séché presque complètement la boue de la veille et au moment où la route toute droite s'élevait de 10 mètres au moins, je m'arrêtai pour faire une courte pause. Là je fus émerveillé par un spectacle tout nouveau. Un rayon de soleil illuminait devant moi la cathédrale qui à 3 kilomètres se détachait dans le ciel avec autant de netteté que si je l'avais eue sous les yeux, directement. Ce rayon de soleil produisant ses effets magiques sur le temple de nos rois, de Jeanne d'Arc surtout⁶, me fit oublier la guerre et ses horreurs : je ne vis plus que le triomphe prochain de la France après quelques victoires retentissantes. - Ce temple était beau comme le soldat de France qui ne fléchit pas après 19 mois de souffrances. Dieu exaucera, je pense, mon désir qui n'est autre que le désir de tous les bons Français. - J. Laugier, prêtre.

1. Cette fois, pas d'initiale de la localité d'origine.
2. Reims évidemment.
3. Les Petites Soeurs des Pauvres de Reims.
4. Peut-être le village d'Ormes (voir, ci-dessus, document 60, n. 6).
5. Lire peut-être encore : près de Reims. En tout cas, la cathédrale de cette ville est encore proche.
6. Allusion au sacre du roi Charles VII en présence de Jeanne d'Arc dans la cathédrale de Reims le 17 juillet 1429.

64. A sept mètres sous terre près des Allemands (mars 1916).

Adoption, 1916, p. 126-127.

S. P. 130, le 7 mars. - J'ai reçu hier votre bonne lettre du 3. Sept mètres sous terre et à 150 m. des Boches, voilà ma position géographique¹, vu que nous ne pouvons vous dire plus. Comme voisins, les quatre brancardiers de Compagnie avec lesquels on fait un excellent ménage ; comme voisin encore, un lance-torpille à 6 mètres de nous, dans la même tranchée. Des bombardiers s'en servent chaque jour avec maestria, ce qui nous attire chaque jour torpilles et 105 boches. A part cela, le secteur est très tranquille et les bruits de Verdun² n'arrivent pas jusqu'à nous. - Je viens de passer quelques bons vingt jours³. Cela me manquait un peu, mais ce sera tout de même un souvenir intéressant après tant et tant que nous avons eu à supporter⁴. Et voilà ... La guerre continue tout de même et nous espérons que toutes ces peines et ces sacrifices ajoutés au sang de si nombreux frères d'armes tombés à Verdun ou ailleurs nous obtiendront à bref délai la fin de tous nos maux. Quel dommage si M. Sallou⁵ était au nombre des victimes du Provence⁶. Notre liste est déjà bien longue. J'ai su par une lettre d'Amielh

Arthur⁷, la visite au Patronage de Lanteri⁸ et d'autres permissionnaires. - Depuis 17 jours, je ne puis plus célébrer la Sainte Messe, veuillez prier pour moi et demander à Dieu que mes Communions spirituelles lui soient agréables. La lecture quotidienne de la Croix⁹ ajoutée à toutes mes lettres, me fait oublier bien des misères. J'ai su que le temps, comme par hasard, avait un peu contrarié votre Vente de Charité¹⁰. J'ai prié pour que le succès corresponde à vos efforts. Merci pour le joli article sur les Rois¹¹, je l'ai lu et relu. Mais les Rois sont revenus eadem via¹² vers leur région de lutte, et le 3^{me} M. Rostaingt¹³ osa-t-il finalement donner signe de vie ? Veuillez saluer tutti quanti in Maxima et Minima¹⁴. - J. Laugier, prêtre.

1. Problématique pour nous aussi. Assez vraisemblablement sur le front de Champagne orientale.

2. L'immense bataille de Verdun avait commencé. Le général allemand Falkenhayn, décidé à "saigner" l'armée française, avait déclenché, le 21 février 1916 (donc quinze jours avant cette lettre de J. L.), une offensive contre Verdun, en procédant par attaques successives et limitées, avec un appui considérable d'artillerie, de manière à infliger aux Français les plus lourdes pertes. Français et Allemands avaient alors la pensée rivée aux forts de Douaumont et de Vaux qui défendaient la ville de Verdun. (Sur "la tragédie de Verdun", voir H. BIDOU, Histoire de la Grande Guerre, p. 365-396.)

3. Donc, depuis la mi-février.

4. Apparemment, il veut dire que, dans son secteur, rien de saillant et donc d'intéressant ne s'est produit depuis trois semaines, mais que ce calme est bienvenu.

5. Le jeune salésien François Sallou (né à Lanvallon, Côtes-du-Nord, le 18 novembre 1895), profès depuis 1913, professeur de sixième au PSP en 1913-1914, mobilisé en janvier 1915 et qui sera envoyé en Orient (Salonique).

6. Plus tard, il fera route sur le navire Lutetia et pourra débarquer.

7. Frère du salésien Hubert Amielh, Arthur Amielh résidait au PSP.

8. Giovanni Lanteri, ancien élève du PSP, de nationalité italienne. Etait alors sous-lieutenant d'infanterie.

9. La Croix de Paris.

10. La vente de charité du PSP était souvent perturbée par le mauvais temps. D'où le "comme par hasard" de Laugier.

11. ALOIS, "Les Rois", Adoption, février 1916, p. 44-48. On sait (voir, ci-dessus, document 61, n. 7) que J. Laugier fut l'un des "rois mages" arrivés au PSP vers le 6 janvier 1916. Les deux autres étaient Michel Danjou et Elisée Rostaingt.

12. D'après Mt 2, 12 (latin de la Vulgate), les mages, après avoir adoré Jésus à Bethléem, "per aliam viam reversi sunt in regionem suam". Quant à eux, les mages du PSP étaient revenus eadem via (par le même chemin) à leur région de lutte.

13. Le troisième roi mage du PSP, Elisée Rostaingt, déjà signalé dans cette correspondance et qui était toujours rempli d'hésitations. (Ci-dessus, document 41, n. 9.)

14. Formule habituelle (voir, ci-dessus, document 53, n. 13).

65. Sévère leçon de Dieu avant Pâques (20 mars 1916).

Adoption, 1916, p. 152-153.

S. P. 130, le 20 mars. - Pour une fois j'ai été joué, et bien joué, et vous ne jouerez jamais que des tours à vos amis. Ce qui corse mon histoire, c'est que sitôt ma lettre partie¹, un simple mot de la vôtre qui me revint en mémoire, me fit comprendre ma gaffe. Mais il n'y en eut vraiment pas puisque je vous avais annoncé que je vous raconterai toute mon iliade, comme dit M. Durin, en se moquant aimablement. Ce qui démonte ma philosophie, par exemple, c'est que j'ai déjà reçu des condoléances de deux sources, dont une de Toulon². Je ne savais pas que les nouvelles aillent si vite par chez vous et ma maman doit déjà, à l'heure qu'il est, avoir rêvé plusieurs fois son fils, étendu sur une maigre couche de paille humide avec une cruche d'eau à ses pieds et des araignées et des rats plein la chambre ! ... Nous sommes en

carême, je ne l'ai pas oublié, et nos hommes ont pu déjà la semaine dernière³ faire leurs Pâques. Ce matin Dieu s'est chargé de leur donner une leçon sévère sur la préparation constante à laquelle ils sont tenus. Ce soir, de fait, nous enterrerons un pauvre camarade tué à la tranchée, au petit jour. Je prierai pour le pauvre Mosca⁴, que j'ai vu si souvent au Patronage avec M. Acétosa. A propos savez-vous que pendant ce mois les bonnes Petites Soeurs de R...⁵ ont été fort éprouvées ? On nous dit même que l'aile droite de 3 étages où était notre infirmerie s'est écroulée sous un bombardement violent. Il n'y eut pas d'accident de personne, cependant. Je termine en vous priant de me bénir. Dès que je verrai notre vaguemestre, je penserai encore à nos chers oiseaux⁶. Respects à tous ces Messieurs, sans oublier le bon Père Zacharie⁷. Bonjour affectueux à tous les jeunes. - J. Laugier, prêtre.

1. Il s'agit peut-être du passage de la lettre du 7 mars qui vient de nous intriguer (ci-dessus, n. 4) et qui, dans ce cas, aurait été arrangé à Nice pour l'édition. J. L. est en effet toujours limpide dans son expression. J'imagine que, nouvel Achille ou autre Silvio Pellico retiré dans son abri, il avait annoncé qu'il entamait sa rédaction de "Mes prisons", ce qui rendrait compte à la fois du mot de M. Durin sur l'Iliade et des rêves de la vieille maman. Pour renforcer cette hypothèse, voir, dans la lettre du 31 mai suivant, la phrase énigmatique : "Mais désormais je n'aurais qu'à écrire plus en détail "Mes prisons" !" Pourquoi ce : plus en détail ?

2. Ce genre de "condoléances", probablement à un ami dans les fers (voir la suite), émanait à coup sûr du facétieux Charles Ferraris, en caserne à Toulon au début de cette année 1916.

3. La première semaine de carême.

4. Félix-Joseph Mosca, né à Saint-Etienne-de-Tinée le 21 août 1889, ancien élève du PSP, prêtre du diocèse de Nice, curé d'Ascros (Alpes-Maritimes), disparu lors du torpillage du Provence le 26 février 1916. (Voir l'Adoption, avril 1916, p. 140 et 164.)

5. Les Petites Soeurs des Pauvres de Reims.

6. Depuis les fêtes de la "résurrection" du PSP (29-31 janvier 1908) en l'honneur de don Bosco vénérable, les enfants de l'école étaient assez communément appelés "les petits oiseaux de don Bosco", selon une formule que l'évêque de Mende, Mgr Gély, prédicateur en la circonstance, avait employée pour les désigner. (Voir F. DESRAMAUT, Don-Bosco à Nice, p. 139.)

7. Zacharie Cartier, déjà plusieurs fois rencontré dans cette correspondance.

66. Passage des généralissimes Joffre et Cadorna (29 mars 1916).

Adoption, 1916, p. 157-158.

S. P. 130, le 31 mars. - Demain, jour fatal, je dois être soumis, avec tous mes camarades, à la quatrième expérience antiparatyphoïdique, tout comme un de ces vulgaires cobayes que l'on garde avec soin dans les cliniques et les laboratoires. Hélas ! pour la 4^{me} fois je vais être malade pendant 3 jours et je veux profiter de l'état satisfaisant où je me trouve présentement pour vous envoyer mon salut très filial. Malgré les appels et les contre-appels, quelques-uns réussissent bien à passer par les mailles et à se soustraire à la douloureuse épreuve. Mais à cela je ne dois pas songer. Exper-to crede Roberto¹. Nous avons eu ici à L...² notre triduum de prières pour la France. Dans une grande et belle église mi-romane mi-Renaissance, nos hommes vinrent très nombreux. Ils auraient pu venir au nombre de 1200 et ne pas la remplir. M. le Curé, d'accord avec notre aumônier, avait pris ses dispositions pour que tout fût ordonné. Un bon jeune homme de 15 ans tenait l'harmonium avec beaucoup d'aisance ; et j'eus la satisfaction d'entendre à deux reprises une trentaine de garçons et fillettes qui chantaient fort bien : Coeur de Jésus, doux espoir de la France. Le chapelet, le chemin de croix, le Miserere avec reprise par les enfants de la première phrase³

après chaque verset, le Magnificat et d'autres chants ou invocations procurèrent à ces cérémonies une variété que nos hommes ne connaissaient pas encore. Chaque matin, quelques-uns profitaient des messes pour faire leur devoir pascal. Je fus heureux de me tenir dans l'ombre, à la suite d'une aphonie presque totale. - Nous avons, avant-hier, presque eu la visite des généralissimes Joffre⁴ et Cadorna⁵. Ils sont passés en trombe devant notre porte. Je n'ai eu que le temps de reconnaître et saluer militairement le général Franchet d'Espérey⁶. Ces Messieurs venaient de Paris et avaient visité en passant la cathédrale de Reims. Et nous sommes à nous demander quelles vont être les suites de la Grande Conférence des Alliés⁷. On s'y intéresse vivement par ici et on souhaite que les choses puissent se dénouer le moins brutalement possible. Nous, chrétiens, nous nous rappelons que nous sommes dans les mains du bon Dieu et que tout est bien quand on le reçoit de ses mains divines⁸. - Pendant ce temps, Wilson prépare ses notes pour l'Allemagne⁹ au cas précis où celle-ci répondra que le Sussex a été vraiment torpillé¹⁰. L'émotion grandira au Congrès de Washington et dans le peuple, et nos bons quotidiens de Paris chercheront des titres appropriés pour annoncer que les justes colères de Wilson finiront par se manifester par de nouvelles notes. Et : en avant la musique¹¹ ! Heureusement que nous en sommes revenus et que désormais ces sornettes n'ont pas l'heur de nous enthousiasmer beaucoup. Bénissez-moi, et recevez pour vous et toute votre famille mes sentiments respectueux in Corde Jesu. - J. Laugier, prêtre.

1. "Crois-en Robert qui le sait par expérience !" Citation latine figurant dans les pages roses du Petit Larousse.

2. Localité assez importante (église très vaste), apparemment située près de Reims, puisque les généralissimes venant de Paris avaient visité la cathédrale de Reims quand

ils passèrent "en trombe" dans le cantonnement de Laugier (voir la suite de la lettre).

3. "Miserere mei, Deus, secundum magnam misericordiam tuam." Notons au passage combien les célébrations de l'Eglise du début du vingtième siècle pouvaient être prenantes. Elles n'étaient donc pas aussi "glacées" que le prétend l'un ou l'autre historien contemporain (P. Pierrard).

4. Joseph Joffre (1852-1931), le héros de la première bataille de la Marne, généralissime de l'armée française jusqu'en décembre 1916.

5. Luigi Cadorna (1850-1928), généralissime de l'armée italienne. L'Italie était entrée en guerre aux côtés des Alliés en mai 1915.

6. Louis Franchet d'Espérey (1856-1942), qui sera maréchal de France en 1921.

7. Probablement la conférence militaire interalliée de Chantilly (6-8 décembre 1915).

8. Un aspect de la doctrine de la résignation chrétienne de Joseph Laugier.

9. Thomas Wilson (1856-1924), président des Etats-Unis depuis 1912. La note Wilson la plus remarquée sera celle du 20 décembre 1916 (rejetée par l'Allemagne le 26 suivant).

10. Le torpillage du Sussex le 24 mars 1916. Le torpillage de vaisseaux neutres par les Allemands envenima les relations entre les Etats-Unis et les Empires centraux.

11. On reconnaît dans ces lignes l'opinion du soldat excédé par les discours des diplomates et de l'arrière. - Contrairement à ce qu'insinuait ici l'abbé Laugier, le président Wilson ne se contenterait pas toujours de publier de nouvelles notes. Le 6 avril 1917, les Etats-Unis déclareront la guerre à l'Allemagne.

67. La semaine sainte dans les tranchées (avril 1916).

Adoption, 1916, p. 194-195.

S. P. 130, le 24 avril. - Je choisis pour vous écrire le moment où nos chers enfants vont partir pour leur excursion traditionnelle¹. Tandis que je les suis par la pensée, je veux vous dire comment s'est passée ici la Semaine Sainte.

Je vous ai déjà raconté notre messe du jour des Rameaux². Accédant ensuite au désir de mon Commandant, j'ai combiné une courte cérémonie pour le soir du Jeudi-Saint et du Vendredi-Saint. L'avis fut communiqué à toutes les sections du secteur, mais les devoirs de la tranchée priment tout et il n'y eut guère que quelques hommes des sections de réserve qui purent assister à ces offices. Donc le jeudi soir, vers 6 heures, après avoir illuminé de mon mieux notre abri-chapelle, je commençai à expliquer en quelques mots les grands mystères que l'Eglise célèbre ce jour-là. Je fis ensuite la lecture du Saint Evangile selon saint Matthieu, m'arrêtant après le récit de la Cène³. Puis nos hommes chantèrent sur l'air du Stabat un joli cantique : Marie, ô Mère des douleurs. Et je les congédiai en les invitant pour le lendemain. Le Vendredi-Saint, vers 3 h. 30, je fis avec quelques hommes le Chemin de la Croix, et le soir eut lieu le 2^{me} office⁴. Je finis la lecture de la Passion, commentant brièvement le grand drame de notre Rédemption. On chanta ensuite quelques strophes du Stabat Mater. Je donnai la bénédiction avec un crucifix indulgencié que tous baisèrent pieusement et je distribuai à chacun un exemplaire du tract : A un soldat, de Pierre l'Ermite⁵. Le lendemain à ma messe j'avais la consolation de distribuer la Sainte Communion à quelques bons camarades. Et hier⁶ selon mes prévisions, le mauvais temps ayant cessé tout à coup, je pouvais tout disposer en plein air pour la messe de 9 h. 30. Dieu avait pensé à la décoration artistique : un joli groupe de pins étendait leurs parasols au-dessus de l'autel. Sur celui-ci quatre superbes 77⁷ supportaient des bougies dont la flamme vacillante s'unissait à celle des cires liturgiques. A l'évangile, j'adressai quelques mots à l'assistance. La résurrection du Christ, celle de l'âme, celle de la France, ce fut là mon sujet tout indiqué. On chanta ensuite le Credo et ce n'est que par un malentendu qu'on ne chanta pas Jésus est là ! que m'avait envoyé M. Estrayer⁸.

J'ai été vraiment satisfait. Deo gratias ! Alleluia ! - Aujourd'hui le temps continue à être beau et ce sont les avions amis et ennemis qui s'en donnent à coeur joie dans l'azur profond du ciel. Il y en a même un, oh ! le mécréant ! qui s'est permis de lancer deux bombes sur un village en arrière de nos lignes. Du haut d'un observatoire j'avais assisté à toute sa manoeuvre et, le sifflement particulier des bombes étant tout nouveau pour moi, je ne savais pas à quoi m'en tenir jusqu'au moment où je vis dans le champ des gerbes de fumée. - Ah ! les heureux de Salonique⁹ ! J'envie un peu la communauté de MM. Cayroche¹⁰, Cron¹¹, Siméon¹², etc. Un enfant m'écrit que M. Danjou a été fait prisonnier. Est-ce vrai ?¹³ Avez-vous des détails ? Mes respects à M. le Chanoine Bessièrès¹⁴ et à tous ces Messieurs. Mes amitiés à tous nos enfants. - J. Laugier, prêtre.

1. Ce 24 avril était un lundi de Pâques en 1916. Les enfants du PSP partaient en promenade pour la journée.

2. Cette lettre n'a pas été éditée.

3. L'abbé Laugier s'adaptait. Dans la liturgie du temps, la Passion selon saint Matthieu était lue le dimanche des Rameaux.

4. On notera que ces offices avaient lieu le soir, comme dans la liturgie rénovée de nos jours, non pas le matin, comme la règle le voulait alors.

5. Pseudonyme d'Edmond Loutil (1863-1959), prêtre du diocèse de Paris, publiciste catholique dont l'influence (par la Croix notamment, où il écrivait un billet hebdomadaire) était alors profonde.

6. Dimanche de Pâques.

7. Des douilles d'obus allemands de 77 servant de chandeliers.

8. Du personnel du PSP de Nice, bon chanteur lui-même.

9. Les salésiens de l'armée d'Orient en Macédoine, sur le front des Balkans.

10. Joseph Cayroche (1882-1929).

11. Henri Cron (1880-1935).

12. Jean Siméon (1884-1974).

13. C'était vrai. Le salésien Michel Danjou (1884-1957), l'un des trois "Rois Mages" de janvier précédent au PSP, avait été fait prisonnier le 9 avril sur le front de Verdun avec une partie de sa compagnie (voir l'Adoption, mai 1916, p. 146-147).

14. Le chanoine Albert Bessièrès, directeur officiel de l'école du PSP, qui n'était pas salésien.

68. Le mois de Marie sur le front (mai 1916).

Adoption, 1916, p. 213-214.

S. P. (blanchi par la censure), le 7 mai. - Je viens de nouveau prendre votre temps si précieux et vous importuner avec mon verbiage. Nous sommes toujours au repos et nous occupons nos loisirs de diverses façons¹. Tantôt je suis ma compagnie quand elle va au travail ; j'ai alors tout le temps voulu pour lire journaux et revues et même faire un brin de lecture plus sérieuse. Pour cela l'Imitation de Jésus-Christ remplace tous les livres de ma bibliothèque. Tantôt on utilise à l'infirmerie mes talents dans l'art si délicat du badigeon². Et comme, depuis la guerre, c'est la troisième leçon pratique, je commence à avoir un coup de pinceau satisfaisant. Je tâche cependant de ne pas oublier que je suis prêtre et chaque soir j'ai l'occasion d'adresser quelques mots à nos hommes. Ceux-ci font très bien leur mois de Marie. Ils en profitent pour accomplir leur devoir de chrétiens³. Ainsi hier soir, après que M. l'Aumônier m'eut remplacé, nous avons eu la douce satisfaction de travailler pendant deux heures, entendant les confessions de nos soldats. Ce matin, le bon Dieu aura été content des communions très nombreuses, si bien que, prévoyant une grande affluence pour la deuxième messe, nous avons décidé de la célébrer dans une vaste grange. Des tréteaux, quelques planches entre deux herses,

des linges très blancs sur lesquels des bottes de lilas jetaient leurs teintes mauves, voilà l'autel, dominé par un grand crucifix de cuivre derrière lequel un beau drapeau tricolore étendait ses plis. Et devant cet autel nos officiers, la population civile et une demi-couronne de soldats en rangs très serrés. On a prié de bon coeur, et les chants furent superbes. Ce sont des journées que l'on se rappelle avec plaisir. - Je suis heureux de pouvoir vous envoyer quelques économies au profit de nos chers enfants. Je leur demande en échange une petite prière : j'en ai toujours grand besoin. Veuillez prier et faire prier pour nous qui souffrons de la séparation, de la vie toute anormale que nous vivons et de la longueur quasiment désespérante de cette guerre⁴. - Veuillez présenter mes respects à tous ces Messieurs et recommander à nos enfants, de la part d'un prêtre qui les aime bien, d'être toujours fidèles à leurs résolutions de retraite⁵. - J. Laugier, prêtre.

1. A Champfleury (Marne), petit village au sud de Reims (voir la lettre suivante).

2. Badigeonnage des gorges en particulier.

3. Ce devoir étant celui de la confession et de la communion annuelles, si l'on en juge par la suite de la lettre.

4. Pour l'heure, Joseph Laugier a cessé de revenir avec complaisance sur la satisfaction expiatoire à la justice divine.

5. La retraite spirituelle annuelle qui, au PSP, avait lieu aux alentours de Pâques. Joseph Laugier réagit ici en catéchiste de l'école.

69. La dureté de l'isolement (mai 1916).

Adoption, 1916, p. 220-221.

S. P. 130, le 31 mai. - Je suis en retard pour vous

donner de mes nouvelles. La cause : une fois de plus nous avons plié bagages pour revenir à nos baraquements du début d'avril¹. Le mois de mai touche à sa fin. J'ai eu la consolation de le faire presque entièrement à Champfleury². Chaque soir nos hommes très nombreux eurent leur petite instruction d'un quart d'heure. Un petit mois de Marie de guerre et quelques souvenirs personnels : voilà le bagage ascétique pour un travail que je n'aurais osé entreprendre seul au Patronage. Hier soir, j'ai fini le mois avec une allocution sur Notre Dame Auxiliatrice et ce soir nous ouvrirons le mois du Sacré-Coeur. - Etant séparé de M. de Pitray³, la source des messes est tarie pour moi. Si cela devait durer et si vous aviez des messes en excédent, vous pourriez peut-être m'en envoyer une vingtaine⁴. J'ai reçu l'Adoption de mai - je désespérais presque -, on la lit très volontiers autour de moi. Mais désormais je n'aurais qu'à écrire plus en détail "Mes prisons" !⁵ Je vous serais reconnaissant d'envoyer ce numéro et la suite à Mlle Brodet, Champfleury (Marne). Si vous avez quelques minutes dont vous puissiez disposer, je vous invite à vous faire lire dans la Croix⁶ de ce jour 31 mai, en quatrième page : "La ration de nos soldats", par Henry Paté. C'est très sérieux et l'article aurait pu être la suite d'autres articles sur le même sujet commencés il y a trois mois. Vous faites des économies au Patronage ; mais ici des raisons d'ordre probablement supérieur font que nous sommes loin de recevoir ce dont nous avons besoin. Il y a quelque temps déjà, je songeais à vous demander presque une ceinture, non de sauvetage⁷, mais à crans nombreux. Je ne savais comment faire. L'article d'aujourd'hui me tire d'embarras. C'est vous dire que je vous serai reconnaissant pour tout ce qui, venant de Nice, améliorera mon ordinaire très restreint. Je vous remercie d'avoir adressé aux deux adresses indiquées Don Bosco et Neuvaine de Notre Dame Auxiliatrice⁸. - J'ai dit hier à nos hommes de consacrer leurs âmes, leurs corps

et leurs familles à Notre Dame Auxiliatrice. Ce soir j'espère leur expliquer que Marie est la voie sûre pour arriver jusqu'au Coeur de son divin Fils⁹. Veuillez m'englober dans la consécration que vous ferez au Patronage à ce Coeur divin¹⁰ : je sens le besoin, plus la guerre dure, de vivre en communion plus étroite avec ce qui me tient le plus à coeur : ma vocation religieuse et sacerdotale, notre chère Congrégation, nos bons petits enfants. Voyez-vous, nous prêtres, nous souffrons de l'isolement plus que je ne saurais vous le dire. Dieu est là, il est vrai, mais on a aussi besoin de semblables qui pensent comme nous. Veuillez prier pour moi et me recommander aux intentions des deux communautés¹¹. - J. Laugier, prêtre.

1. A L., semble-t-il (voir, ci-dessus, la lettre du 31 mars.)

2. Voir, ci-dessus, document 68, n. 1.

3. L'aumônier divisionnaire, vraisemblablement logé à Reims.

4. Une vingtaine d'honoraires de messes.

5. Retour possible sur l'histoire de "maigre couche de paille humide avec une cruche d'eau ..." du mois de mars précédent (voir, ci-dessus, la lettre du 20 mars 1916).

6. Presque aveugle, le P. Cartier se faisait lire la Croix (de Paris).

7. Allusion aux risques de torpillage de bateau pour les troupes alors envoyées en Orient.

8. Deux brochures anonymes.

9. Marie présentée comme médiatrice.

10. A l'occasion du mois du Sacré-Coeur (juin).

11. Probablement : de Maxima (le PSP proprement dit) et de Minima (la maison du P. Louis Cartier).

70. Retour à la tranchée après un mois de repos (2 juin 1916).

Adoption, 1916, p. 222.

S. P. 130, le 2 juin. - Je vous prierai de ne pas gronder trop fort votre ou vos secrétaires. M. Durin, en son nom ou en leur nom, s'excuse si gentiment que vraiment il n'y a pas lieu de se fâcher contre les gens de bureau¹. Je vous accuse réception de votre lettre reçue hier tandis que ma compagnie et moi-même faisons du terrassement !!! Nous avons eu repos le matin. Ce soir nous remontons à la tranchée après un grand mois de repos². Deo gratias ! Me réjouis avec vous de l'état satisfaisant de M. Danjou³. Il méritait bien cela. Qui sait quand je pourrai célébrer⁴ ? Bientôt, je l'espère. Respects et amitiés à tous. Veuillez me bénir in Corde Jesu. - J. Laugier, prêtre.

P. S. - Qu'on ne me fasse pas jeûner de nouvelles.

1. Le motif de ces excuses nous échappe.

2. Surtout dans le petit village de Champfleury (voir, ci-dessus, la lettre du 31 mai).

3. Prisonnier en Prusse-Orientale, Michel Danjou envoyait des nouvelles rassurantes (voir une lettre du 16 mai 1916, dans l'Adoption, 1916, p. 180).

4. La messe.

71. Joseph Laugier s'attend à monter à Verdun (5 juin 1916).

Adoption, 1916, p. 225.

Du front, le 5 juin. - Je vous ai annoncé dans mon dernier billet¹ que nous montions aux tranchées. Nous nous

trouvons à gauche de Reims² ; un pont jeté sur le canal nous sépare de l'endroit où nous étions quand commença la bataille de Verdun³. Nous n'y sommes cependant pas pour longtemps et nous irons où Dieu voudra. Trois faits sont significatifs : a) le colonel parti pour Paris a été rappelé télégraphiquement ; b) les permissions sont suspendues depuis hier ; c) toute notre division est relevée, mauvaise qualité comme nous disons ici. Verdun est loin et il faut bien 8 jours avant que nous ne soyons en position ; mais la bataille dure depuis plus de 100 jours, elle peut continuer. Et puis les Boches ont appliqué sur ce point de notre armée une ventouse⁴ qui aspire un par un tous nos corps⁵, toutes nos divisions. Je compte sur Notre Dame Auxiliatrice et sur vos bonnes prières. Les enfants aussi ne m'oublieront pas. Salut respectueux à tous ces Messieurs. - J. Laugier, prêtre.

1. Le 2 juin (ci-dessus, document 70).

2. A l'ouest de Reims.

3. Le 21 février 1916. Le canal en question est, pensons-nous, le canal de l'Aisne à la Marne. Sur la tranchée début mars, voir, ci-dessus, document 64.

4. Bonne image d'infirmier : les Allemands voulaient en effet "saigner" les Français.

5. Les corps d'armée.

72. A la garde de Dieu (8 juin 1916).

Adoption, 1916, p. 227-228.

S. P. 130, le 8 juin. - Je vous annonce que je suis passé à 500 mètres de M. l'abbé Minier¹. Grand regret de ne pas avoir pu embrasser ce cher confrère. Reconnaissance très grande aux soeurs de S. Vincent de Paul de D...² Elles ont

promis d'être mes interprètes auprès du cher M. Minier. J'ai manqué pour la 4^{me} fois de faire une visite à votre ami, M. Moët Chandon³. Hier soir à 9 heures, nous arrivions harassés à notre destination intermédiaire. J'ai pu célébrer ce matin dans une église richement décorée. Et maintenant après quelque court repos, en route pour le devoir et le sacrifice, comme il plaira à Dieu⁴. J'ai préparé nos hommes de mon mieux, je continuerai peut-être ce soir. A la garde de Dieu. Je compte plus que jamais sur vos prières et celles des communautés⁵ nombreuses auxquelles vous donnez vos soins. Respects et amitiés à tous. Bénissez-moi in Corde Jesu. - J. Laugier, prêtre.

P. S. - De peur que mes souhaits de bonne fête ne vous arrivent en retard⁶, je vous les envoie bien filialement aujourd'hui. Si Dieu le veut, je serai ce jour-là de coeur avec vous tous.

1. Le salésien Auguste Minier (1877-1963), qui fut en poste à Guernesey entre 1906 et 1929, le temps de la guerre excepté.

2. Lieu indéterminé dans la Marne.

3. Les caves du champagne Moët et Chandon.

4. On sait que le régiment s'attendait à pénétrer dans la fournaise de Verdun. Mais la lettre qui suit, écrite quatre jours après, nous dira qu'il n'avait pas encore quitté la Marne.

5. Des communautés de religieuses.

6. Le P. Louis Cartier était fêté le 21 juin, jour de la Saint Louis de Gonzague.

73. A la disposition de Joffre, puis à celle de Pétain ?

Adoption, 1916, p. 231-232.

Du front, le 12 juin. - J'ai reçu hier des nouvelles du Patronage et votre mot si paternel. J'ai reçu en même temps des nouvelles de Marseille¹ et un mot de M. Virion² : récompense bien légitime pour le peu que nous faisons au milieu de nos hommes, consolation très grande dans notre isolement³ et notre souffrance ... Ma Division a définitivement quitté Reims ; depuis mardi nous en sommes à 27 kilomètres plus au sud. Réserve d'armée à la disposition de Joffre !!! puis de Pétain !!!⁴ Et depuis les potins circulent en toute liberté sans être arrêtés par dame censure. Le dernier tuyau en date d'hier serait celui-ci : ce soir, revue par le colonel et présentation du drapeau ! puis 18 kilomètres à faire vers ...⁵, où nous embarquerons pour V...⁶ ou S... (?)⁷ Il peut même se faire qu'avant peu j'ai l'occasion de prier d'un peu loin sur les restes du cher M. Boixière⁸. Priez pour que j'accepte de mon mieux toutes les décisions de la divine Providence à mon égard. Hier⁹, nous avons eu de très belles cérémonies dans une église lamentable parce que fort mal tenue depuis très longtemps. Quelle pauvre population ! La guerre ne l'a guère changée¹⁰. J'ai parlé 4 fois à nos hommes vendredi, samedi et hier, uniquement sur l'avenir probable qui sera le nôtre dans quelques jours¹¹ : j'ai eu l'occasion de constater quelques retours à Dieu. Veuillez faire prier pour moi et présenter à tous ces Messieurs mes sentiments religieux et fraternels. A quand l'Adoption de juin ?

- J. Laugier, prêtre.

1. De l'oratoire Saint-Léon, tenu par les salésiens de Marseille.

2. Le prêtre salésien Paul Virion (1859-1931), provincial de France avec résidence à Marseille.

3. L'isolement du prêtre aux armées était devenu l'une des préoccupations de Joseph Laugier (voir, ci-dessus, document 69).

4. Joffre était généralissime, Pétain commandait à Verdun.

5. Risquons des précisions. Depuis le 6 juin ("mardi"), ils étaient dans la forêt de la Montagne de Reims (27 kilomètres au sud de cette ville). Dix-huit autres kilomètres les amenaient à Epernay, gare d'embarquement.

6. Probablement Verdun.

7. Peut-être Souilly (Meuse) ! En tout cas vers le sud de Verdun, du côté des Eparges, où Boixière avait été tué.

8. Mort aux tranchées de la Calonne le 26 avril 1915 (voir, ci-dessus, document 45, n. 3).

9. Le dimanche de la Pentecôte, 11 juin 1916.

10. La région est très déchristianisée (ou n'a jamais été vraiment christianisée).

11. Il prêchait probablement sur le devoir, le sacrifice et le salut personnel (voir, ci-dessus, la lettre du 8 juin).

74. Dans la bataille de Verdun (juillet 1916).

Adoption, 1916, p. 270-271.

S. P. (blanc), 25 juillet¹. - J'ai reçu hier votre bonne lettre du 20. Pour des raisons nombreuses, je l'ai relue trois fois, elle m'a ainsi causé un triple plaisir. Je vous suis infiniment reconnaissant pour les nouvelles que vous me donnez et pour les paroles d'affection paternelle qui m'ont été droit au coeur. Vous êtes sur les épines à mon sujet. Vous avez quelque peu raison, car ce n'est pas du tout comparable à ce que j'ai vu jusqu'à présent, pas même en Champagne l'an dernier². Cependant les communiqués vous ont

annoncé comme à moi que depuis une quinzaine de jours le front de Verdun est plus calme grâce à l'offensive franco-britannique sur la Somme³. C'est vrai, sauf toutefois sur un point : le point compris entre Thiaumont-Fleury-Souville⁴. Et précisément nous n'en sommes pas fort loin⁵. Chaque jour de la nouvelle position que j'occupe depuis mardi dernier⁶, j'observe les points sus-mentionnés et j'entends le furieux bombardement réciproque, prologue obligé d'attaques et contre-attaques quotidiennes. Mais il y a souvent des tirs d'arrosage de la part de l'ennemi et alors le casque devient d'une nécessité presque absolue. Comme preuve à l'appui de mes dires, un arrêt subit dans ma lettre voulu par la venue d'un obus qui éteint (à l'instant) notre lampe à acétylène. A part ces émotions passagères on tient assez bien dans notre fort, et le moral est excellent. J'ai ici le bonheur de célébrer chaque matin grâce à un prêtre qui fait fonction d'aumônier. Je m'unis de grand coeur à la retraite que vous et M. Corlay⁷ prêcherez à nos chers jeunes gens, je prie pour eux, pour leur persévérance⁸ et je serai de coeur et d'esprit avec tous les enfants du dedans et du dehors⁹ qui communieront pour la France selon les désirs du Souverain Pontife. Bienheureux nos confrères qui iront faire une cure à ... ?¹⁰ Je suis content pour eux que je suppose bien fatigués. Notre cure à nous est à base de marches forcées dans la nuit noire et de manifestations terrifiantes de la mort. Mais nouvelle pause : nous venons de prendre et de soigner un homme (blessé), mais Dieu m'a consolé comme je vous l'ai déjà écrit, en me donnant souvent l'occasion de lui offrir de nombreuses actions de grâces. On parle de relève pour notre division. Tant mieux, les permissions reprendront peut-être. Je présente mes respects à tous ces Messieurs, je souhaite beaucoup de fruits spirituels aux prédications de M. Corlay. Mes amitiés à tous nos enfants. Je vous embrasse affectueusement. - J. Laugier, prêtre.

1. Un mois a passé depuis la lettre précédente. Le régiment de Laugier, arrivé à Verdun, a essuyé de lourdes pertes fin juin, probablement devant Souville (voir, ci-dessous, la lettre du 5 septembre). Puis la bataille s'est ralentie. Le PSP n'a plus lieu d'être "sur les épines" au sujet de Laugier.

2. Dans le secteur de Souain et Perthes-les-Hurlus.

3. Offensive déclenchée le 1er juillet 1916 depuis la ligne d'Albert (Somme) et dans la direction générale de Péronne (Somme). Voir, dans H. BIDOU, Histoire de la Grande Guerre, p. 430-468, le chapitre sur "la bataille de la Somme".

4. Secteur d'une dizaine de kilomètres carrés au nord-est de Verdun. Thiaumont et Fleury avaient été emportés par les Allemands lors de leur ultime progression du mois de juin. Une contre-offensive française permit de reprendre les ouvrages de Thiaumont et de Fleury à partir du 27 juin. Le 24 octobre, l'avance française aura été consolidée jusqu'à Douaumont et au fort de Vaux (d'après la carte "Le théâtre de l'épopée de Verdun", dans l'Album de la Guerre, t. I, p. 550).

5. La suite de la lettre dira que Laugier est installé dans un fort. Depuis ce fort, il peut regarder le secteur de Thiaumont-Fleury-Souville. Il était donc, semble-t-il, dans l'un des forts bâtis sur la rive gauche de la Meuse. Le choix est grand : fort de la Chaume ? fort de Marre ? fort des Bois Bourrus ? etc.

6. Il était donc là depuis le 18 juillet. L'avance allemande avait été considérée comme stoppée le 22 juin.

7. Le P. Guillaume Corlay, confesseur au PSP, déjà nommé dans cette correspondance.

8. Il s'agissait, non pas d'une retraite d'enfants, mais d'une retraite salésienne. La persévérance en question est celle de novices ou de jeunes religieux.

9. De l'internat et du patronage paroissial.

10. Il semble que le nom de la localité ait été illisible sur la lettre reçue par Laugier.

75. J. Laugier est renversé par l'explosion d'un obus.

Adoption, 1916, p. 276-277.

S. P. 130, 5 août. - Je viens encore par cette courte lettre vous prier de remercier Dieu avec moi pour la protection toute providentielle dont j'ai été l'objet lundi dernier, 31 juillet, fête de saint Ignace¹. Vers 8 heures du soir, je venais de terminer, à la porte de notre gaine², la lecture du Chemin royal de la Croix³, dans l'Imitation de Jésus-Christ. Je suivais ensuite attentivement dans le ciel les évolutions de nos aviateurs préparant quelque attaque pour la nuit. Quelques instants plus tard je signalais la chute d'un avion boche par l'adjudant Lenoir (confirmé par le communiqué du surlendemain). Nous causions ensuite avec un sous-officier de ma compagnie ; les Boches ne nous ayant rien expédié depuis plusieurs heures, nous étions parfaitement tranquilles. Tout à coup un éclatement se fait entendre au-dessus de nous. Le temps de voir l'éclair rapide du fusant et de me pencher d'instinct, et je m'affale sur une claie toute proche, car j'ai senti au-dessus des épaules un poids énorme qui me terrassait ... Je me ressaisis cependant et, avec l'aide d'un ami, je regagne le poste de secours. La douleur était forte, mais je sentais que ce n'était pas grave. On me donna des soins immédiats et si le lendemain mardi je n'ai pas célébré, ce n'est pas à cause de mon égratignure, mais des obus empoisonnés⁴ que les Boches nous envoyèrent en guise de parfums. - Pas d'inquiétude à mon sujet : je vais très bien et n'ai pas quitté mon service. Merci à Notre Seigneur et à notre bonne Mère Auxiliatrice. Merci aussi à notre vénéré Père⁵ qui veille visiblement sur ses enfants. Je vous envoie sous un autre pli cinquante francs en action de grâces. Bénissez-moi. - J. Laugier, prêtre.

1. Ignace de Loyola.
2. La gaine d'aération du fort où il se trouve.
3. Le chapitre De regia via sanctae crucis (Imitation de Jésus-Christ, livre II, chap. 12). On observera que ce chapitre confortait l'abbé Laugier dans sa spiritualité de victime satisfaisante. Il lisait : "... Pourquoi donc craignez-vous de porter la croix, par laquelle on arrive au royaume du ciel ? Dans la croix est le salut, dans la croix la vie, dans la croix la protection contre nos ennemis. C'est de la croix que découlent les suavités célestes. Dans la croix est la force de l'âme ; dans la croix la joie de l'esprit, la consommation de la vertu, la perfection de la sainteté. Il n'y a de salut pour l'âme, et d'espérance de vie éternelle, que dans la croix. Prenez donc votre croix et suivez Jésus, et vous parviendrez à l'éternelle félicité ..." (traduction de F. de Lamennais).
4. Les combattants utilisaient désormais des obus à gaz.
5. Don Bosco, qui est plutôt rarement nommé ici.

76. Sermon sur les journées glorieuses et sanglantes de Verdun.

Adoption, 1916, p. 306-307.

S. P. 130, 5 septembre. - J'ai reçu hier¹ votre lettre si encourageante. Je l'ai lue sans difficulté d'un bout à l'autre. Je crois que, l'union sacrée aidant², vos nombreux correspondants et vous ne ferez qu'un désormais. Je vous remercie de l'invitation que vous m'adressez de mettre toute ma confiance dans le Sacré-Coeur de Jésus. Malheureusement je n'ai pu célébrer vendredi dernier³ : j'avais tout préparé dans notre salle de visite et voilà qu'une marche malencontreuse fixée à la dernière heure dérouta tous mes plans. Par contre dimanche dernier⁴ nous avons eu une messe superbe dans l'église de Maast⁵. A mon insu on avait annoncé un service pour les soldats morts devant Verdun. Il y avait bien 400

hommes avec leurs officiers au complet. A l'Evangile, je montai en chaire et, tout en commentant la parabole du Bon Samaritain⁶, je fis un retour avec l'auditoire vers les journées glorieuses et sanglantes de la fin juin⁷. Sujet facile en même temps qu'émotionnant. Bien des yeux pleurèrent sur les disparus. Je comptais aller à Nice pour les premiers jours de septembre et j'aurais été heureux de m'y rencontrer avec Amielh⁸ qui m'y invite si gentiment par une carte reçue avant-hier. Hélas ! il y aura probablement encore un délai d'un mois avant le jour où je pourrai embrasser ma vieille mère et mes chers confrères du Patronage. C'est pour moi une peine bien sensible, croyez-le. Dieu le permet, inclinons-nous⁹. Veuillez prier pour moi et m'obtenir la vertu de patience. Meilleures salutations à tous. - J. Laugier, prêtre.

1. Entre le 5 août (lettre précédente) et le 5 septembre (celle-ci) le régiment de Laugier avait quitté Verdun pour un secteur calme, que je crois être au nord du département de l'Oise, entre la Somme et l'Aisne.

2. L'"union sacrée" des Français, quelle que soit leur appartenance politique. On sait que le P. Louis Cartier s'était fort mal entendu, depuis une quinzaine d'années, avec les partis au pouvoir en France.

3. Le premier vendredi du mois (1er septembre), jour consacré plus particulièrement au Coeur de Jésus.

4. Le 3 septembre.

5. Problématique. La "commune" de Maast n'existe pas en France. Laugier parle peut-être par erreur du Matz, rivière qui coule dans l'Oise, et donc d'une localité comme Ressons-sur-Matz. Le Matz revenait souvent dans les communiqués de guerre.

6. Sujet de l'évangile dans la liturgie de ce dimanche, qui, en 1916, était le douzième après la Pentecôte.

7. Je déduis de ce "retour avec l'auditoire" que le régiment de Laugier avait été directement impliqué dans la bataille de Verdun à la fin de juin 1916. Voici un bref historique de ces journées "glorieuses et sanglantes". "Entrés à Vaux, les Allemands ont encore à prendre Souville pour se ren-

dre maîtres de Verdun (...). Le 22 juin, l'ennemi écrase le secteur de Souville sous plus de 100.000 obus asphyxiants. Il lance à l'attaque dix-neuf régiments. Il s'empare de Thiaumont et de Fleury, mais il n'arrive pas à Souville" (Album de la Guerre, t. I, p. 454). Le 23 juin fut l'une des journées les plus dures de toute la guerre (selon H. BIDOU, Histoire de la Grande Guerre, p. 394). "Persuadé que le meilleur de la défense est dans l'attaque, Mangin a passé le 25 juin à l'offensive et il a repris Thiaumont ; le 27, il a repris Fleury. Le 1er juillet, s'est déchaînée la bataille de la Somme ..." (Album de la Guerre, p. 455 ; sous une grande photographie représentant "la rue principale de Fleury-sous-Douaumont où nous sommes rentrés le 27 juin"). A noter que, parmi les victimes des journées de la fin juin, il y eut au moins un salésien, le Breton Joseph Mandé (de Saint-Servan), dont une citation posthume dira : "Très bon soldat, brave et courageux. Tué à son poste de combat, le 23 juin 1916, à Fleury-sous-Douaumont. Croix de guerre avec médaille de bronze." (Livre d'or du clergé et des congrégations, t. I, p. 232.) Au bout du compte, la bataille de Verdun ne fut pour les Allemands qu'une inutile tragédie. Les deux armées, la française et la leur, furent également saignées. "En décembre 1916, après six nouveaux mois de combats, les pertes de cha-
cun des deux adversaires devaient approcher de quatre ou cinq cent mille morts ..." (A. GOUTARD, "La bataille de Verdun", dans le Monde, 12 juin 1976).

8. Arthur Amielh.

9. Cette fois, J. L. dit seulement que Dieu "permet" cette souffrance, non pas qu'il la "veut".

77. Corvée de café à cinq heures du matin (septembre 1916).

Adoption, 1916, p. 316-317.

S. P. 130, le 22 septembre. - Ce matin j'étais de jus. A 5 heures je me réveille d'instinct, l'instinct du devoir : je m'arme de bidons variés, bidon pour la gnole¹ et, laissant à leur repos mes camarades du poste de secours, je suis le boyau, puis un chemin creux qui dévale vers le village de O ...² Dans une maison éventrée par les obus se tient l'Automatic-Bar. Comme à confesse je passe à mon tour, délaissant

cependant, et pour cause³, l'absorption d'un quart à l'oeil auquel ont droit tous ceux qui de bon matin se sacrifient (!) pour leurs camarades. Je passe donc à mon tour et je reçois trois pains énormes, puis on garnit mon bidon de la liqueur chère aux habitants des gourbis. En fin de quoi un cuisinier chargé d'ans et loyaux services remplit mes deux doubles bidons du précieux moka. Je m'empresse et je file aussitôt sans songer aux 20 minutes de montée abrupte, sans même noter au passage certaine pancarte indiquant que le chemin creux est dangereux et qu'il faut se défiler par un boyau de côté. Ce qui importe, c'est que les camarades puissent boire chaud. D'ailleurs ils me le rendent bien, car lorsque je reviens de mon abri-chapelle à 7 h. 40, mon café est chaud encore. Ce début baroque pour vous dire que ma journée étant plus longue aujourd'hui que de coutume, j'en profite per sbrigare alcune lettere⁴. J'ai reçu la vôtre du 1er septembre (votre dernière, je crois). Merci pour toutes les nouvelles, dont le retour à Nice du bon M. André⁵ n'est pas la moindre. Aujourd'hui pour la première fois depuis Verdun⁶ un Boche a survolé nos lignes à plusieurs reprises. C'est vous dire que nos voisins ne songent guère à nous par ici. Mais sait-on jamais ce que sera demain ? A la grâce de Celui qui sait tout et qui est notre meilleur Père. Je vais mieux⁷ grâce à Dieu et à vos bonnes prières. Respects bien fraternels à tous. - J. Laugier, prêtre.

1. Eau-de-vie.

2. Indéterminé, mais probablement dans l'Aisne, où il "reviendra" cinq semaines plus tard .

3. Cette "cause" était évidente aux lecteurs catholiques du temps. L'abbé Laugier devait absolument rester à jeun pour pouvoir célébrer la messe un peu plus tard (vers 7 h., dans son abri-chapelle).

4. "Pour expédier quelques lettres".

5. Le prêtre salésien Victor André (1865-1933), qui avait vécu à Nice au temps de sa préparation sacerdotale (1887-1891) et qui venait d'y revenir au titre de catéchiste du PSP.

6. Depuis que le régiment a quitté Verdun.

7. Souligné dans l'original. Il s'agissait d'un mieux moral.

78. La mort de Jean-Baptiste Vicario (septembre 1916).

Adoption, 1916, p. 344-345.

S. P. 130, le 5 octobre. - Faute de mieux et vu l'impossibilité de votre part, force a été de me contenter de la lettre polycopiée du 21. C'est bien votre pensée que j'ai lue dans ce document, mais égoïste comme je le suis, j'ose espérer pour une autre fois un mot de vous pour moi tout seul. J'ai prié pour les confrères et les anciens dont vous signalez la mort glorieuse¹. Celle du pauvre Vicario surtout m'a bien affecté² : je me souviens du baptême du feu reçu avec lui le 12.10.1914. Le pauvre garçon reçut ce soir-là quatre balles comme acompte. Le lendemain c'était mon tour de faire quelque chose et le 14 la même automobile nous emportait de Rupt-devant-Saint-Mihiel à Bar-le-Duc³. Depuis, je ne l'ai plus revu. Que Dieu ait son âme ! - Les permissions, après moultes et moultes réclamations, vont décidément mieux que jamais. Je crois même qu'on finira par fixer mon jour de départ à moi et que le mois du T. S. Rosaire⁴ ne se passera pas sans que j'aie me retremper un peu au Patronage. A ce propos je vous demande de vouloir bien me préparer à l'avance un petit règlement de retraite que je commencerai, si vous le jugez ainsi, dès le deuxième jour de ma permission. Je ressens vraiment un grand besoin de reprendre haleine et de demander à Dieu force et résignation. J'ose compter à l'avance

sur vos prières et sur celles de toute la communauté pour la bonne réussite de ces quelques jours de recueillement. Ne craignez pas de m'écrire, car j'ai encore tout le temps de recevoir votre lettre. Je me réjouis déjà à la pensée de ces journées trop courtes que Dieu, je l'espère, m'accordera bientôt de passer au milieu de vous tous. En décembre 1915, je vous écrivais que le désir de ma permission était presque une obsession, presque de la rage⁵ ; et maintenant dame Anastasie⁶ ne laissera peut-être pas passer toutes mes expressions. Chut donc et à bientôt. A bientôt aussi des numéros de l'Adoption si désirés. Veuillez me bénir ... - J. Laugier, prêtre.

1. Outre Vicario, l'Adoption d'août-septembre et d'octobre 1916 annonça les morts des anciens Vincent Paris, Théophile Richéris, Victor Porcier et André Novo, ainsi que du jeune professeur salésien François Sallou. Ce dernier, qui n'avait que vingt ans, avait été mortellement blessé en Macédoine, le 26 août 1916. (Notice dans l'Adoption, décembre 1916, p. 333-336.)

2. Jean-Baptiste Vicario, tué, en septembre 1916, à Verdun, où il avait apparemment vécu tout le temps de l'offensive allemande. L'une de ses lettres, d'un laconisme émouvant, avait raconté une terrible bataille du 15 mars précédent : ce jour-là, de sa section d'attaque, il était retourné seul des lignes allemandes. Il avait d'abord été enseveli pendant trois heures dans un abri qu'un obus avait brusquement défoncé, puis, après s'être enfin dégagé, avait attaqué sous les obus. Le 29 juin, donc exactement à la fin des journées épouvantables de cette fin de mois, il écrivait que, grâce à Notre Dame Auxiliatrice, il venait "encore d'échapper à l'horrible enfer de mitrailles de Verdun où (il avait) passé 10 jours". La même lettre disait son bonheur de recevoir des nouvelles de ses camarades "et surtout de mon cher ami Laugier dont les lettres m'intéressent tant" (Adoption, 1916, p. 247). Nous savons que Vicario était marié et père de deux enfants.

3. Ci-dessus, document 12.

4. Le mois d'octobre.

5. Ci-dessus, document 61.

6. La censure, désormais attentive aux propos qui pouvaient nuire au moral des Français en guerre.

79. J. Laugier annonce son arrivée à Nice.

Adoption, 1916, p. 345.

(....) le 17 octobre. - Je compte pouvoir célébrer¹ au Patronage samedi matin². Je ne tiens plus en place jusqu'au jour où je pourrai vous embrasser, vous et mes chers confrères. - J. Laugier, prêtre.

1. La messe.

2. Le samedi 21 octobre 1916. Laugier passa sa deuxième permission à Nice dans le dernier tiers de ce mois.

80. Retour aux tranchées (2 novembre 1916).

Adoption, 1917, p. 14-15.

Des tranchées, le 2 novembre. - Me voilà de retour et installé déjà dans mon ancien poste de combat à 200 m. de l'ennemi. Le contact nécessaire à reprendre et les cérémonies de la Toussaint et des Morts sont causes que je ne vous ai pas écrit plus tôt. J'ai fait, grâce à Dieu, un voyage excellent malgré la pluie qui n'a pas discontinué depuis Lyon. Heureusement qu'à mon arrivée à Fismes¹ elle cessa comme par enchantement. Nous nous sommes alors dirigés vers M...² à travers la nuit noire dont l'obscurité était rompue de loin en loin par les fusées éclairantes du front³. Là je disais ma messe le lendemain et me dirigeais ensuite vers B...⁴ auprès de mon chef de service. Sa dame lui avait écrit ma visite du mardi précédent⁵. A B... encore je retrouvai M. le sous-lieutenant Pauliani : il fut d'une cordialité charmante à mon égard et me retint à déjeuner au milieu de ses collè-

gues. - Et me voilà de nouveau dans l'insipide prose de la vie fastidieuse des tranchées. Quelques bonnes émotions cependant dès le début : mes quatre messes de mercredi et jeudi⁶ (deux à l'église et deux à la tranchée) ; récitation de l'absoute et bénédiction de là-haut sur tous les cimetières environnants. Bonne affluence à chacune de ces cérémonies. Et puis dans la nuit du mercredi au jeudi expédition de camelote boche sous forme de torpilles et de grenades comme onques ne vis jamais de longtemps dans notre secteur si tranquille. Tranquille, vous dis-je ! Ce petit jeu dura de 11 h. à 2 h., brisa toutes les vitres de l'unique fenêtre de mon major, faillit m'amocher et pour tout résultat ne blessa qu'un seul homme et nous fit passer la nuit blanche. Le lendemain un avion boche vint sur nos lignes pour constater le kolossal dégât. Il put voir, ma foi ! que nos tranchées avaient été comblées et que nos hommes travaillaient ferme pour les remettre en état, mais la visite de l'oiseau noir n'eut pas d'autre suite. - Je n'oublie pas, cher M. le Directeur, la charité avec laquelle vous et tous mes chers confrères m'avez accueilli. Je garderai aussi le meilleur souvenir des quelques heures trop courtes de recueillement qu'il m'a été donné de passer auprès de Notre-Seigneur. Je me recommande aux prières de toute la communauté. - J. Laugier, prêtre.

1. Fismes, dans le département de la Marne et aux confins du département de l'Aisne. On peut en déduire que le "secteur si tranquille" de cette période était situé entre le front de Champagne et celui de la Somme, dans la région de Soissons (Aisne).

2. Non déterminé.

3. Front de l'Aisne, où l'activité ne reprendra vraiment qu'au printemps 1917.

4. Non déterminé.

5. A Nice probablement, le mardi 24 octobre.

6. Mercredi 1er (Toussaint) et jeudi 2 novembre (jour des Morts), ce qui explique le nombre des messes célébrées.

81. De l'Aisne en Champagne (décembre 1916).

Adoption, 1917, p. 49-50.

S. P. 155, 22.12.1916. - Nous n'y sommes plus, dans la ville épiscopale de Mgr Péchenard¹. Nous avons refait en sens inverse nos 60 kms de l'autre jour et nous sommes venus passer quelques jours dans les bois. Heureusement pour nous, nous n'y sommes plus. Nous voilà actuellement dans l'ancien secteur de Pâques², à quelque 15 kms à gauche (blanchi par la censure)³. Présentement ma Cie⁴ est dans un village⁵ et j'ai la grande chance de jouir d'une chambre confortablement meublée, chez M. le Curé - un saint prêtre qui a de nombreux points de contact avec le saint Curé d'Ars⁶. C'est là que nous passerons vraisemblablement les fêtes de Noël et du jour de l'An. Un revers à cette jolie médaille : je suis en même temps avec le cher M. B., chef de service⁷, et il faut que je vole mon temps pour dire mon bréviaire et faire hâtivement quelques lettres. Il dîne, donc je suis tranquille et j'en profite pour vous envoyer ainsi qu'à tous ces messieurs et à tous nos enfants mes meilleurs voeux et souhaits de bonnes et saintes fêtes. On parle passablement de paix en ce moment⁸. Si seulement nous cherchions tous à posséder la paix du Seigneur, quae exsuperat omnem sensum⁹, l'autre serait bientôt là. J'unis mes prières aux vôtres dans ce sens. - J. Laugier, prêtre-brancardier.

1. Soissons (Aisne). Pierre-Louis Péchenard (né le 1er décembre 1842) avait été élu évêque de Soissons le 15 janvier 1907.

2. En Champagne, dans la région de Reims.

3. "de Reims". La lettre suivante dit en effet que Laugier est dans un village qu'il nomme et qui est situé à une quinzaine de kilomètres au nord-ouest de Reims.

4. Compagnie.

5. Merfy (Marne).

6. Jean-Marie Vianney.

7. Il veut apparemment dire qu'il partage avec M. B., un prêtre probablement, la responsabilité du poste de secours.

8. Plusieurs événements faisaient alors parler de paix : la mort de l'empereur d'Autriche François-Joseph, le 22 novembre 1916 ; la note du chancelier allemand Bethmann-Hollweg au chargé d'affaires des Etats-Unis à Berlin, le 12 décembre 1916 ; et (peu après la lettre de Laugier), la proposition de paix de Guillaume II, le 26 décembre 1916. Mais les Alliés ne voulaient pas entendre parler d'une paix blanche.

9. "Qui dépasse tout sentiment" (Phil., 4, 7).

82. Superbe messe de Noël à Merfy (25 décembre 1916).

Adoption, 1917, p. 50-51.

..., 29.12.1916. - J'ai passé grâce à Dieu un Noël excellent. D'accord avec mon nouvel aumônier divisionnaire, j'ai célébré dans la cave d'un village voisin ; j'ai eu la satisfaction de distribuer la sainte Communion à 22 militaires que j'avais vus¹ la veille. Aucun ornement dans cette cave, qui tient lieu de l'église, démolie par les obus. Cependant, mes trois messes n'ont pas manqué de religieuse poésie. Et puis nous avons eu à 11 heures dans l'église de Merfy², où nous sommes, une messe superbe. Nous y avons même exécuté avec autant d'à propos que possible³ le Minuit Chrétiens qu'une personne m'avait envoyé la veille. La journée ensuite a été bien, grâce aussi aux friandises reçues un peu de tous les côtés. Votre colis, dont je vous remercie de tout coeur, était arrivé à temps et en excellent état. - Vous ai-je dit que les 3 régiments actifs⁴ de notre division sont en route pour le pays inhospitalier⁵ où Louis⁶ a gagné la citation si élogieuse que je viens de lire dans l'Adoption⁷ ?

Et nous, que deviendrons-nous ? Voilà : nous sommes dissous purement et simplement à la date du 4⁸. A cette date nous rejoindrons nos nouveaux x régiments vers (blanchi par la censure)⁹. Je vous écrirai dès que je saurai du nouveau. Je souhaite que ce mauvais cadeau qu'on a l'air de nous faire pour le jour de l'An n'ait pas pour nous de suites trop fâcheuses. - J. L.¹⁰

1. C'est-à-dire : entendus en confession.
2. Village de la Marne, près de Reims. Le censeur a heureusement négligé de blanchir ce nom propre.
3. Minuit était en effet passé depuis une douzaine d'heures.
4. En service actif. A distinguer des régiments de réserve, dont Laugier faisait partie.
5. La Macédoine.
6. Louis Cartier, neveu du P. Cartier.
7. Adoption, octobre-novembre 1916, p. 363.
8. Le 4 janvier 1917.
9. Dans la Meuse, probablement (voir la lettre suivante).
10. La signature a été exceptionnellement réduite aux initiales. Mais il s'agit bien de Joseph Laugier.

83. Retour dans la Meuse (4 janvier 1917).

Adoption, 1917, p. 80-81.

Du front, 6 janvier. - Ai rencontré ce matin à la sacristie après ma messe M. l'abbé Nozeran¹ : jugez de notre joie. L'année dernière à pareille date je jouissais de mon premier jour de permission², et maintenant je me retrouve dans la Meuse depuis deux jours³. Que d'événements depuis ma dernière lettre ! Nous avons été versés hier dans la division Passaga⁴ composée de bataillons de chasseurs et de

régiments de choc⁵. Mon âge m'a affecté au (chiffre blanchi par la censure)⁶ d'infanterie. Vous n'aurez pas à écrire cette année-ci une deuxième édition de votre article sur les Rois⁷ ; et c'est dommage, car j'aurais été bien heureux de vous en fournir l'occasion⁸. Ce sera pour un peu plus tard. Nous avons un temps abominable depuis deux mois et demi. Mes respects et amitiés à toute la maisonnée. Je vous écrirai plus longuement dans quelques jours. - J. Laugier, prêtre.

1. Félix Nozeran (1880-1953), qui avait été salésien (profès le 11 mars 1900) et membre du personnel du PSP de Nice (1900-1903). Il était sorti de la congrégation salésienne, avait été ordonné prêtre dans le clergé de Montpellier et, au début de la guerre, il était professeur à Béziers. En janvier 1917, il était à Verdun depuis trois mois (Vaux et Douaumont en octobre-novembre 1916, Bezonvaux les 15 et 16 décembre 1916). Sa citation, à l'ordre du corps d'armée, le 19 janvier 1917, dira de lui : "... aux combats de septembre, octobre et décembre 1916, n'a jamais cessé de donner l'exemple du dévouement le plus absolu aux blessés et de faire preuve du plus grand mépris du danger. Après l'attaque du 24 octobre 1916, a dû être hospitalisé pour surmenage physique. A peine guéri, et sachant que le bataillon allait à l'attaque, a tenu à rejoindre. A eu, à l'attaque du 15 décembre 1916, une conduite au dessus de tout éloge. Déjà cité deux fois." (Livre d'or du clergé et des congrégations, t. II, p. 409.) C'était un courageux !

2. Ci-dessus, document 61, n. 7.

3. Depuis le 4 janvier, jour où, selon la lettre précédente, le régiment de Laugier devait être dissous.

4. La 133ème, dite "la Gauloise", qui s'était brillamment conduite à Verdun en septembre-octobre 1916 (d'après H. BIDOU, Histoire de la Grande Guerre, p. 484).

5. Ce qui, pour Laugier, présageait le retour dans des zones de durs combats.

6. Au 321ème d'infanterie. Laugier allait avoir quarante-deux ans.

7. Dans l'Adoption de février 1916.

8. Par un retour au PSP en cette période de l'Epiphanie.

84. Dans la boue et la neige au nord de Verdun (janvier 1917).

Adoption, 1917, p. 92.

Du front¹, 16 janvier. - J'ai reçu avant-hier seulement votre lettre du 27 décembre : il doit y en avoir comme cela un bon paquet qui m'arriveront avec beaucoup de retard. Je vous remercie de grand coeur pour tout le bien que vous me témoignez. Vous savez par mes billets postérieurs au 1er janvier ce qu'il est advenu de notre 240e². Pour l'instant, nous sommes dans la boue, la neige et nous attendons avec impatience le moment de pouvoir nous débarbouiller. J'aurai aussi le plaisir de vous écrire à mon aise et longuement. Que de souffrances ! C'est inimaginable³ ! Veuillez prier beaucoup⁴ pour moi et pour les nouveaux camarades de misère⁵ que Dieu a bien voulu me donner. - Je présente à tous ces Messieurs et surtout à M. l'abbé Dumas, tout embaumé encore des joies de sa première messe⁶, mon salut très fraternel. A tous et à chacun je demande des prières. - J. Laugier, prêtre.

1. De Bezonvaux, au nord de Douaumont et donc de Verdun, d'après la lettre du 5 février, ci-dessous.

2. Comme nous le savons, le 240ème régiment d'infanterie, auquel Laugier appartenait depuis la fin septembre 1914, avait été dissous.

3. La grande bataille de Verdun était cependant finie (et gagnée par les Français) depuis le 15 décembre 1916. Voir, dans H. BIDOUE, Histoire de la Grande Guerre, p. 481-491, le chapitre sur "la délivrance de Verdun". Mais le paysage demeurait et suffisait à entretenir la terreur. Cette terre âprement disputée était devenue un des lieux d'horreur "les plus achevés que l'on puisse voir à la surface de la terre". "Entre tous les paysages de la guerre, celui qu'avait créé la bataille de Verdun, avec ses grands à-pics, ses fonds en marécages, ses horizons dentelés, sa couleur tantôt grise et tantôt brun roux, avait un caractère plus tragique que tous les autres..." (H. BIDOUE, op. cit., p. 490, qui poursuit par une description exacte de cette mer démontée et monstrueuse.)

4. Souligné dans la lettre, indice d'une détresse particulière.

5. Son nouveau régiment.

6. Le salésien breton Eugène Dumas (1886-1943) avait été ordonné prêtre à Nice par Mgr Chapon le 23 décembre 1916.

85. Incertitude et anxiété (janvier 1917).

Adoption, 1917, p. 101-102.

Du front¹, 30 janvier. - Je compte bien un jour vous envoyer une relation un peu étendue sur tout ce que nous avons vu pendant ce mois de janvier². Je ne l'oublierai jamais à cause des incertitudes de son début³, des tristesses de la séparation⁴, à cause de certaine anxiété qui s'est emparée de chacun de nous au sujet de sa nouvelle affectation. Pour moi cela se compliquait davantage : garderais-je ou ne garderais-je pas mon emploi⁵ ? Nous savions déjà que nous n'allions pas dans une division de tout repos, car tout le monde sait en France les faits et gestes de la division Passaga⁶. Mon nouveau régiment s'est vu attribuer la fourragère⁷ le 9 janvier, c'est tout dire. Mais cela m'importait assez peu⁸. Vous avez prié et puis nous sommes dans le mois de l'enfant Jésus, de Don Bosco et de saint François de Sales⁹. Et voilà que je suis infirmier tout simplement. Tout va donc bien qui finit bien.

- J. Laugier, prêtre.

1. Dans la région de Verdun, d'après la lettre du 5 février, ci-dessous.

2. S'il l'a écrite - ce qui me paraît peu probable - elle n'a pas été publiée par l'Adoption.

3. Sur la destination.

4. Lors de la dissolution du régiment.

5. Son emploi d'infirmier.

6. Le 24 octobre 1916, par exemple, la division Passaga avait été placée au centre de la première ligne d'attaque (à gauche, la 38e, de Guyot de Salins ; à droite, la 74e, de Lardemelle), lors de la bataille de Douaumont, organisée par le général Mangin avec une extrême minutie pour dégager définitivement Verdun. Elle avait enlevé du premier coup tous ses objectifs. (Description précise de la bataille dans H. BIDO, Histoire de la Grande Guerre, p. 484-486.)

7. "Distinction collective à la suite de faits d'armes exceptionnels" (Larousse). En l'occurrence, il s'agissait de la fourragère aux couleurs de la croix de guerre (verte).

8. Plus prêtre que soldat, Joseph Laugier n'était affamé ni de bravoure ni de gloire.

9. Janvier était le mois de Jésus enfant (fête de la circoncision de Jésus, le 1er janvier), celui de la fête de saint François de Sales (le 29 janvier) et celui de l'anniversaire de la mort de don Bosco (le 31 janvier).

86. Nous avons eu 21 ° de froid (4 février 1917).

Adoption, 1917, p. 104.

Du front¹, 5 février. - Je suis descendu le 2 février pour la deuxième fois de Bezonvaux où nous étions montés le 11 janvier. Merci à Notre Dame Auxiliatrice, au Vénérable Don Bosco et à soeur Thérèse de l'Enfant Jésus. Bénissez-moi. - J. Laugier, prêtre.

P. S. - J'ai reçu la dernière lettre et j'ai prié pour le cher monsieur Piglione². Hier matin nous avons eu 21 ° de froid³.

1. A l'arrière de Bezonvaux (Meuse), commune donnée comme inhabitée en 1960, au nord de Douaumont.

2. Le salésien coadjuteur du PSP, Barthélemy Piglione.

3. Très rigoureux, l'hiver de 1917 ajouta encore aux terribles souffrances du soldat sur le front français.

87. Permission de J. Laugier à Nice en mars 1917.

Chronique de l'Adoption, avril 1917, p. 120¹.

Dans le cours du mois, nous avons eu le plaisir de recevoir pendant leur permission MM. l'abbé Laugier, le sous-lieutenant Presteau, Noat, Guillaume, Pastour et Fraysse.

1. "La crise du papier nous oblige, à notre grand regret, à réduire notre courrier militaire", annonça l'Adoption d'avril 1917 (p. 105), numéro qui n'avait plus que seize pages. Les nouvelles de Joseph Laugier vont fortement diminuer. Cette information de la chronique sur son passage à Nice est la seule que nous ayons sur lui pour les mois de février-mars 1917. Le mois en question ("dans le cours du mois") était le mois de mars. La correspondance qui suit immédiatement (et qui n'est plus datée avec précision) nous apprend que Laugier changea de secteur durant cette période et qu'il se retrouva sur le front de l'Aisne.

88. Pâques près du Chemin des Dames (avril 1917).

Lettre de M. Nozeran¹, Adoption, 1917, p. 153.

Malgré les obus qui se croisent jour et nuit sur nos têtes, nous tenons et sommes disposés à tenir². Nous attendons en plein air le moment favorable d'ajouter un nouveau fleuron à notre couronne de gloire. J'ai pu dire la sainte Messe sous un hangar de guerre : pendant la courte allocution que j'ai adressée à mes bons petits chasseurs, j'ai dû interrompre à plusieurs reprises tant était intense le bruit du canon. Le temps est assez beau : j'en profite pour circuler et encourager les uns et les autres. Le jour de Pâques, j'ai passé l'après-midi avec le bon M. Laugier³.

1. Le prêtre Félix Nozeran (ci-dessus, document 83, n. 1), du 24^e Bataillon de Chasseurs Alpains, relevait de la 133^e Division.

2. Près du Chemin des Dames, route courant sur les crêtes du département de l'Aisne, entre Aisne et Ailette. Une citation postérieure de cet homme au langage énergique dira de lui : "Sous-officier d'un courage à toute épreuve et d'un dévouement sans limites. A été blessé grièvement le 5 mai 1917 au Chemin des Dames, en relevant les blessés du bataillon avec un absolu mépris du danger sous un feu des plus violents. Médaille militaire pour faits de guerre, 4 citations" (d'après l'Adoption, 1918, p. 122-123).

3. En 1917, Pâques tombait le 8 avril. Le 8 avril 1917, Joseph Laugier était donc dans la région du Chemin des Dames.

89. "La terrible fête est commencée" (mi-avril 1917).

Adoption, mai 1917, p. 153.

M. Laugier, de nouveau providentiellement préservé, a pu garder le contact avec nous aux moments les plus tragiques. Il envoyait d'abord quelques mots : "La terrible fête est commencée"¹. Je vous demande avec instance des prières pour moi et tout mon régiment. A la garde de Dieu pour l'avenir. Nous sommes légèrement en arrière des premières lignes et notre départ est imminent."

1. Ce billet peut être daté du 14 avril environ, date retenue pour le début de l'assaut par l'historique qui suivra (document 91). L'offensive dans ce secteur avait été demandée et obtenue par le général en chef Nivelle au conseil de guerre de Compiègne le 6 avril précédent (H. BIDOU, Histoire de la Grande Guerre, p. 510-511). L'armée britannique s'engagea la première le 9 avril et enleva brillamment la falaise de Vimy, mais sans pouvoir déboucher dans la plaine de Douai. L'histoire de la guerre place l'attaque française au 16 avril.

90. "Ça va aussi bien que possible" (mi-avril 1917).

Adoption, mai 1917, p. 153.

Puis ces quelques lignes hâtivement écrites sur une Feldpostkarte¹, minuscule trophée : "Ça va aussi bien que possible, grâce à Dieu, si ce n'est que je ne puis célébrer depuis dix jours ...²"

1. Carte postale militaire allemande ramassée dans la région.

2. Détail qui paraît situer la rédaction de ce billet vers le 18 avril, "dix jours" après Pâques et avant la dure journée du 21 (voir le récit suivant).

91. Une attaque au Chemin des Dames (14-25 avril 1917).

Adoption, mai 1917, p. 153-155.

Puis une longue lettre :

... Donc le 14 au soir¹ nous partons pour accomplir notre dernière étape. Nous passons par des endroits fort connus de moi depuis octobre et novembre derniers². A 1 heure du matin nous arrivons dans un bois où nous dressons la tente ; défense absolue est faite d'allumer du feu et même de fumer. C'est là que nous devons passer la journée de dimanche. Au petit jour, je me mets à la recherche de l'abbé Delabre³, mon confrère du 4^{me} bataillon. Nous causons de tout. Nous récitons notre bréviaire en commun et nous tâchons d'élever nos esprits et nos coeurs bien au-dessus des misérables contingences d'ici-bas. Nous nous quittons en nous promettant de nous revoir. Cela ne devait pas tarder : quel bonheur en

effet de se sentir appuyé sur un ami véritable aux heures douloureuses de la vie. - J'y retourne de fait. Comme nous n'avions pu célébrer le matin, je le prie d'entendre ma confession et lui manifeste mon désir de communier. C'est le soir, je ne suis pas à jeun, mais ne suis-je pas à la veille peut-être de paraître devant Dieu⁴ ? Mon bon confrère s'est communiqué le matin, il comprend mon désir. Nous entrons dans un abri à munitions. Au milieu des obus et des grenades, le Dieu de Paix se laisse déposer sur le blanc corporal. Je renouvelle la contrition de toutes mes fautes, le prêtre redit sur moi les mots de pardon ... Quelques instants après, je possédais Notre-Seigneur. Toujours je me rappellerai cette communion en viatique, son décor belliqueux, la voix sonore du canon, ces arbres encore vierges de tout feuillage. Devant Dieu j'associe à mon bonheur tous les héros de demain, en particulier mes chefs et mes camarades de régiment. Je prie aussi pour ma chère mère, pour vous, pour votre oeuvre tout entière, pour nos amis, pour la France. - Je vais prendre ensuite un peu de repos en attendant minuit, l'heure fatidique fixée pour notre approche dernière. Elle est bientôt venue, car la pluie, des ordres brefs répétés de tente en tente, la fièvre inévitable de ces derniers instants, ne nous permettent guère de dormir. - Nous voilà donc cheminant dans la nuit noire vers les éclairs et le bruit de la canonnade. On ne cause guère dans ces moments-là. Les pensées seules vont leur train, de la famille à la Patrie, de la Patrie à Dieu. En quatre heures nous parcourons les 5 kilomètres qui nous séparent du point d'où commencera notre action. Pendant quelques heures de repos nous assistons de notre poste légèrement culminant aux derniers efforts de la préparation de l'artillerie. A quelques pas de nous de nombreux obusiers nous étourdissent et envoient sur les défenses ennemies leurs gros obus de rupture. Nous suivons curieusement leur trajec-

toire dans le ciel, presque jusqu'à leur point de chute.

6 heures du matin : c'est l'heure fixée pour l'attaque de l'infanterie⁵. Nous sommes déjà anxieux d'en connaître les résultats. - 8 heures. La deuxième vague s'ébranle. Nous en sommes ! Instinctivement nos coeurs se serrent à l'approche du danger. En bon ordre nous nous dirigeons par des boyaux jusqu'à nos tranchées de première ligne. Quelques obus fort maladroits nous saluent au passage de leur sifflement rageur. Nous n'y prenons pas garde et nous suivons très fidèlement notre colonne. Dès que nous sommes au point de départ nous nous étendons cinq minutes pour souffler, car la marche a été rapide et la côte était rude et escarpée. Un coup de sifflet et on se remet en marche. Nous n'avons que le temps de jeter un coup d'oeil sur les réseaux de fil barbelés emportés en miettes, sur les tranchées comblées, sur les abris écrasés⁶. Quelle horreur et quelle manifestation de la puissance ! On reste interloqué devant tant de ruines. Nous avançons toujours ; cependant, une, deux mitrailleuses ennemies balaient toute la plaine⁷. J'aide mon major pour les premiers soins à quelques camarades qui n'ont pas su passer au travers ; nous les expédions à l'arrière et nous repartons en avant. A ce moment j'ai été bien amusé par un incident. Nous soignons un petit bleuet⁸ à la porte d'un abri que les obus n'avaient pas atteint. Le jeune homme nous signale qu'il y a des Boches dans l'abri. Le médecin et moi nous faisons appel à nos vagues notions de tudesque et le plus énergiquement du monde nous intimons l'ordre de sortir. Vous devinez bien qu'il était imprudent de nous aventurer dans leur tanière, on ne sait jamais ce qui mijote dans la cervelle de ces oiseaux-là. Voilà donc qu'un pauvre diable (40 ans environ) la main et la tête pansées s'avance les bras en l'air et sans mot dire. Nous essayons encore de baragouiner. Pas de réponse. "Va les chercher ou bien ...". (Ici le major braque sur lui son rigolo⁹.) Le pauvre vieux s'en va et revient toujours les

bras levés, nous donnant à entendre qu'il est bien seul. Nous le renvoyons avec notre blessé comme gardien et nous repar-
tons. - A 11 heures nous atteignons la lèvre sud d'un pla-
teau, nous nous installons du mieux que nous pouvons, puis
nous allons nous installer dans une sape boche de 800 m. de
long. Nos blessés seront à l'abri désormais et pourront at-
tendre les équipes de nuit. J'aurais bien voulu vous expédier
de cette sape tout un stock de fusils Mauser, de baïonnettes-
scies, d'équipements ; mais je dois vous informer que la
poste ne fonctionnant pas encore, cela sera impossible.

Nous restons là quelques jours, défiant tous les feux
de barrage. Là aussi j'ai pu voir combien peu de chose est
l'homme, qui devient victime de sa puissance éphémère. Pau-
vres enfants de France, comme vous souffrez ! Dieu agréera
votre sang pour le bien de la Patrie ...¹⁰ C'est ici dans
ce souterrain que, le samedi 21¹¹, on nous apporte notre bon
Colonel. Des officiers avaient voulu être ses brancardiers.
Nous étions aussi trois prêtres pour l'encourager. - Enfin,
dans la nuit du 24 au 25¹² nous sommes relevés. Saint Joseph,
dont c'était la fête¹³, nous a protégés : pas un coup de ca-
non pendant cette relève qui était assez pénible sans la mi-
traille. Dieu m'a gardé pendant cette période si dure : que
son saint nom soit béni.

Je désire que ma reconnaissance revête un caractère
sensible et je vous demande des prières et le souvenir de nos
enfants. Je dois vous dire que j'ai perdu deux colis dans la
bagarre. L'un m'a été subtilisé par des soldats valeureux
mais parfois indésirables¹⁴, et le deuxième ne m'est pas par-
venu : un obus l'a mis en miettes ainsi que beaucoup d'au-
tres. Quelques camarades ont été tués ou blessés en cette
circonstance. Ici nous manquons de tout et notre argent ne
nous rend aucun service. Si donc quelque personne amie vou-
lait s'intéresser aux prêtres soldats de Don Bosco, toute

notre reconnaissance lui serait acquise. Priez et faites prier pour que la confiance en Dieu ne me fasse jamais défaut. Il y a de ces heures où l'agonie de Notre-Seigneur est un tout petit peu la nôtre. Il n'est alors pas de trop des anges du ciel et de la terre pour nous consoler et nous aider à porter notre croix¹⁵.

1. Le 14 avril 1917. La lettre même doit dater de la fin de ce mois, peu après la relève du 25.

2. Allusion à son séjour dans l'Aisne en octobre et novembre 1916 (ci-dessus, documents 78-80).

3. Alphonse Delabre, prêtre du diocèse du Puy (1887-1917).

4. Le jeûne eucharistique (n'avoir ni mangé ni bu depuis minuit) alors imposé très strictement, n'était pas requis pour la communion en viatique, au "moment de paraître devant Dieu".

5. "L'attaque fut déclenchée à 6 heures du matin par un temps couvert et brumeux" (H. BIDOU, Histoire de la Grande Guerre, p. 512).

6. Les positions que les Allemands venaient d'abandonner.

7. H. Bidou (op. cit., p. 512) raconte : "Au centre, le 6e corps enlève rapidement les deux premières lignes ennemies ; mais les Allemands démasquent des mitrailleuses qu'ils ont abritées dans les cavernes du plateau et l'avance est arrêtée. Il en est de même au 20e corps qui, après un bon débouché, est arrêté par les mitrailleuses."

8. Un jeune soldat.

9. Revolver.

10. L'abbé Laugier s'étend beaucoup moins qu'au début de la guerre sur la satisfaction à la justice divine.

11. Le samedi 21 avril. L'offensive avait été arrêtée dès le 17.

12. La nuit du mardi 24 au mercredi 25 avril.

13. Ce mercredi était le jour de la solennité de saint Joseph, patron de l'Eglise et des mourants, fête alors fixée au mercredi de la deuxième semaine après l'octave de Pâques.

14. Probablement des coloniaux.

15. L'un des endroits où J. L. dessine avec bonheur sa spiritualité de la souffrance chrétienne.

92. Un assaut sanglant au Chemin des Dames (5 mai 1917).

Adoption, 1917, p. 157-159.

Parti enfin avec sa division pour un lointain cantonnement de repos¹, M. Laugier nous écrit :

Je crois que nous sommes ici pour jouir, dans un cadre ravissant, d'un repos bien mérité. Mais permettez-moi de revenir quelque peu en arrière et de vous raconter les grandes choses auxquelles j'ai assisté dans les premiers jours du mois de Marie. Il s'agissait de forcer énergiquement la deuxième ligne ennemie qui n'avait pas été entamée². Nous prenons position et l'artillerie commence son travail préparatoire. Croyez que nous ne vivions guère au milieu du fracas assourdissant de nos canons, auxquels répondaient parfois copieusement les batteries ennemies.

A 9 heures³, nos troupes devaient partir à l'assaut des retranchements boches. Dès le matin je remplissais le triste devoir de bénir les tombes de trois de mes mitrailleurs⁴, tués la veille. Puis j'allai à mon poste. Montre en main, nous attendons avec anxiété le moment où nos camarades devront quitter le parallèle de départ. Déjà nous entendons quelques tac tac des mitrailleuses boches. - Le crépitement devient plus intense ! Que Dieu garde nos soldats ! Nous ne tardons pas hélas ! à donner nos soins à de braves gens blessés dès le début de l'affaire. Nous pansons leurs glorieuses blessures, nous les consolons de notre mieux, nous les interrogeons. Notre poste de secours, une sape boche, se trouvait à 150 mètres de l'ennemi. Figurez-vous deux pièces de 3 mètres carrés. On y accède par deux escaliers de douze marches. Les deux pièces sont séparées par un jour de souffrance, cheminée plutôt, qui autrefois servait d'observatoire pour l'ennemi.

C'est dans cet espace de 0,80 centimètres de côté que j'accrochai tout mon barda : casque, musettes, couverture et bidon. Déjà, la veille de l'attaque, un des escaliers avait été comblé à demi par une marmite placée au bon endroit. Prudemment nous mîmes donc une pelle et une pioche dans chacune des pièces pour nous dégager dans le cas très possible où les Boches auraient voulu nous enterrer vivants.

A 9 heures, moment fixé pour l'attaque, leurs feux de barrage n'eurent garde d'épargner les abris qu'ils connaissaient parfaitement. Le nôtre était encore reconnaissable à la Croix de Genève⁵ que nous avions arborée pour diriger les blessés. Nous étions donc tous très occupés par les devoirs de la charité et au-dessus de nos têtes le canon faisait rage. Nous faisions sans doute du bon travail mais eux ne dormaient pas non plus : nous crûmes plus d'une fois notre dernière heure venue. Vers midi, j'allais vers mes musettes pour y prendre un objet quelconque lorsque, sur ma tête, juste à l'entrée du fameux observatoire, un obus éclate furieusement. Je m'affale dans un angle. Tout le réduit est rempli d'une fumée âcre et très dense. Je ne remue pas plus qu'une matière inerte, puis je reviens à moi très vite pour me mettre un peu plus à l'abri. Sur moi et autour de moi l'obus avait projeté par la force de l'explosion 50 centimètres de pierres, de terre, de bois. Mes camarades me dirent plus tard qu'ils avaient cru que c'était fait de moi ! - Ensuite je me mis en devoir de déterrer toutes les pièces de mon fourbi. C'est alors seulement que je remarquai une dizaine d'éclats de toutes dimensions. Je ne vous cache pas qu'un frisson me courut sous la peau. Je me souvins que c'était samedi et dans mon coeur je remerciai N.-D. Auxiliatrice⁶.

Dieu cependant avait laissé la mort faire son oeuvre. Des officiers que j'estimais depuis plus de deux ans⁷, d'excellents camarades ont été rappelés par Lui. Quelle peine de

voir nos rangs s'éclaircir si rapidement ! Mais ma douleur a été bien plus vive quand on m'apprit la mort héroïque de l'abbé Delabre, de celui-là même qui m'avait communiqué en viatique⁸. Ce bon prêtre, que je pleurerai toujours, a été tué tandis qu'il prodiguait ses consolations à un blessé⁹. Croyez que j'ai bien souffert quand j'ai écrit à son Supérieur¹⁰ pour lui annoncer la triste nouvelle, comme il m'en avait prié lui-même. C'a été devant Dieu la victime d'agréable odeur¹¹, j'en ai la ferme conviction. Combien d'autres héros ont ainsi donné généreusement leur sang pour hâter et obtenir de Dieu la délivrance de la Patrie ! ...¹²

1. Laugier est à Mardyck, dans le Nord et sur la côte (voir, ci-dessous, document 113 : "Dès le mois de mai 1917 ..."). Ce fragment de lettre, édité dans l'Adoption à la suite des documents 89, 90 et 91, peut être daté de la mi-mai 1917.

2. Au Chemin des Dames, l'attaque des 17 et 18 avril avait été manquée. "Il y avait eu dans cette journée (18 avril) de terribles mécomptes. Si la première ligne allemande avait été détruite par l'artillerie de tranchée, si l'attaque avait, en général, bien débouché, la conquête des autres lignes de la première position, quand elle avait pu être faite, avait été très pénible. La seconde position n'a été abordée que par un seul corps, le 32e. L'artillerie allemande n'a pas été dominée. Les réserves allemandes ont réagi avec vigueur" (H. BIDOU, Histoire de la Grande Guerre, p. 514).

3. Le 5 mai 1917. L'histoire militaire de la guerre dit : "Le lendemain 5, l'offensive recommençait sur le plateau du Chemin des Dames" (H. BIDOU, op. cit., p. 516).

4. Servants de mitrailleuses.

5. Nom primitif de la Croix Rouge : une croix rouge sur fond blanc.

6. Le 5 mai tombait un samedi, jour consacré à Marie.

7. Des officiers du 240ème, passés au 321ème.

8. Voir, ci-dessus, document 91, vers le début.

9. Il fut tué le 5 mai 1917, au Bois Paradis, près du Chemin des Dames, tandis qu'il assistait un mourant. La médaille militaire lui fut décernée à titre posthume assortie de cet éloge : "Caporal-brancardier d'une haute valeur mora-

le : a donné, en toutes circonstances, les preuves du dévouement le plus absolu et d'un complet mépris du danger. S'est constamment multiplié, sous les plus violents bombardements, pour secourir, panser et transporter les blessés. A été tué alors qu'il prodiguait ses soins à un mourant, le 5 mai 1917, au Chemin des Dames. A été cité." (Ces informations dans le Livre d'or du clergé et des congrégations, t. I, p. 576.) Il n'avait pas encore trente ans.

10. Alphonse Delabre était professeur à l'Institution du Sacré-Coeur d'Yssingeaux (Haute-Loire).

11. Allusion plus ou moins consciente à la phrase de saint Paul : "(Christus) tradidit semetipsum pro nobis oblationem et hostiam Deo in odorem suavitatis" (Eph., 5, 2).

12. Pour les seuls dix premiers jours, "les pertes avaient été, du 16 au 25 avril, de 32.000 morts, 5.000 prisonniers et 80.000 blessés". Et, au total, la bataille du Chemin des Dames avait été "nettement perdue" (H. BIDOU, op. cit., p. 516). Le 16 mai, le général Nivelle, qui l'avait voulue, fut averti qu'il était remplacé.

93. Joseph Laugier dans la bataille de l'Yser (juill.-nov. 1917)

Adoption, novembre 1917, p. 194 ("A travers notre courrier militaire").

Vers la même époque¹, M. Laugier était proposé pour une citation à la suite de l'attaque du Chemin des Dames.

1. Juillet 1917. Nos informations sur M. Laugier pendant le deuxième semestre de 1917 sont éparses et très générales. Ses lettres de ces mois n'ont pas été reproduites dans l'Adoption, dont le numéro de novembre 1917 parut "avec deux mois de retard" et sur seize pages seulement. Nous pouvons tenter d'y suppléer. Le fait que, dès le mois de mai (voir, ci-dessus, document 92, la lettre qui émanait du "cadre ravissant" de Mardyck), il ait été cantonné sur la côte de la mer du Nord ; quelques lieux cités, dans sa notice du Livre d'or du clergé et des congrégations, comme théâtres de ses "actions" : "Belgique", "Ypres" ; et une ligne de la lettre reproduite plus loin (document 113) du curé de Mardyck : "Quelle joie ce fut pour nous de le revoir en décembre 1917, après les dures journées de la Campagne des Flandres !",

permettent de conclure, sans autres recherches d'histoire de la guerre, que le régiment de Laugier participa alors à la bataille franco-britannique sur l'Yser et autour d'Ypres, en Belgique, à quelques kilomètres de la frontière française. Après le Chemin des Dames, il fut donc transféré en Belgique. - La deuxième bataille des Flandres (la première avait duré trois semaines, du 20 octobre au 15 novembre 1914) fut une bataille d'ensemble, que l'on peut ainsi résumer pour la période de juillet à novembre 1917. Livrée par les Anglais du maréchal Douglas Haig avec le concours des Français du général Anthoine, l'offensive dite de l'Yser commença le 31 juillet, à l'est d'Ypres, sur vingt-cinq kilomètres, de la Basse-Ville au nord de Steenstraete. Au nord d'Ypres, sur le flanc gauche, l'armée française d'Anthoine s'était substituée aux forces belges (deux photos de cette relève dans l'Album de la Guerre, t. II, p. 766) ; au centre et à droite, deux armées anglaises. Le bombardement préparatoire avait été le plus violent de la guerre jusqu'à ce jour. L'aviation engagea la bataille qu'inaugurèrent, au ras du sol, des émissions de gaz, des jets de liquides enflammés et d'huile bouillante. Après avoir franchi l'Yser sur vingt-neuf ponts de fortune (une double page en couleurs dessinée par François Flameng représente ce passage, dans l'Album de la Guerre, ibid., p. 772, h.-t.), les Français enlevaient Bixchoote ; les Anglais, quant à eux, progressaient de quelques kilomètres (quatre grandes photos des troupes et du terrain conquis sur ce secteur absolument plat, ibid., p. 774-775). Le 16 août, l'action était poursuivie (immense et belle photo du champ de bataille dans la nuit du 15 au 16, dans l'Album de la Guerre, p. 773, h.-t.). Les Français passaient la rivière Steenbeck et prenaient la tête de pont de Drie-Grachten, les Anglais entraient à Langemarck. Le 20 septembre, les Anglais attaquaient à nouveau sur treize kilomètres ; et, le 26 septembre, ils progressaient jusqu'à Zonnebeke. Mais les Allemands réagissaient toujours avec vigueur. De furieuses poussées des Français et des Anglais, tour à tour, furent encore nécessaires dans le cours d'octobre et jusqu'au 6 novembre, pour dégager Ypres ("la route de Menin", sans cesse nommée dans les récits de la bataille) et entrer en possession des crêtes du haut desquelles leurs adversaires étouffaient la ville. Une photographie saisissante de l'Album de la Guerre (t. II, p. 788) : le long d'une place, des pans de murs, restes de grands monuments ruinés, montre, selon sa légende : "Après le combat de la route de Menin : un convoi de prisonniers traversant Ypres-la-Morte". C'est ce champ de bataille que Joseph Laugier quitta pour se rendre à Nice à la fin du mois d'octobre 1917 (voir, ci-dessous).

94. L'abbé Laugier prêche le triduum de rentrée au PSP
(octobre 1917).

Adoption, décembre 1917, p. 205-206 ("Chronique").

Les trois derniers jours d'octobre a lieu le triduum d'ouverture¹ et la préparation de la fête de la Toussaint. Nous avons le plaisir et la joie d'entendre M. l'abbé Laugier, en permission de détente. Sa parole chaude, sympathique et persuasive fait le plus grand bien à nos élèves, qui se promettent d'être fidèles à leurs bonnes résolutions. - Novembre. - Le mois de novembre s'ouvre par la solennité de la Toussaint. Elèves et paroissiens se pressent dans notre chapelle² à tous les offices : très nombreuses communions, piété et recueillement. M. l'abbé Laugier nous parle du bonheur des élus et nous invite, si nous voulons partager leur gloire, à être de bons et vaillants soldats de Jésus-Christ ...³

1. L'ouverture de l'année scolaire régulièrement marquée par un triduum de prédications.

2. L'église Marie-Auxiliatrice n'étant pas encore construite, paroissiens et élèves devaient s'entasser dans la chapelle du Patronage Saint-Pierre.

3. Il repartit ensuite en Flandre (voir les deux documents qui suivent).

95. Joseph Laugier dans les Flandres (fin 1917).

Adoption, janvier 1918, p. 15-16 ("A travers notre courrier militaire").

M. l'abbé Laugier, de nouveau à Mardyck¹, se réjouit du retour parmi nous de M. Rostaingt². Il pense être appelé

à partir en Italie³.

1. Dans le département du Nord, sur la côte et au sud de Dunkerque : le "cantonnement de repos", dont parle l'introduction du document 92, ci-dessus.

2. Elisée Rostaingt, l'un des "trois rois" de janvier 1916.

3. Les Français portaient à la rescousse des Italiens, qui vivaient leurs mois les plus sombres de toute la guerre (Caporetto, 24 octobre 1917). Sur l'arrivée des troupes françaises en Italie, on peut voir l'Album de la Guerre, t. II, p. 812-814 (photographies).

96. Messe de minuit dans une grange (25 décembre 1917).

Adoption, janvier 1918, p. 19.

De M. Laugier :¹

Je suis sur les dents depuis deux jours pour préparer la messe de minuit dans ... une grange. - Que sera cette nouvelle année ? Grand mystère. Plus ça va et plus c'est toujours la même chose, aussi nous devons-nous tenir dans les mains du Seigneur. Voilà du moins pour moi le bouquet spirituel le plus pratique, qui peut très bien s'allier avec celui de don Albera² : la mortification. Dieu est le maître et il continue de nous donner de terribles leçons ... Voilà, me direz-vous, des souhaits qui manquent de la note gaie. Ce n'est peut-être pas un mal que nos lettres du jour de l'an aient perdu un peu de leur frivolité d'antan ...³

1. A Mardyck (voir, ci-dessous, document 113), vers le 22 décembre 1917.

2. Recteur majeur des salésiens de 1910 à sa mort en 1921.

3. On sait par ailleurs que cette messe de Noël réussit fort bien.

97. Une semaine sainte dans la bataille de la Somme (mars 1918).

Adoption, mai-juin 1918, p. 90.

De M. Laugier¹ :

J'ai célébré ce matin dans une pauvre église de village à 28 kilomètres du front de bataille². Vous pouvez vous imaginer que j'ai remercié Dieu pour la garde que ses anges ont exercée autour de moi pendant toute la Semaine sainte³ et les jours suivants. J'ai failli être fait deux fois prisonnier ; je ne compte pas les centaines de balles de mitrailleuses qui m'ont sifflé aux oreilles les jeudi, vendredi et samedi saints. Nous avons eu quelques pertes naturellement. Notre médecin chef et tout son poste ont été pris par l'ennemi. Un de nos meilleurs officiers a été tué. Que sais-je encore ? La pression était formidable : 7 divisions contre la nôtre, 7 contre un. - Plus on en tuait ou blessait, plus il en venait. Nous avons défendu successivement Le Plessier⁴, Mézières⁵, Villers-aux-Érables⁶, puis Moreuil⁷ dont on a tant parlé dans les communiqués de ces jours derniers. Nous nous reposons maintenant et nous allons être complétés pour ... y revenir très probablement⁸. A la garde de Dieu, toujours ...

1. Cette lettre - dont nous ne lisons qu'un fragment - peut être datée d'environ le 10 avril 1918. Le 321ème R. I. avait été ramené des Flandres en Picardie. Il faisait face à l'offensive allemande.

2. Ce front avait reculé. Entre le 21 mars et le 17 juillet 1918, le général allemand Ludendorff lança cinq offensives sur le front français entre le Nord (région d'Ypres) et la Champagne orientale (à l'est de Reims). Laugier s'est trouvé pris dans la première offensive, qui fut déclenchée dans la Somme entre le 21 mars et le 8 avril. Le 30 mars, jour de

la défense du village de Mézières, les Français, passant du parallèle de Saint-Quentin à celui de Montdidier, avaient cédé de quelque cinquante kilomètres sous la pression allemande. "A 28 kilomètres du front", Laugier pouvait être dans la région de Clermont-de-l'Oise (Oise) ou de Compiègne (Oise) ...

3. Entre le 24 (Rameaux) et le 31 (Pâques) mars, donc dans la première phase de l'offensive allemande.

4. Le Plessier-Rozainvillers (Somme), village de 632 habitants vers 1960, près de Moreuil. Les quatre localités signalées ici sont groupées sur une surface de quelque cent kilomètres carrés.

5. Mézières-en-Santerre (Somme), village de 391 habitants vers 1960, à proximité de Moreuil. Dans l'Album de la Guerre (t. II, p. 930), une carte de l'offensive allemande dans la Somme fin mars 1918, nous apprend que Mézières tomba le 30 mars, confirmant s'il est besoin le récit de Laugier.

6. Petit village de 106 habitants vers 1960.

7. Moreuil (Somme), ville de 3.647 habitants vers 1960, extrême pointe de l'avance allemande lors de cette offensive du printemps 1918, à quelque vingt-cinq kilomètres à vol d'oiseau au sud-est d'Amiens. Les Allemands progressaient donc dangereusement vers Paris ... Cette offensive ayant été stoppée le 8 avril, on peut penser que, vers le 10 avril, les troupes engagées avaient le loisir de se reposer un peu. Pour nous aider à imaginer la vie de Laugier au début de ce mois, nous avons, dans l'Album de la Guerre (t. II, p. 905), une grande photo représentant "un poste de secours dans la région de Moreuil", très évocatrice avec ses soldats en casque, la civière du blessé, le mur éventré ...

8. En quoi, il se trompait.

98. "Un mois que l'on se bat et que l'on voyage dans tous les sens" (mai 1918).

Adoption, mai-juin 1918, p. 90.

De M. Laugier :

... On se demande vraiment comment après 4 ans bientôt

de cette existence, nous avons pu fournir un mois d'efforts comme celui d'avril¹. On veut des miracles, en voilà, car Dieu seul peut nous donner cette endurance. Un mois que je n'ai pas changé de linge, un mois que l'on se bat², que l'on voyage dans tous les sens³, un mois que l'on mange souvent ce que l'on trouve dans les maisons abandonnées par les habitants ...⁴

1. Ce fragment de lettre peut être daté du 30 avril environ. La lettre provient des Flandres, région nommée dans le document qui suit. Ludendorf mena dans les Flandres, entre le 9 et le 26 avril, la deuxième offensive de 1918. La division de Laugier, l'une des cinq divisions françaises amenées en deux jours (14-16 avril) dans les Flandres, avait donc été arrachée à son repos presque aussitôt après la bataille de la Somme. Voici un historique de ces journées, sur lesquelles la correspondance de notre ami ne nous dit pas grand-chose : "Le 9 avril 1918, à 8 heures du matin, les Allemands attaquaient dans les Flandres, sur 15 kilomètres de front, entre la Lys et le canal de la Bassée. Le secteur était tenu par deux divisions portugaises et quelques divisions britanniques fatiguées, pour avoir participé aux luttes de géants de la région picarde. Les 27 divisions ennemies, qui se jetèrent sur les Alliés à la faveur d'un épais brouillard, eurent raison de leur belle résistance, passèrent la Lys, emportèrent Messines (près d'Ypres, en Belgique), Armentières et Bailleul (en France). En six jours, ces deux armées allemandes, commandées par von Arnim et von Quast, avançaient de 25 kilomètres, menaçaient Ypres, Hazebrouck et Cassel. Mais, le 16, elles trouvaient en face d'elles 5 divisions françaises, amenées en deux jours ; et les Belges, en allongeant leur front, rendaient à la manoeuvre cinq divisions britanniques. De sorte que l'ennemi, quand il se jeta à l'attaque des monts de Flandre, barrière naturelle d'Hazebrouck, s'y heurta à des forces qu'il ne soupçonnait pas. Le 25, en un effort gigantesque, après s'être fait précéder d'obus toxiques, il enleva, cependant, le mont Kemmel. Mais ce succès l'épuiserait. Les derniers soubresauts de son offensive viendraient expirer devant Locre, au sud-ouest du Kemmel, le 29 avril ..." (Album de la Guerre, t. II, p. 903). La lettre du curé de Mardyck, citée plus loin (document 113) dit formellement que Laugier participa à la dure et sanglante défense des "monts", c'est-à-dire, avec le Kemmel, le Mont Noir, le Mont des Cats, le Mont Cassel ...

2. Dans ce "mois" de combats, Laugier compte le temps de la bataille de Montdidier (depuis le 21 mars environ).

3. De la Picardie à la Flandre et dans une guerre re-devenue de mouvement, différente de la guerre de tranchées qu'il avait connue jusque-là.

4. Les maisons avaient été abandonnées lors de la brusque poussée allemande, aussi bien en Picardie qu'en Flandre.

99. "C'est notre quarante-sixième jour de lignes" (mai 1918).

Adoption, mai-juin 1918, p. 91.

De M. Laugier :

... C'est aujourd'hui notre 46ème jour de lignes¹ et avant-hier nous mettions le point final à nos opérations dans les Flandres par une rectification de front² assez coûteuse. Cela figurera au communiqué de demain, je suppose. Sauf contre-ordre très improbable, nous sommes relevés ce soir et je pourrai changer de linge et reprendre mes habitudes sacerdotales pour quelques jours ...³

1. Si le premier jour considéré est le 21 mars, jour de la première offensive dans la Somme et du début de la bataille de Montdidier, cet extrait de lettre pourrait être daté du 6 mai 1918. La lettre fut écrite dans les Flandres, qui sont dûment nommées.

2. Progression sur un point déterminé. En Flandres, ce ne fut possible qu'après le 1er mai.

3. Le mois de mai fut un mois de trêve. L'offensive des Flandres fut considérée comme terminée le 1er mai. "Le 1er mai, écrit Hindenburg, nous passons en Flandre à la défensive ou, comme nous l'espérions alors, à la défensive provisoire" (cité dans H. BIDOÛ, Histoire de la Grande Guerre, p. 583). Et la troisième offensive allemande, dans l'Aisne, ne fut lancée que le 27. Joseph Laugier put enfin changer de linge.

100. "Que je voudrais prendre ma large part de votre vie !" (mai 1918).

Adoption, mai-juin 1918, p. 91.

De M. Laugier¹ :

... J'ai lu avec émotion la dernière lettre de M. Danjou. Pauvre cher confrère, comme il a dû souffrir lui aussi². Je suis toujours de coeur et d'esprit avec tout ce que vous faites à la chapelle et ailleurs³. Que je voudrais prendre ma large part de votre vie commune si pleine de mérites et de ministère auprès des âmes. J'espère cependant avoir été pour quelques-uns de mes frères d'armes le prêtre utile⁴ ...

1. Cette lettre, éditée à Nice en juin 1918, fut écrite durant des semaines relativement calmes, après la lecture de l'Adoption de mars-avril 1918. Dans l'hypothèse où le fragment reproduit était le plus frappant de la lettre, on remarquera que Laugier n'y parle que des souffrances et de la vie d'autrui. Nous sommes donc vers la mi-mai 1918.

2. La lettre du salésien Michel Danjou, datée du 27 janvier 1918, en provenance du Kriegsgefangenenlager de Würzburg, était éditée tout au long dans l'Adoption de mars-avril 1918 (p. 66). Danjou écrivait : "... Mineur j'étais noir, jardinier et cultivateur, j'étais pour le moins boueux ; lytopodiste, je suis blanc tous les jours de la semaine, mais le dimanche je suis propre (...) J'essaie de faire mon petit don Bosco. Si vous m'aidez de vos prières, il m'aidera et fécondera mes essais d'apostolat ..." Ces dernières réflexions semblent avoir inspiré ici les propos de Laugier, là où il dit vouloir être un "prêtre utile" ...

3. Laugier venait de lire le "Rapport sur l'exercice 1916-1917" au PSP (Adoption, mars-avril 1918, p. 49-60). La chapelle était plus particulièrement son domaine de catéchiste de la maison.

4. Souci permanent de cet excellent prêtre tout au long de l'interminable guerre.

101. Célébration de la fête du Sacré Coeur (7 juin 1918).

Adoption, juillet-août 1918, p. 124..

M. l'abbé Laugier nous a tenus au courant des nombreuses épreuves infligées à son unité pendant les semaines critiques de mai et juin¹ ; il est heureux de nous dire les consolations que lui procure aux moments de répit l'exercice du saint ministère :

... J'ai voulu célébrer de mon mieux la fête du Sacré Coeur² ... A midi et demie je disais la messe pour le bataillon. Certes tous ne sont pas venus, mais je crois pouvoir assurer que jamais comme ce jour-là on ne parla du Sacré-Coeur dans mon unité ...

1. Le chroniqueur aurait dû écrire : "de mars et d'avril". Le fragment de lettre qu'il reproduit ensuite date vraisemblablement du lendemain de la fête du Sacré Coeur et donc du 8 juin ou peu s'en faut. La lettre provient de l'Oise (voir le fragment qui suit). Face à la troisième offensive allemande (dans l'Aisne, entre le 27 mai et le 2 juin), la division de Laugier avait été ramenée des Flandres. Elle était maintenant prête à soutenir la quatrième offensive dans l'Oise justement entre le 9 et le 12 juin. Elle n'eut cependant pas à soutenir ce nouveau choc (voir le document 102).

2. Le 7 juin 1918.

102. L'apport merveilleux de la classe 18 (juin 1918).

Adoption, juillet-août 1918, p. 124.

M. l'abbé Laugier :

... Hier¹, dans une modeste église de l'Oise j'ai pu

voir 150 hommes assister à une messe : ils s'étaient levés à 3 h. 30 et avaient pris part à une manoeuvre d'assaut jusqu'à 9 h. ... Mon bataillon se fait tout simplement merveilleux par l'apport récent de la classe 18² ...

1. Cette lettre me paraît devoir être datée du lundi 10 ou du lundi 17 juin 1918. La citation de Laugier (18 juin 1918) ne semble pas encore venue. Laugier écrivait au lendemain d'un dimanche, seule raison suffisante pour expliquer l'affluence à la messe. C'était l'époque de la quatrième offensive allemande dans la région de Soissons et de Compiègne (Oise). Mais l'unité de Laugier ne fut pas engagée dans cette affaire. La lettre suivante dira en effet : "Depuis le 6 mai, nous n'avons eu aucun sujet de nous plaindre ..."

2. Les jeunes gens nés en 1898.

103. Citation de Laugier à la date du 18 juin 1918.

Adoption, septembre-octobre 1918, p. 138-139.

De M. Laugier, 6 août :

Je vous dois une lettre et je dois m'acquitter avant de monter en ligne, demain au soir. Je crois que nous continuons à être favorisés et depuis le 6 mai¹ nous n'avons eu aucun sujet de nous plaindre², sauf la fatigue inhérente aux nombreux déplacements. Nous lisons avec grand intérêt les succès de nos troupes entre Soissons et Reims³, mais nous n'en sommes pas, vu que nous avons Montdidier à quelque 10 kilomètres à notre gauche⁴. Tant mieux tant que cela dure. Je crois ne vous avoir pas dit encore la citation (posthume presque)⁵ dont j'ai enfin été l'objet à la date du 18 juin⁶. A ce sujet, je vous raconterai quelque chose d'intéressant, mais de vive voix quand j'aurai le bonheur d'aller à Nice. Ce sera

pour douze jours, faveur très appréciable après six ou huit mois passés au front sans interruption⁷. - Dimanche dernier⁸ nous avons fait ce que nous avons pu pour nous unir à la prière universelle afin d'obtenir la fin de ces calamités. Ma messe a été bien suivie et j'ai expliqué aux hommes ce que NN. SS. les évêques attendaient d'eux en ce jour. Après la messe, je les ai invités à réciter avec moi une dizaine de chapelet. Je suis heureux de constater que le niveau religieux est sensiblement élevé en ce moment à mon bataillon. - J'ai perdu le 19 juillet un bon petit séminariste de Lyon. Je ne pense pas qu'il soit mort ; mais il sera hypothéqué gravement pour toute sa vie.

1. Date de la fin des opérations dans les Flandres (voir, ci-dessus, document 99).

2. Donc pendant les troisième (Aisne et Marne, du 27 mai au 2 juin), quatrième (Oise, du 9 au 12 juin) et cinquième offensives (Marne, du 15 au 17 juillet) des troupes allemandes.

3. Les Allemands commencèrent de perdre pied le 18 juillet 1918. Entre l'Ourcq et l'Oise, ils reculèrent alors sur dix kilomètres de profondeur. Foch gagna la deuxième bataille de la Marne. Le 21 juillet, Degoutte entra à Château-Thierry. Le 1er août, Mangin donna l'assaut aux plateaux au Sud de Soissons. Le 2, ses chasseurs à pied occupèrent la ville. Le 5, toute la ligne de la Vesle et de l'Aisne, depuis le confluent de la Vesle jusqu'à Soissons, était entre les mains des Alliés. (C'est de ces "succès" que Laugier parlait.) Les Allemands se retiraient en désordre, brûlant leur matériel. Le 6 août, jour où cette lettre fut écrite, Foch, généralissime des armées alliées, fut élevé à la dignité de maréchal de France. (Récits dans H. BIDOUE, Histoire de la Grande Guerre, p. 608-620 ; et dans l'Album de la Guerre, t. II, p. 955.)

4. Il veut dire qu'il se trouve à environ dix kilomètres à l'est de Montdidier, donc vraisemblablement dans la région récemment libérée de Roye-sur-Matz (Somme).

5. La rédaction de l'Adoption, qui, au moment de sortir ce numéro, dut ajouter in extremis un encadré sur la disparition de J. Laugier, eut soin d'accompagner ces mots de la note en bas de page : "Cette réflexion émane du cher M. Laugier

et figure dans sa lettre."

6. Il était alors dans l'Oise. Le texte de cette citation "manque", dira le Livre d'or du clergé et des congrégations (t. II, p. 57). Nous en ignorons donc la teneur.

7. Six mois à partir des journées de la Somme et de Montdidier en mars, huit mois depuis la période de repos à Mardyck en décembre (voir, ci-dessus, documents 95 et 96).

8. Le 4 août 1918.

104. "Du milieu de la fournaise" (18 août 1918).

Adoption, septembre-octobre 1918, p. 139.

De M. Laugier, 18 août :

Du milieu de la fournaise où nous sommes depuis la fête du bienheureux curé d'Ars¹, je tiens à vous assurer que je suis de coeur avec vous pendant la retraite qui vous réunit fraternellement². Priez pour ceux qui voient la mort si souvent les menacer. A bientôt s'il plaît à Dieu.

1. Fête célébrée alors le 9 août. Jean-Marie Vianney ne fut canonisé (par Pie XI) qu'en 1925. Le 9 août, Laugier était apparemment dans la région de Montdidier et participait, dans la 1ère armée française (Debeney), à l'offensive dirigée par le maréchal Foch. De fait, entre le 7 et le 10 août, selon la carte des opérations de la bataille de Picardie (H. BIDOU, Histoire de la Grande Guerre, p. 624, h.-t.), le front allemand recula sensiblement sous la pression de la 1ère armée dans la région de Moreuil, Plessier et Montdidier.

2. La retraite annuelle des salésiens.

105. Obus de tous calibres et gaz variés (21 août 1918).

Adoption, septembre-octobre 1918, p. 139-140.

De M. Laugier, 22 août.

Il faut bien que je vous envoie mon petit communiqué .. Nous avons été relevés hier dans la nuit¹. Le secteur que nous laissons nous a tellement vu nous dépenser que désormais notre régiment en portera le nom². Il s'appelait déjà Nouvron³. Dans quelques jours je pourrai vous annoncer son nouveau titre de gloire. Notre division se bat depuis le 9 inclus et elle a porté ses lignes jusqu'à environ 14 kilomètres du point de départ⁴. La censure ne nous empêche pas de vous dire que, si nous avons fait d'excellente besogne, nous sommes cependant fourbus. Je me suis déchaussé la nuit dernière : il y avait 12 jours que je ne l'avais fait⁵. Je crois bien qu'à la suite de tous ces efforts notre division va avoir la fourragère jaune⁶. Que d'actions de grâces n'ai-je pas à rendre à Notre-Seigneur et à N.-D. Auxiliatrice ! Car les dangers de jour et de nuit étaient innombrables. Rien ne nous a manqué : obus de tous calibres, gaz variés depuis les empoisonnants jusqu'aux brûlants (un de nos prêtres en est peut-être mort à l'heure qu'il est), mitrailleuses en quantité et de plus en face de nous une des meilleures divisions de la garde⁷. - Nous sommes aujourd'hui à 7 kilomètres en arrière ; mais il y a un quart d'heure nous avons dû fuir les 130 qui viennent de tuer deux chevaux (trois ou quatre mots blanchis par la censure)⁸. Demain nous irons plus en arrière et ce sera tant mieux. Je pourrai me remettre à dire la messe dont je suis privé depuis le 10 août⁹.

1. Le 21 août 1918, c'est-à-dire à la suite de l'offensive anglo-française en Picardie menée, à partir du 8 août, entre Somme et Oise par les généraux Rawlinson, Debeney et Humbert contre les généraux allemands von Marwitz et von Hutier. Le récit de la bataille de l'armée Debeney dans H. BIDOU, Histoire de la Grande Guerre, p. 625-626.

2. Problématique pour nous. Conchy-les-Pots, enlevé le 11 août ? Plessis-de-Roye, enlevé le 13 août ? Andechy, enlevé le 16 août ? Ganny-sur-Matz, enlevé le 17 août ? Etc.

3. Nouvron-Vingré (Aisne), petit village au nord-ouest de Soissons, où la division s'était probablement illustrée lors de l'offensive allemande de mars.

4. Une bande de territoire à l'ouest de Roye (Somme), qui fut en effet enlevée durant cette offensive du milieu d'août 1918. (Voir les cartes : 1) Bataille de Picardie, avec les fronts du 7 août 1918, du 10 août 1918 et du 24 août 1918, dans H. BIDOU, op. cit., pl. XXV, p. 624, h.-t. ; 2) Les étapes de la victoire, dans l'Album de la Guerre, dépliant h.-t., en finale de l'ouvrage.)

5. Depuis le jour de la fête du bienheureux curé d'Ars, le 9 août.

6. La distinction collective de la fourragère jaune, aux couleurs de la médaille militaire, était décernée à une unité pour quatre et cinq citations.

7. La garde impériale allemande. La 1ère armée française avait en face d'elle le général von Hutier et le groupe d'armées du Kronprinz.

8. Le lieu où Laugier se trouvait.

9. Depuis le lendemain du début de l'offensive.

106. Repos après de terribles journées (1er septembre 1918).

Adoption, septembre-octobre 1918, p. 140.

De M. Laugier, 1er septembre.

Nous nous reposons après de terribles journées¹, mais ce ne sera pas pour longtemps, car nous avons toujours fait partie des réserves de Foch². J'espère cependant partir cette

semaine³. Je suis chez M. le curé (absent), un officier vient de me débusquer de ma chambre, mais je ne lui aurai pas tout laissé.

1. Celles du 9 au 21 août.
2. Le généralissime des armées alliées.
3. Espoir non déçu, comme le montre le récit suivant.

107. Congé de détente à Nice (6 au 18 septembre 1918).

Adoption, novembre-décembre 1918, p. 165 ("M. l'abbé Joseph Laugier").

Pendant son dernier congé de détente du 6 au 18 septembre dernier, il se montra plus affectueux encore qu'à l'ordinaire, il apporta à chacun de nous, à tous ses amis, un petit souvenir du front. Me racontant un jour l'agonie d'un jeune prêtre assomptionniste intoxiqué par les gaz¹, il avait de la peine à retenir son émotion, puis, après un temps de silence, il me² dit : "Voilà ce qui m'attend ; si je ne reviens pas, vous prierez pour moi, plus que jamais il faut dire Fiat voluntas tua !"

1. L'identité de ce jeune prêtre est problématique. En tout cas, aucun "assomptionniste" ou augustin de l'Assomption relevant du 321e R. I. n'est mort à cette période, nous apprend la table du Livre d'or du clergé et des congrégations.

2. Le P. Louis Cartier.

108. "Rejeté brusquement dans la grande tragédie"
(22 septembre 1918).

Adoption, novembre-décembre 1918, p. 174¹.

Le 22 septembre 1918. - C'est dimanche et je n'ai pas célébré et pour cause. Comme je vous l'avais dit : mes amis² ne devaient plus être au repos³. Je les ai rejoints hier soir⁴ dans une cave grande comme la chambre qui me fut si hospitalière pendant mon séjour à Nice. Nous y sommes 16 pour y dormir par terre, écrire, manger. Le village est absolument rasé et depuis que j'y suis je pense très souvent au liquidateur qui vous a donné pas mal de fil à retordre⁵. Un économe de Nice en portait presque le nom⁶. Vous me direz si vous avez trouvé sur la carte. Mes amis se sont battus déjà le 18. Le Petit Parisien ou le Matin d'hier raconte leur exploit⁷. Et me voilà rejeté brusquement dans la terrible tragédie. A Nice j'ai bien fait provision d'énergies nouvelles. Je les demande à Notre-Seigneur (pas assez à mon gré), mais on est homme et, sans éprouver ce qu'on nomme cafard, on se sent bien, bien petit. Ma dernière messe a été dite à Notre Dame de la Garde⁸ jeudi⁹. Je souhaite de ne pas rester trop longtemps privé de ce grand secours. Je vous remercie et je tiens à remercier tous ces Messieurs, en particulier MM. Corlay, Charvinat et Ferraris¹⁰ pour tout le bien qui m'a été fait là-bas¹¹. Merci aux bonnes Dames¹², dont le dévouement pour les soldats est remarquable. Je me rappelle au pieux souvenir de tous, des enfants aussi qui me l'ont promis. Ne me laissez pas jeûner trop longtemps et veuillez m'écrire quelques lignes. - Veuillez me bénir¹³.

1. Les dernières lettres de l'abbé Laugier - consécuti-

ves à son séjour à Nice du 6 au 18 septembre 1918 - ont été heureusement reproduites in extenso dans l'Adoption.

2. Mes camarades de combat.

3. Le repos du début de septembre (voir, ci-dessus, document 106).

4. Le samedi 21 septembre, dans un village de l'Aisne suffisamment désigné par la suite de la lettre.

5. Louis Savy, liquidateur des biens du PSP en 1902. Le village "absolument rasé", où J. Laugier était arrivé, était donc celui de Savy, à quelques kilomètres au sud-ouest de Saint-Quentin, dans le département de l'Aisne (484 habitants vers 1960) et à proximité d'Etreillers.

6. Emile Saby (1862-1914), qui fut préfet-économe du PSP à deux reprises : entre 1893 et 1897 d'abord, entre 1906 et 1909 ensuite.

7. De fait, l'histoire des derniers mois de la guerre nous dit que les Français ont progressé dans ce secteur les 17 et 18 septembre 1918. (D'après la carte "Les étapes de la victoire du 1er juillet au 11 novembre 1918", où Savy figure, dans l'Album de la Guerre, h.-t. en finale, déjà cité.)

8. A Marseille.

9. Le jeudi 19 septembre.

10. Guillaume Corlay, Emmanuel Charvinat et Charles Ferraris, salésiens du PSP, qui ont commencé d'apparaître dès le début de cette correspondance.

11. Pendant le congé du 6 au 18 septembre.

12. Entendez : les religieuses salésiennes ou filles de Marie-Auxiliatrice du Patronage Saint-Pierre.

13. On pourra noter combien le style et la pensée de Joseph Laugier se sont affermis depuis août 1914.

109. "Ce jour-là, nous avons mis le masque au moins vingt fois" (24 septembre 1918).

Adoption, novembre-décembre 1918, p. 174-175.

Le 28 septembre 1918. - Ce soir il y aura 8 jours que j'ai rejoint mon groupe en pleine bataille¹. Nous sommes restés en vue de D ...² Avant-hier mon bataillon descendait³, mais mon Commandant me priait de rester avec des brancardiers pour la relève, l'identification et l'inhumation de nos morts. Nous avons donc travaillé ferme pendant 24 heures, et les saucisses⁴ boches furent assez sages pour ne pas nous signaler à leur artillerie. Ce n'est qu'à notre départ que nous fûmes salués par une dizaine de coups de canon. A peine rentrés les journaux du jour nous annonçaient d'excellentes nouvelles, surtout celle de la prise de Montfaucon⁵ que je connais bien⁶. Si les Américains⁷ exploitent ce succès, il aura de très heureuses suites quant à la libération de l'Argonne et de l'Alsace. Que Dieu continue à bénir nos armes. Mardi fête de Notre-Dame de la Merci⁸ a été particulièrement très rude : nous avons mis le masque au moins 20 fois. J'ai vu à loisir tout le terrain laissé par l'ennemi⁹ l'an dernier. C'est un désert. Les arbres fruitiers, les poteaux télégraphiques, les maisons, tout est rasé, les routes sont coupées par des explosions de mines et il est imprudent de leur succéder dans les abris qu'ils occupaient il n'y a que 15 jours¹⁰. Veuillez continuer à prier pour moi et à être mon interprète auprès de tous ces Messieurs¹¹. Je n'ai plus célébré depuis Marseille¹² et je ne sais si je le pourrai demain¹³. Veuillez me bénir.

1. A Savy, le 21 septembre.

2. Très probablement : Douchy (Aisne), village proche de Savy.

3. Il était relevé. Les troupes "montaient" au front et en "descendaient".

4. Ballons d'observation.

5. Montfaucon (Meuse), au nord de Malancourt, ville libérée le 26 septembre (d'après la carte citée : "Les étapes de la victoire du 1er juillet au 11 novembre 1918").

6. Pour avoir vécu dans la région en 1915.

7. La première armée américaine du général Pershing, désormais pleinement engagée dans la bataille. "Le 26, la droite américaine, crevant les défenses allemandes, arriva d'un élan magnifique à la ligne Montfaucon-Septsarges-Bois du Juré ; le 27, elle enleva ce redoutable piton de Montfaucon, haute vigie qu'avaient vue au Nord tous les combattants de Verdun" (H. BIDOÛ, Histoire de la Grande Guerre, p. 633).

8. Le mardi 24 septembre.

9. Laugier voulait dire : "tout le terrain laissé à l'ennemi" l'année précédente ou les mois précédents ... Il avait lui-même circulé dans ce secteur.

10. Au sud de Saint-Quentin.

11. Les salésiens du PSP.

12. Le jeudi 19 septembre, à Notre-Dame de la Garde (voir la lettre précédente).

13. Le 29 septembre, qui était un dimanche.

110. Joseph Laugier a été gazé et il est mort
(11 octobre 1918).

Adoption, novembre-décembre 1918, p. 164-165 ("M. l'abbé Joseph Laugier")¹.

Providentiellement protégé pendant les quarante-neuf mois qu'il passa au front, l'abbé Laugier devait être frappé dans l'exercice du ministère sacerdotal. Au plus fort de la bataille², il s'était rendu au poste de secours afin d'aider au pansement des blessés et de porter les secours de la religion aux mourants lorsqu'un obus à gaz vint éclater à la porte de l'abri. Blessés, infirmiers, médecins furent intoxiqués. L'abbé Laugier que l'on croyait légèrement atteint, fut évacué sur l'ambulance de Domfront (Oise)³, installée dans la Maison-Mère des religieuses de la Compassion. C'est dans cette ambulance qu'il rendait son âme à Dieu le 11 octobre après de vives souffrances, et faisant volontiers le

sacrifice de sa vie pour le triomphe de l'Eglise et de la France ! - Ce cher confrère paraissait avoir le pressentiment de sa mort prochaine. Peut-être même s'était-il offert comme victime et Dieu l'a-t-il pris au mot lorsqu'il s'est écrié, avec tant de générosité, dans son allocution qu'il fit à des religieuses⁴ : "Mon Dieu, s'il vous faut encore une victime, me voici, prenez-moi, je m'offre volontiers à votre bon plaisir !"

1. Extrait de la notice de Louis Cartier sur Joseph Laugier, écrite avant le 11 novembre 1918.

2. Autour de Saint-Quentin, dans laquelle l'armée Debeney pénétra le 1er octobre 1918 (d'après la légende d'une photographie, dans l'Album de la Guerre, t. II, p. 1013). La bataille se poursuivit autour de la ville durant la première partie du mois d'octobre.

3. Il s'agit bien de Domfront dans l'Oise, au sud de Montdidier (Somme), et non pas de Domfront dans l'Orne, qui est beaucoup plus connu et où, dans un premier temps (septembre-octobre 1918, p. 152), l'Adoption situa très naturellement cet hôpital.

4. On peut penser que cette exclamation s'échappa des lèvres de M. Laugier lors de son dernier congé au PSP, en septembre 1918, devant le petit auditoire des religieuses salésiennes. Il appliquait à lui-même la théorie de la victime expiatoire offerte à la justice divine, théorie qu'il avait si souvent développée dans sa correspondance au cours des premiers mois de la guerre.

111. Le dévouement, le zèle et le tact de J. Laugier.

Adoption, novembre-décembre 1918, p. 180¹.

M. Fraysse² (...) déplore la mort de M. Laugier :

Ceux qui l'ont connu savent la perte cruelle que nous venons de faire. Le dévouement, le zèle, le tact, la simplicité de ce cher confrère lui avaient gagné toutes les sympa-

thies et l'estime de ceux qui l'avaient vu à l'oeuvre. Je ne parle pas de ses succès auprès des élèves et de l'heureuse influence qu'il exerçait sur eux. Ces mérites et ceux que lui ont valu quatre ans de guerre et les cruelles souffrances de sa mort lui auront donné la récompense éternelle ...

1. Nous ajoutons aux documents qui précèdent quelques fragments de lettres contemporaines de la mort de Joseph Laugier.

2. Pierre Fraysse (né le 17 novembre 1884), ancien élève du PSP de Nice (1898-1903), avait d'abord été séminariste diocésain à Nice même, puis était devenu salésien (profession à Turin le 11 octobre 1911) et avait fait son stage pratique au PSP, comme professeur en classes primaires (1911-1914). Il sortira de la congrégation après la guerre.

112. "Je m'édifiais à la lecture de ses lettres admirables".

Adoption, novembre-décembre 1918, p. 180-181.

De M. Riquier¹ :

Votre Adoption m'apporte le départ pour meilleure vie du cher M. Laugier, mon ancien compagnon de noviciat², du temps où l'on vivait encore en liberté³. Ce temps reviendra bientôt, espérons-le. Vraiment cette mort m'a beaucoup peiné. Je suivais toujours sur l'Adoption les prouesses de ce vaillant. Je m'édifiais à la lecture de ses lettres admirables de foi, de patriotisme, de confiance, et voici qu'à la dernière heure du drame, au moment où le Boche implore l'armistice, Dieu nous enlève ce héros, modèle de soldat, modèle de prêtre. L'autre jour, c'était M. Chopin⁴, aujourd'hui M. Laugier ! Leur mort sera, j'ose espérer, une semence de nouveaux ouvriers pour la vigne du Seigneur, un gage de pleine liberté pour faire le bien comme nous voudrions et autant que nous vou-

drons, dans la nouvelle France, régénérée dans le sang et les larmes de ses enfants. - Je suis depuis 3 semaines hospitalisé au Sacré-Coeur de Coutances pour grippe-bronchite, contractée près d'un camarade à Boulogne-sur-Mer, mais je vais mieux et j'espère prendre une convalescence dans huit jours ...

1. Le prêtre salésien Emile Riquier (1878-1945), qui, au début de la guerre, était directeur de l'orphelinat Jésus-Adolescent de Nazareth (Palestine). Mobilisé, il passa les années 1916-1918 à Boulogne-sur-Mer.

2. Ce n'était pas tout à fait exact. Emile Riquier fit une année de noviciat à Saint-Pierre-des-Canons en 1892-1893, mais, trop jeune (il n'avait que quinze ans en 1893), ne prononça ses vœux qu'au bout d'une autre année, le 22 août 1894. C'est pendant cette deuxième année qu'il apprit à connaître Joseph Laugier. Celui-ci passait alors à Saint-Pierre-des-Canons, non pas son année de noviciat, mais celle de sa préparation (ou de postulat) à la vie salésienne. En fait, Laugier, arrivé dans la maison le 4 novembre 1893, n'y commença son noviciat que le 8 décembre 1894, donc plusieurs mois après la profession de Riquier.

3. Avant la loi du 1er juillet 1901, les congrégations religieuses vivaient libres en France.

4. Le prêtre salésien Victor Chopin, mort le 16 février 1918 à trente-huit ans, après dix-sept de profession et onze de sacerdoce.

113. Le profond esprit surnaturel de J. Laugier.

Adoption, novembre-décembre 1918, p. 163-164 ("M. l'abbé Joseph Laugier").

Citons un extrait d'une lettre d'un prêtre¹ dont l'abbé Laugier nous a parlé lui-même comme d'un modèle de curé :

Dès le mois de mai 1917 j'essayais de lui faciliter son ministère d'aumônier en lui offrant l'hospitalité au presbytère ; j'espérais ainsi qu'il pourrait mieux se reposer après

les longues fatigues de la rude campagne². Je vis aussitôt son profond esprit surnaturel, son grand désir de faire du bien à ceux au milieu desquels la Providence l'avait placé. Quelle joie ce fut pour nous de le revoir en décembre 1917, après les dures journées de la campagne des Flandres³ ! Il eut le bonheur de célébrer ici les fêtes de Noël, et ce lui fut une très grande consolation de voir soldats et officiers s'approcher des sacrements⁴. Vous savez mieux que moi, mon Révérend Père, ce qu'il endura de souffrances lors de l'avance allemande en direction d'Amiens⁵, et, plus tard, quand, rappelé en Flandres, sa division eut le redoutable honneur de défendre les monts⁶. Au passage, il saluait de loin le clocher de Mardyck et m'écrivait quelques jours après : "Nous voici de nouveau⁷ par ici, pour défendre Dunkerque, Mardyck et autres bonnes localités⁸ ..." Nous apprenions, il y a peu de jours, que son régiment avait eu l'honneur d'entrer le premier dans Saint-Quentin⁹ ... - Vous pouvez croire, mon Révérend Père, que je n'ai pas tardé à prier pour le repos de l'âme du bon et regretté Père Laugier. Demain matin, la Sainte Messe sera célébrée à son intention, et je m'unis de grand coeur aux prières de son vénéré supérieur et de sa famille religieuse. La mort ne l'a point surpris : depuis longtemps il avait fait le sacrifice de sa vie¹⁰. Nous avions espéré que Dieu se serait contenté de son intention. Il a jugé que sa mort était plus nécessaire à son Oeuvre que sa vie ! Redisons notre Fiat ! et unissons à son sacrifice celui de nos coeurs brisés !

1. Le curé de Mardyck (Nord), près de Dunkerque.

2. Au Chemin des Dames.

3. Seule information dont nous disposons aujourd'hui sur cette campagne de Joseph Laugier. Il s'agit des Flandres belges.

4. Voir, ci-dessus, document 96.
5. La bataille de Montdidier entre le 21 mars et le 8 avril 1918 (voir, ci-dessus, document 97).
6. Précieuse information qui nous garantit que Laugier prit part à la défense des "monts" de Flandre, protégeant Ypres et Hazebrouck : le mont Kemmel et quelques autres (voir, ci-dessus, document 98, n. 1).
7. Ce "de nouveau" fait allusion à la campagne des Flandres belges de l'année précédente.
8. Il plaisantait un peu. Mais c'est peut-être cette réflexion du curé de Mardyck qui induisit l'informateur salésien du Livre d'or... des congrégations, pour la notice Laugier, à compter, parmi les "actions" auxquelles il avait été mêlé, "Dunkerque", à côté d'autres régions mieux assurées : Aisne, Saint-Quentin, secteur de Novvron ...
9. Début octobre 1918.
10. Confirmation supplémentaire d'un fait désormais bien attesté.

114. Le zèle de l'abbé Laugier jusqu'aux derniers instants (octobre 1918).

Adoption, novembre-décembre 1918, p. 155-156 ("M. l'abbé Joseph Laugier").¹

Les lecteurs de l'Adoption ont lu avec plaisir les lettres de l'abbé Laugier et beaucoup ont témoigné leur admiration pour ce jeune et vaillant prêtre. Ses lettres nous le montrent tel qu'il était, ardent, vif, plein d'action, de bonne humeur, de confiance et d'endurance, mais surtout vivant de la foi, de l'amour de Dieu et des âmes, ne comptant pour rien les plus lourdes fatigues et les plus grands dangers, quand il s'agissait de porter les secours de la religion à ses camarades. Tel il fut jusqu'à la fin, et sur son lit de douleur il n'exprimait qu'un regret, celui de n'être plus auprès de ses chers soldats pour les secourir, les con-

soler, les absoudre et les bénir, les aider à monter au ciel² !

1. Cet extrait de la notice déjà citée de Louis Cartier, écrite avant l'armistice du 11 novembre, nous paraît clore correctement cette longue série de lettres de guerre du Patronage Saint-Pierre de Nice. Elle rappelle que le salésien Joseph Laugier fut toujours, sous l'uniforme du soldat, un prêtre chrétien, vaillant et zélé.

2. Cette information sur les derniers moments de Joseph Laugier à l'hôpital où il mourut, reprend certainement le contenu d'une lettre envoyée à Nice depuis Domfront.

I n d e x

- Acétosa, Félix, 85, 112.
 Achille, héros grec, 112.
Adoption, périodique, 5,
 6, 7, 8, 13, 17, 22, 23,
 24, 25, etc.
 Agen, Lot-et-Garonne, 69.
 Agnès, Catherine, 20.
 Aisne, département, 9, 10,
 14, 131, 133, 137, 138,
 145, 151, 164, 172, 173,
 179.
 Aisne, rivière, 85, 93,
 123, 137, 166.
 Alaric, prêtre, 84.
 Albert, Somme, 128.
Album de la Guerre, 12,
 13, 60, 83, 87, 89, 96,
 132, 156, 158, 160, 161,
 166, 169, 172.
 Allemagne, 83, 114, 115.
 Aloïs, pseudonyme de Louis
 Cartier, 20, 66, 106,
 111.
 Alpes-Maritimes, départe-
 ment, 25, 48, 112.
 Alsace, 84.
 Amette, Léon-Adolphe, 66,
 67.
 Amielh, Arthur, 110, 131,
 132.
 Amiens, Somme, 160, 178.
Ancien, périodique, 51.
 Andechy, Somme, 169.
 André, Victor, 133, 134.
 Andréis, Joseph, 72, 73,
 93, 94, 107, 108.
 Angès, baie des, Nice, 17.
 Annonay, Ardèche, 62.
 Anthoine, François-Paul, 156.
 Antibes, Alpes-Maritimes, 14,
 22, 40, 84, 85.
 Antoniolli, Francesco, 74, 75.
 Ardant, Georges, 28, 30, 65,
 66, 67, 68.
 Ardèche, département, 25,
 62.
 Argonne, Meuse, 9, 10, 12,
 30, 41, 42, 56, 58, 60, 63,
 74, 83, 89.
 Armentières, Nord, 161.
 Armes, place d', Nice, 19,
 48, 50, 61.
 Arnim, Friedrich-Sixt von,
 161.
 Arras, Pas-de-Calais, 76, 89.
 Ars, Ain, 138, 168, 169.
 Artois, batailles, 77, 84,
 89, 92.
Ascension, fête, 77.
 Ascona, Tessin, Suisse, 19,
 21.
 Ascros, Alpes-Maritimes, 112.
 Attila, roi des Huns, 87.
 Auberive, Haute-Marne, 92.
 Aubréville, Meuse, 68.
 Aurons, Bouches-du-Rhône,
 21, 47.
 Autriche, 139.
 Auxiliatrice. Voir : Marie
 Auxiliatrice.
 Avigliana, Italie, 85, 92.
 Avignon, Vaucluse, 24.
 Avocourt, Meuse, 30.
 Ay, Marne, 100, 101.

- Bagarre, J., ancien élève du PSP, 6.
 Bailleul, Nord, 161.
 Balkans, 117.
 Bar-le-Duc, Meuse, 25, 26, 28, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 134.
 Barde, L., 39.
 Beissière, Cyprien, 31.
 Beissière, Léon, 30, 31.
 Belgique, 6, 11, 24, 48, 62, 76, 155, 156, 161.
 Bergame, Italie, 75.
 Bergen-Belsen, Allemagne, 11.
 Berlin, Allemagne, 139.
 Berlurons, comédie, 52.
 Bessièrès, Albert, 31, 53, 101, 117, 118.
 Béthincourt, Meuse, 30, 42, 48.
 Bethléem, Judée, 45, 111.
 Bethmann-Hollweg, Theobald von, 139.
 Béziers, Hérault, 141.
 Bezonvaux, Meuse, 141, 142, 144.
 Bidou, Henry, 12, 13, 56, 60, 77, 83, 84, 92, 102, 110, 128, 132, 142, 144, 146, 151, 154, 155, 162, 166, 167, 169, 174.
 Bignay, Charente-Inférieure, 40.
 Bixchoote, Belgique, 156.
 Bois-Bourrus, fort, Meuse, 128.
 Bois du Juré, Meuse, 174.
 Boissy-le-Châtel, Seine-et-Marne, 103, 104.
 Boixière, Adolphe, 10, 80, 125, 126.
 Bompas, Pyrénées-Orientales, 37.
 Bon Samaritain, parabole, 131.
 Bonafet, ancien élève du PSP, 26.
 Bonne Presse, éditions, 12, 13, 81.
 Bonnemayre, Marius, 11.
 Bonnot, prêtre, 100.
 Bosco, Jean, 5, 18, 21, 25, 29, 30, 31, 32, 39, 51, 64, 66, 75, 113, 120, 130, 143, 144, 150, 163.
 Bouches-du-Rhône, département, 31, 47.
 Boulogne-sur-Mer, Pas-de-Calais, 177.
 Boureuilles, Meuse, 59, 60.
 Bousiéyas, Alpes-Maritimes, 48, 97.
 Bousquet, soeur, 74.
 Boutarie, prêtre, 40.
 Bowins, mademoiselle, 32.
 Braunkopf, Alsace, 84.
 Brodet, mademoiselle, 120.
 Brunet, capitaine de, 48, 76.
 Cadorna, Luigi, 113, 114, 115.
 Cagnes, Alpes-Maritimes, 25.
 Calonne, route forestière, Meuse, 80, 83, 126.
 Calonne-sur-la-Lys, Pas-de-Calais, 80.
 Canepa, Domenico, 17, 20, 51.
 Canny-sur-Matz, Oise, 169.
 Caporetto, Italie, 158.
 Cappati, vicaire général de Nice, 66.
 Caressa, M., 44.
 Cartier, François, 63.
 Cartier, Louis, 5, 6, 7, 11, 12, 20, 22, 34, 36, 50, 51, 53, 63, 66, 67, 89, 92, 93, 98, 101, 121, 124, 131, 170, 175.
 Cartier, Louis-Jean-Marie, neveu du précédent, 100, 101, 139, 140.
 Cartier, Zacharie, 63, 86, 87, 112, 113.
 Cassel, Nord, 161.
 Castelin, prêtre, 66.
 Cats, mont des, Nord, 161.
 Cau, Auguste, 10, 42, 44, 46, 47, 49, 50, 53, 56, 58, 59, 60, 61, 66, 68.
 Cayroche, Joseph, 117.

Chabert, Justin, 11, 94.
 Châlons-sur-Saône, Saône-et-Loire, 24.
 Châlons-sur-Marne, Marne, 86, 87, 107.
 Chambéry, Savoie, 63.
 Champagne, province, 9, 12, 14, 84, 92, 93, 94, 95, 97, 98, 99, 126, 159.
 Champfleury, Marne, 14, 119, 120, 122.
 Champs Catalauniques, Marne, 87.
 Chantilly, Oise, 115.
 Chanvillard, vicaire général de Nice, 66.
 Chapon, Henri, 143.
 Charente-Inférieure, département, 40.
 Charles VII, roi de France, 109.
 Charvinat, Jacques-Emanuel, 10, 23, 27, 33, 34, 40, 41, 53, 54, 58, 63, 77, 85, 171, 172.
 Château d'Aix, Saint-Martin-la-Sauvété, Loire, 66.
 Château-Thierry, Aisne, 166.
 Chaume, fort de la, Meuse, 128.
 Chaumière, Guernesey, 18.
 Chaumont-sur-Marne, Haute-Marne, 28, 41, 42, 54.
 Chemin des Dames, Aisne, 9, 10, 11, 14, 145, 147, 152, 154, 155, 156, 178.
 Chopin, Victor, 176, 177.
 Christ, 9. Voir : Jésus.
 Clermont-de-l'Oise, Oise, 160.
 Cleux, Joseph, 62.
 Commercy, Meuse, 92.
 Compassion, religieuses de la, 174.
 Compiègne, Oise, 146, 160, 165.
 Conchy-les-Pots, Oise, 169.

Congo belge, 89.
 Corlay, Guillaume, 34, 36, 53, 54, 127, 128, 171, 172.
 Corseul, Côtes-du-Nord, 80.
 Côtes-du-Nord, département, 21, 31, 80, 89, 110.
 Coxe, Raphaël, 30, 31.
 Croix, périodique, 45, 48, 57, 74, 110, 111, 117, 120, 121.
 Croix des Alpes-Maritimes, périodique, 34, 36, 48.
 Grön, Henri, 117.
 D'Albéra, 74.
 Danjou, Michel, 10, 111, 117, 118, 122, 163.
 Dardalhon, Jules-Louis, 44, 48, 96, 97.
 David, personnage biblique, 45.
 Debeney, Marie-Eugène, 167, 169, 175.
 Degoutte, Jean-Marie-Joseph, 166.
 Delabre, Alphonse, 11, 14, 147, 151, 154.
 Démichelis, Jean-Bertrand, 101, 102.
 Desramaut, Francis, 13, 32, 35, 36, 48, 53, 73, 113.
 Dieu, 7, 9, 10, 12, 18, 25, 27, 30, 32, 34, 35, 38, 39, 40, 41, 43, 44, 45, 46, 47, 49, 52, 53, 55, 57, 58, 59, 61, 65, 68, 76, 77, 78, 79, 80, 84, 86, 91, 93, 97, 98, 100, 101, 102, 104, 108, 110, 111, 112, 114, 116, 118, 123, 124, 125, 127, 129, 131, 132, 133, 134, 135, 136, 139, 142, 146, 147, 148, 150, 151, 153, 154, 158, 159, 167, 174, 175, 176, 178, 179.
 Dinan, Côtes-du-Nord, 18, 21.

- Dombasle-en-Argonne, 47, 49.
 Domfront, Oise, 14, 174, 175, 180.
 Domfront, Orne, 175.
 Domrémy, Vosges, 51.
 Douai, Nord, 146.
 Douaumont, Meuse, 110, 128, 141, 142, 144.
 Douchy, Aisne, 173.
 Drie-Grachten, Belgique, 156.
 Dumas, Eugène, 142, 143.
 Dunkerque, Nord, 158, 178, 179.
 Durin, Georges, 34, 57, 77, 98, 111, 112, 122.
Eclaireur de Nice, périodique, 34, 36.
 Eparges, Les, Meuse, 80, 126.
 Epernay, Marne, 86, 87, 100, 101, 126.
Epiphanie, fête, 141.
 Esnes-en-Argonne, Meuse, 14, 41, 42, 44, 47, 48, 49, 52, 57, 59, 60, 61, 69, 71, 72.
 Esteffe, René, 92.
 Estrayer, Emile, 100, 101, 116.
 Etats-Unis, 115, 139.
 Etreillers, Aisne, 172.
 Fabre, Gaston, 23, 36, 47, 49, 53, 67.
 Fabre, Jean, 47, 49, 52, 66, 67.
 Falkenhayn, Erich von, 110.
 Ferraris, Charles, 10, 34, 35, 36, 47, 48, 52, 53, 54, 100, 101, 112, 171, 172.
 Flameng, François, 156.
 Flandre(s), province, 9, 14, 155, 156, 157, 161, 162, 164, 166, 178, 179.
 Fleury-sous-Douaumont, Meuse, 14, 127, 128, 132.
 Foch, Ferdinand, 14, 166, 167, 169.
 Fonclair, Louis, 34, 36, 39, 40.
 France, 11, 24, 31, 32, 36, 45, 46, 51, 59, 62, 72, 75, 102, 108, 113, 115, 116, 127, 131, 148, 150, 161, 175, 177.
 Franchet d'Espérey, Louis, 114, 115.
 François de Sales, saint, 143, 144.
 François-Joseph, empereur d'Autriche, 139.
 Fraysse, Pierre, 145, 175, 176.
 Frédéric-Guillaume, Kronprinz d'Allemagne, 83.
 Gaëll, René, 91, 92.
 Gard, département, 24, 48.
 Gastaud, V., 31, 66, 70, 71.
 Gaultier, médecin, 31.
 Gély, Jacques-Jean, 113.
 Giel, Orne, 89.
 Gimbert, Pierre, 103, 104.
 Giuglaris, Joseph, 10, 26, 27, 47, 50, 54, 56, 58, 68, 74, 76, 82, 83, 85, 87, 98, 99, 100, 103, 104.
 Goutard, A., 132.
Grand Larousse Encyclopédique, publication, 100.
Grande Guerre, périodique, 76.
 Grillot, colonel, 28.
 Gros, mont, Nice, 58.
 Guernesey, île anglo-normande, 18, 19, 21, 42, 124.
 Gueux, Marne, 86, 87.
 Guigonis, M., 27, 33, 35, 36.
 Guillaume II, empereur d'Allemagne, 83, 87, 139.
 Guillaume, J. ancien élève du PSP, 145.

Guyot de Salins, général, 144.

Haig, Douglas, 156.

Hautcourt, Meuse, 59, 60.

Haute-Loire, département, 155.

Hazebrouck, Nord, 161, 179.

Hechtel, Belgique, 62, 73.

Hesse, forêt, Meuse, 60, 61, 66, 71.

Hindenburg, Paul von, 162.

Histoire d'une âme, par Thérèse de l'Enfant-Jésus, 79.

Humbert, Georges-Louis, 169.

Huns, peuple, 87.

Hutier, Oskar von, 169.

Ignace de Loyola, saint, 129, 130.

Ille-et-Vilaine, département, 104.

Illustration, périodique, 12, 13. Voir : Album de la Guerre.

Imbert, M., 30, 31.

Imitation de Jésus-Christ, 33, 34, 118, 129, 130.

Immaculée Conception, fête, 103, 104.

Isaïe, personnage biblique, 10.

Israël, 9, 106.

Italie, 20, 51, 75, 85, 92, 115, 158.

Jauze, Jacques, 36, 37, 91, 92.

Jeanne d'Arc, 30, 31, 32, 33, 35, 51, 72, 73, 74, 77, 108, 109.

Jésus ou Notre-Seigneur, 34, 40, 45, 111, 113, 114, 116, 122, 130, 143, 144, 151, 155, 157, 168, 171. Et voir : Imitation, Sacré-Coeur.

Jésus-Adolescent, Nazareth, 177.

Jésus-Ouvrier, oratoire, Dinan, 21.

Joffre, Joseph, 113, 114, 115, 125, 126.

Joseph, saint, 39, 41, 58, 83, 150, 151.

Katanga, Congo belge, 89.

Kemmel, mont, Belgique, 161, 179.

Kronprinz, Frédéric-Guillaume, 82, 169.

La Bassée, Nord, 161.

La Crau, Var, 87.

La Fontaine, Jean de, 54.

Labyrinthe, Neuville-Saint-Vaast, 88, 89.

Laghet, Alpes-Maritimes, 24, 25.

La Guerche, Saint-Hélen, Côtes-du-Nord, 31.

Lamennais, Félicité de, 130.

La Navarre, La Crau, Var, 49, 50, 86, 87.

Langard, ancien élève du PSP, 34, 36.

Langemark, Belgique, 156.

Lantéri, Giovanni, 110.

Lanvollon, Côtes-du-Nord, 110.

Lardemelle, général de, 144.

Larousse universel, 12.

La Turbie, Alpes-Maritimes, 25.

Laugier, Joseph, 8, 9, 11, 17, 18, 20, etc.

Laugier, Pierre, 20.

La Vernarède, Gard, 48.

Le Cardinal, Guillaume, 74, 76.

Lenoir, adjudant, 129.

Le Plessier-Rozainvillers, Somme, 159, 160, 167.

Lhande, Pierre, 75.

Liège, Belgique, 74, 76.

Lille, Nord, 47.

Limoges, Haute-Vienne, 30.

- Livre d'or du clergé et des congrégations, 12, 30, 36, 48, 61, 62, 84, 97, 132, 141, 155, 167.
 Locre, Belgique, 161.
 Louis de Gonzague, saint, 124.
 Loutil, Edmond, 117.
 Ludendorff, Erich, 14, 159, 161.
Lutetia, vaisseau, 110.
 Lyon, Rhône, 13, 24, 25, 136.
 Lys, rivière, 161.
 Maast, localité non déterminée, 130, 131.
 Macédoine, Grèce, 117, 135, 140.
 Malancourt, Meuse, 59, 60, 70, 173.
 Malines, Belgique, 60.
 Malleterre, général, 60.
 Mandé, Joseph, 132.
 Mandrou, Robert, 13.
 Mangin, Charles, 132, 144, 166.
 Mardyck, Nord, 14, 154, 155, 157, 158, 161, 167, 178, 179.
 Marie ou Sainte Vierge, 34, 45, 58, 72, 83, 93, 100, 104, 116, 121, 154.
 - Mois de M., 72, 73, 118, 120, 152. - M. Auxiliatrice ou Notre-Dame Auxiliatrice, 11, 18, 19, 25, 28, 29, 30, 32, 38, 39, 40, 41, 43, 47, 51, 56, 57, 62, 72, 78, 79, 100, 120, 121, 123, 129, 135, 144, 153, 168.
 Marie-Auxiliatrice, église, Nice, 157.
 Marie-Auxiliatrice, filles de, ou religieuses salésiennes, 31, 32, 172, 175.
 Marne, département, 79, 81, 85, 87, 95, 100, 101, 103, 119, 120, 124, 137, 140.
 Marne, rivière, 8, 12, 14, 24, 86, 87, 92, 93, 115, 123, 166.
 Maroc, 97.
 Marre, fort, Meuse, 128.
Marseillaise, hymne, 102.
 Marseille, Bouches-du-Rhône, 31, 47, 49, 50, 63, 71, 84, 100, 125, 126, 172.
 Marwitz, Georg von der, 169.
 Masséna, école, 27, 33.
 Mathieu, Antoine, 74, 75.
 Mathieu, François, 11.
Matin, journal, 171.
 Matthieu, saint, 116, 117.
 Matz, rivière, 131.
 Maxima, maison, 65, 66, 91, 93, 97, 110, 121.
 Mazzarello, Maria, 29, 39.
 Melles-lez-Tournai, Belgique, 11.
 Ménardi, Joseph, 54.
 Mende, Lozère, 113.
 Menin, Belgique, 156.
 Menonville, Saint-Mihiel, 28.
 Menton, Alpes-Maritimes, 22.
 Mercier, Désiré, 59, 60.
 Merfy, Marne, 139.
 Messines, Belgique, 161.
 Meuse, département, 14, 26, 30, 42, 47, 48, 68, 70, 80, 140, 144, 173.
 Mézières-en-Santerre, Somme, 159, 160.
 Mignon, général, 37.
 Minier, Auguste, 123, 124.
 Minima, villa, Nice, 65, 66, 91, 93, 97, 110, 121.
Minuit, chrétiens, 44, 139.
 Moët et Chandon, champagne, 124.
 Monaco, 48.

- Monde, journal, 132.
Mongins-Roquefort, M. de, 74.
 Montagne de Reims, Marne, 126.
 Montdidier, Somme, 14, 160, 162, 165, 166, 167, 179.
 Montfaucon, Meuse, 173, 174.
 Montgolfier, madame de, 32.
 Montmélian, Savoie, 47, 49, 50.
 Montpellier, Hérault, 141.
 Moreuil, Somme, 159, 160, 167.
 Mosca, Félix-Joseph, 112.
 Musso, Joseph, 8, 100, 101.
 Nazareth, Palestine, 177.
 Neufchâteau, Vosges, 37, 38, 39.
 Neuville-Saint-Vaast, Pas-de-Calais, 77, 88, 89.
 Nice, Alpes-Maritimes, 5, 6, 10, 13, 14, 15, 17, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 27, 31, 33, 34, 35, 36, 38, 39, 40, 44, 47, 48, 49, 51, 52, 54, 58, 62, 63, 66, 73, 75, 76, 77, 85, 89, 92, 94, 101, 105, 106, 107, 112, 117, 120, 131, 133, 134, 136, 137, 141, 143, 145, 156, 163, 165, 170, 171, 172, 176, 180.
 Nîmes, Gard, 14, 23, 33.
 Nivelle, Robert, 14, 146, 155.
 Noat, Jean-Baptiste, 145.
Noël, fête, 41, 42, 46, 47, 48, 49, 51, 60, 104, 105, 106, 138, 139, 158, 178.
 Noir, mont, Nord, 161.
 Nord, département, 14, 154, 178.
 Notre-Dame-Auxiliatrice.
 Voir : Marie Auxiliatrice.
 Notre-Dame de la Garde, Marseille, 171, 174.
 Nouvion-Vingré, Aisne, 168, 169, 179.
 Novo, André, 135.
 Noyon, Oise, 61.
 Nozeran, Félix, 11, 140, 141, 145.
 Oise, département, 14, 131, 160, 164, 165, 166, 167, 174, 175.
 Oise, rivière, 166, 169.
 Ormes, Marne, 102, 103, 104, 109.
 Orne, département, 175.
 Ourcq, rivière, 166.
 Palestine, 177.
Panorama de la Guerre, 12.
 Pansard, Louis, 10, 88, 89, 90.
Pâques, fête, 63, 65, 66, 111, 112, 117, 119, 138, 145, 147, 151, 160.
 Paradis, bois, Chemin des Dames, 154.
 Parches ou Paroches, bois, Argonne, 28.
 Paris, France, 21, 47, 67, 81, 87, 90, 97, 114, 117, 123, 160.
 Paris, Vincent, 135.
 Parois, Meuse, 64, 65, 70, 71, 73, 74, 81.
 Pas-de-Calais, département, 62, 89.
 Passaga, général, 140, 143, 144.
 Pastour, Charles, 51, 145.
 Paté, Henry, 120.
 Patella, Pascal, 83, 84.
Patriotisme et Endurance, par le cardinal Mercier, 59.
 Patronage Saint-Pierre, Ni-
 ce, 5, 6, 8, 14, 15, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 25, 26, 30, 31, 34, 35, 36, 37, 38, 40, 47, 48, 50, 51, 53, 62, 66, 73, 75, 76, 77, 80, 91, 94, 98, 101, 104, 105, 110, 111, 112, 113, 117, 118,

- 119, 120, 121, 125, 128,
131, 134, 141, 157, 163,
172, 176, 180.
- Paul, saint, 155.
- Pauliani, sous-lieutenant,
136.
- Pauliani, hospice, 76.
- Péchenard, Pierre-Louis,
138.
- Pellico, Silvio, 112.
- Pentecôte, fête, 126, 131.
- Péronne, Somme, 128.
- Pershing, John-Joseph, 174.
- Perthes-les-Hurlus, Marne,
95, 96, 100, 128.
- Pétain, Philippe, 77, 125,
126.
- Petit Parisien, journal,
171.
- Petites Soeurs des Pauvres,
religieuses, 104, 105,
106, 107, 108, 109, 112.
- Peyraud, Ardèche, 24, 25.
- Picardie, province, 159,
162, 167, 169.
- Pichon, François, 10, 40,
47, 48, 70, 71, 74.
- Pie X, pape, 40.
- Pie XI, pape, 167.
- Pierrard, Pierre, 115.
- Pierre, saint, 83.
- Pierre l'Ermite, écrivain,
116.
- Piglione, Barthélemy, 10,
98, 144.
- Pitray, Gaston de, 96, 97,
103, 107, 120.
- Plédran, Côtes-du-Nord, 89.
- Plessier. Voir : Le Ples-
sier.
- Plessis-de-Roye, Oise, 169.
- Porcier, chanoine, 42, 47.
- Porcier, Victor, 135.
- Prandi, Lorenzo, 86, 87.
- Presteau, Gustave, 145.
- Prêtre aux armées, périodi-
que, 76.
- Provence, vaisseau, 109,
112.
- Prusse Orientale, 122.
- Puy, Le, Haute-Loire, 11,
151.
- Quast, général von, 161.
- Rameaux, fête, 116, 117,
160.
- Rawlinson, Henry Seymour,
baron, 169.
- Raybaut, Paul, 13.
- Reims, Marne, 86, 87, 90,
95, 100, 101, 102, 103,
104, 107, 109, 112, 114,
119, 123, 125, 126, 138,
140, 165.
- Rennes, Ille-et-Vilaine,
103.
- Ressons-sur-Matz, Oise,
131.
- Revigny-sur-Ornain, Meuse,
87.
- Revue pratique d'apologé-
tique, périodique, 75.
- Rey, Antoine, 91, 92.
- Rhône, fleuve, 25.
- Richard, Joseph, 39, 40,
58, 68.
- Richéris, Théophile, 135.
- Riquier, Emile, 176, 177.
- Rome, 13, 20.
- Rosaire, fête, 134.
- Rosso, ancien élève du PSP,
34, 36.
- Rossot, Jean-Baptiste, 75.
- Rostaingt, Elisée, 72, 73,
110, 111, 157, 158.
- Rousset, lieutenant-colonel,
13.
- Rousset, M., d'Antibes, 84.
- Roye, Somme, 169.
- Roye-sur-Matz, Oise, 166.
- Rua, Michel, 29, 31.
- Rupt-devant-Saint-Mihiel,
Meuse, 26, 28, 30, 134.
- Rupt-sur-Moselle, Vosges,
26.
- Sabot, bois, Marne, 94, 95,
100.
- Saby, Emile, 172.
- Sacré-Coeur de Jésus, 73,
98, 113, 121, 122, 124,
130, 131. - Fête du S. C.,
164. - Insigne, 72, 76. -
Mois du S. C., 120, 121.

- Sacré-Coeur, institution,
 Coutances, 177.
 Sacré-Coeur, institution,
 Yssingeaux, 155.
 Saint-Charles de Nancy,
 soeurs de, 77.
 Saint-Colomban-des-Vil-
 lards, Savoie, 50, 63.
 Saint-Cyprien, orphelinat,
 Tunis, 36.
 Saint-Etienne-de-Tinée,
 Alpes-Maritimes, 96, 97,
 112.
 Saint-Hélen, Côtes-du-Nord,
 31.
 Saint-Joseph, école, Anti-
 bes, 84.
 Saint-Laurent-Blangy, Pas-
 de-Calais, 62.
 Saint-Léon, oratoire, Mar-
 seille, 50, 63, 125.
 Saint-Mihiel, Meuse, 10,
 13, 27, 28, 30, 50, 52.
 Saint-Pierre. Voir : Patro-
 nage Saint-Pierre.
 Saint-Pierre de Canon ou
 Saint-Pierre des Canons,
 Aurons, Bouches-du-Rhône,
 18, 21, 47, 177.
 Saint-Pierre-et-Saint-Paul,
 oratoire, Paris, 21.
 Saint-Quentin, Aisne, 10,
 14, 48, 160, 172, 174,
 175, 178, 179.
 Saint-Remy-de-Provence,
 Bouches-du-Rhône, 30, 31.
 Saint-Remy-la-Calonne, Meu-
 se, 80.
 Saint-Servan, Ille-et-Vi-
 laine, 132.
 Saint-Thomas, soeurs de,
 100, 101.
 Sainte-Hélène, Nice, 17,
 20.
 Sainte-Ménéhould, Marne,
 79, 81, 87.
 Salésiennes. Voir : Marie-
 Auxiliatrice.
 Sallou, François, 8, 109,
 110, 135.
 Salon, Bouches-du-Rhône,
 66.
 Salonique, Macédoine, 110,
 117.
 San Carlo Borromeo, collè-
 ge, 21.
 Sarraïl, Maurice-Paul-Emma-
 nuel, 60.
 Savio, Dominique, 29, 31,
 32, 39.
 Savoie, département, 50.
 Savy, Aisne, 14, 172.
 Savy, Louis, 172.
 Seine-et-Marne, départe-
 ment, 104.
 Seney, M., 47, 49.
 Septsarges, Meuse, 174.
 Sermaize-les-Bains, Marne,
 86, 87.
 Siméon, personnage bibli-
 que, 105, 106.
 Siméon, Jean, 117, 118.
 Simon, prêtre, 69.
 Soissons, Aisne, 14, 137,
 138, 165, 169.
 Somme, département, 14,
 128, 131, 159, 160, 167.
 Somme, rivière, 61, 127,
 128, 169.
 Souain, Marne, 14, 92, 99,
 100, 108, 128.
 Souain-Perthes-les-Hurlus,
 Marne, 95, 100.
 Souchez, Pas-de-Calais, 77.
 Souffrance, La, du cardinal
 Amette, 66, 67.
 Souilly, Meuse, 126.
 Soutanes sous la mitraille,
Les, par R. Gaëll, 91, 92.
 Souville, Meuse, 127, 128,
 131, 132.
 Steenbeck, rivière, 156.
 Steenstraete, Belgique,
 156.
 Suisse, 21, 75.
Sussex, vaisseau, 114, 115.

- Tahure, Marne, 99, 100.
 Tessin, canton, Suisse, 19, 21.
 Thérèse de l'Enfant Jésus, 11, 79, 93, 144.
 Thiaumont, Meuse, 127, 128, 132.
 Toulon, Var, 20, 100, 101, 111, 112.
 Tourbe, rivière, 84.
 Tournai, Belgique, 11.
 Toussaint, fête, 136, 137, 157.
 Treviglio, Italie, 75.
 Trois Fontaines, forêt, 87.
 Tunis, Tunisie, 36.
 Turin, Italie, 176.
 Var, département, 20, 50, 87.
 Varennes-en-Argonne, Meuse, 60.
 Vauquois, Meuse, 59, 60, 61, 62, 91.
 Vaux, fort, Meuse, 110, 128, 131, 141.
 Veninger, E., 80.
 Verdun, Meuse, 9, 14, 24, 26, 30, 47, 61, 80, 109, 110, 118, 122, 123, 124, 126, 128, 130, 131, 132, 133, 134, 135, 141, 142, 143, 144, 174.
 Vesle, rivière, 166.
 Vianney, Jean-Marie, saint, 139, 167.
 Vicario, Jean-Baptiste, 26, 28, 30, 35, 36, 134, 135.
 Vienne-la-Ville, Marne, 82, 84.
 Vignal, P., 87.
 Ville-sur-Tourbe, Marne, 84, 92.
 Villeneuve, Daniel, 5, 39, 40.
 Villers-aux-Erables, Somme, 159, 160.
 Vimy, Pas-de-Calais, 77, 146.
 Vincent de Paul, soeurs de saint, 123.
 Virion, Paul, 125, 126.
 Vitry-le-François, Marne, 87.
 Vosges, département, 26, 37, 39.
 Washington, Etats-Unis, 114.
 Watelet, Jean, 48.
 Wilson, Thomas, 114, 115.
 Würzburg, Allemagne, 163.
 Ypres, Belgique, 14, 83, 155, 156, 159, 161, 179.
 Yser, Belgique, 9, 155, 156.
 Yssingaux, Haute-Loire, 155.
 Zacharie. Voir Cartier.
 Zonnebeke, Belgique, 156.

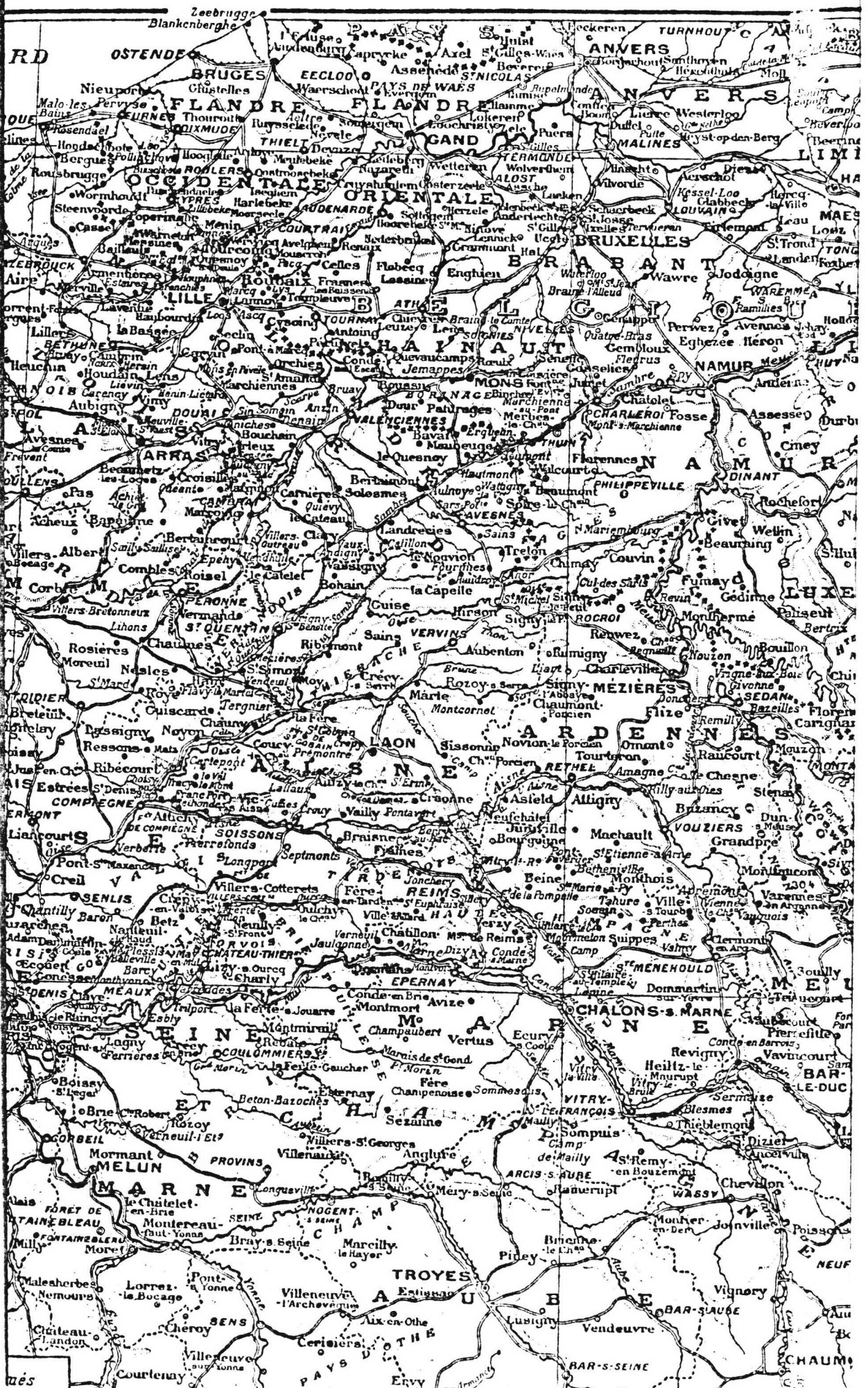
C a r t e d u f r o n t f r a n ç a i s

p e n d a n t l a g u e r r e d e 1 9 1 4 - 1 9 1 8

D'après le Larousse universel en deux volumes, 1922, t. I,
p. 1052-1053.

Du sud au nord, on y trouve les lieux suivants, qui apparaissent dans le texte ci-dessus ou dans son commentaire :
Bar-le-Duc, Saint-Mihiel, Thiaucourt, Souilly, Les Eparges, Sainte-Ménéhould, Verdun, Souain, Tahure, Ville-sur-Tourbe, Vauquois, Vaux, Douaumont, Montfaucon, Reims, Fismes, Soissons, Chemin des Dames, Compiègne, Ressons-sur-Matz, Roye, Montdidier, Moreuil, Saint-Quentin, Arras, Neuville-Saint-Vaast, Armentières, Hazebrouck, Bailleul, Messine, Menin, Ypres, Bixchoote.

CARTE DE LA GRANDE GUERR



FRONT FRANÇAIS

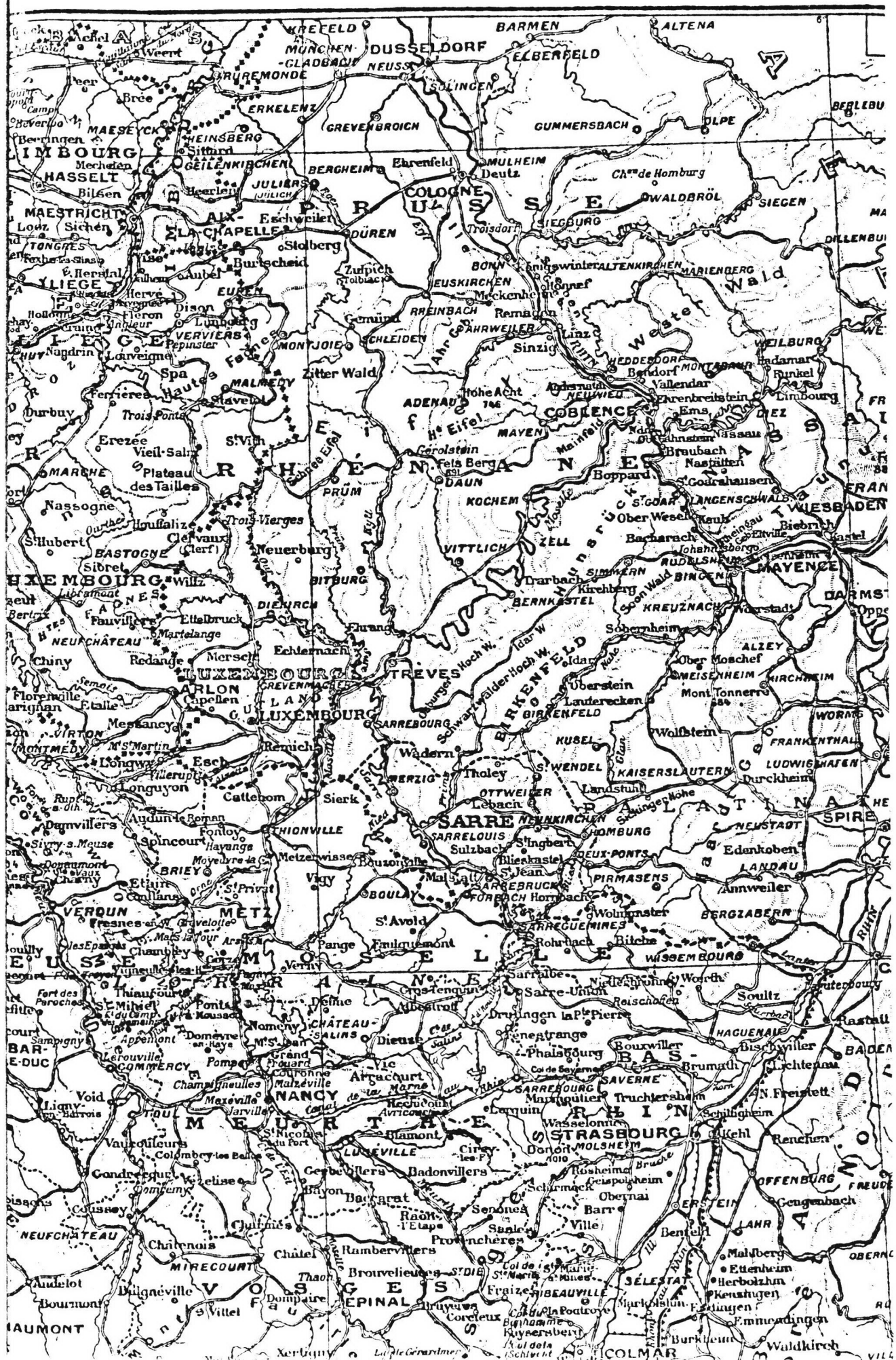


Table des matières

Introduction	5
Les lettres de guerre du Patronage Saint-Pierre à Nice, 5. - Les lettres de guerre de Joseph Laugier, 8.	
Chronologie sommaire	14
LE PRETRE SALESIEN JOSEPH LAUGIER SUR LE FRONT DES COMBATS ENTRE 1914 ET 1918 D'APRES LES LETTRES DE GUERRE DU PATRONAGE SAINT-PIERRE DE NICE	15
1. Joseph Laugier jusqu'à la mobilisation de 1914, 17. - 2. Joseph Laugier est mobilisé à Antibes (août 1914), 22. - 3. Brève visite au Patronage Saint-Pierre (23 août 1914), 22. - 4. A Nîmes (22 septembre 1914), 23. - 5. Une carte de Lyon (6 octobre 1914). - 6. En route vers Verdun (7 octobre 1914), 24. - 7. Voeu d'un pèlerinage à N.-D. de La-ghet, 24. - 8. Une carte de Bar-le-Duc (8 octobre 1914), 25. - 9. A proximité du front (9 octobre 1914), 26. - 10. La montée au front (9-10 octobre 1914), 26. - 11. La première nuit en tranchée (11 octobre 1914), 27. - 12. Baptême du feu à St-Mihiel (12-13 octobre 1914), 27. - 13. Joseph Lau-gier est blessé (17 octobre 1914), 31. - 14. Les sentiments de Laugier blessé (17 octobre 1914), 32. - 15. La vie à l'hôpital de Bar-le-Duc (octo-bre 1914), 33. - 16. Le champ de bataille est ini-maginable de loin, 34. - 17. Joseph Laugier voudrait devenir infirmier (2 novembre 1914), 36. - 18. Au dépôt des éclopés (9 novembre 1914), 37. - 19. La vaine attente du courrier (15 novembre 1914), 38. - 20. Réactions aux lettres de Nice (21 novembre 1914), 39. - 21. Passage à Chaumont (1er décembre 1914), 41. - 22. Retour sur le front d'Argonne (mi-décembre 1914), 41. - 23. Noël sur le front d'Ar-gonne (fin décembre 1914), 42. - 24. Le sentiment du P. Cau sur Joseph Laugier, 49.	
25. Le froid et la boue des tranchées (janvier 1915), 50. - 26. Sous la fusillade et dans la tem-pête (10 janvier 1915), 52. - 27. Le calvaire de la marche vers la tranchée, 53. - 28. En poste au Bois Carré (23 janvier 1915), 54. - 29. La petite commu-nauté : Cau, Laugier, Giuglaris, 56. - 30. Conver-sions sur le front (janvier 1915), 57. - 31. Joseph Laugier est infirmier (fin janvier 1915), 58. - 32. Enterrements sur le front (février 1915), 59. -	

33. Pétrole enflammé à Malancourt (février 1915), 60. - 34. Bombardement de diversion près de Vauquois (mars 1915), 61. - 35. Toujours dans les bois d'Argonne (mars 1915), 63. - 36. Cantonnement à Parois (mars 1915), 64. - 37. Nombreuses communions pascales, 65. - 38. Les cantonnements sont bombardés (avril 1915), 67. - 39. Messe pour les officiers et les soldats décédés (avril 1915), 69. - 40. Mitrailages par avions allemands (avril 1915), 70. - 41. Magnifique prise d'armes à Parois (4 mai 1915), 71. - 42. "On se languit un peu" (mai 1915), 73. - 43. Nous attendons l'heure de Dieu (17 mai 1915), 76. - 44. Obus sur le cantonnement (14 juin 1915), 78. - 45. Feu d'artifice de toute beauté (21 juin 1915), 80. - 46. Toujours hors du cantonnement (juillet 1915), 81. - 47. Sur la voie ferrée de Sainte-Menehould, 81. - 48. Première nappe de gaz asphyxiant (juillet 1915), 82. - 49. Mort du chef de section de Giuglaris (4 août 1915), 84. - 50. Déplacement dans la Marne (août 1915), 85. - 51. L'adjudant Pansard aux tranchées (septembre 1915), 88. - 52. L'autel portatif de Laugier est arrivé (septembre 1915), 90. - 53. Lecture de Les soutanes sous la mitraille (septembre 1915), 91. - 54. Attente en Champagne (octobre 1915), 93. - 55. Le champ de mort du bois Sabot, 94. - 56. La plus belle messe qui se puisse imaginer (octobre 1915), 96. - 57. Giuglaris est blessé (27 octobre 1915), 98. - 58. Quinze heures de bombardement à Souain (30 octobre 1915), 99. - 59. Le lourd tribut des Anciens de Nice, 101. - 60. Retraite spirituelle pour les militaires au repos, 102. - 61. Noël militaire chez les Petites Soeurs des Pauvres, 104.

62. Merci pour l'accueil très fraternel de Nice (janvier 1916), 106. - 63. Un rayon de soleil sur la cathédrale (5 février 1916), 108. - 64. A sept mètres sous terre près des Allemands (mars 1916), 109. - 65. Sévère leçon de Dieu avant Pâques (20 mars 1916), 111. - 66. Passage des généralissimes Joffre et Cadorna (29 mars 1916), 113. - 67. La semaine sainte dans les tranchées (avril 1916), 115. - 68. Le mois de Marie sur le front (mai 1916), 118. - 69. La dureté de l'isolement (mai 1916), 119. - 70. Retour à la tranchée après un mois de repos (2 juin 1916), 122. - 71. Joseph Laugier s'attend à monter à Verdun (5 juin 1916), 122. - 72. A la garde de Dieu (8 juin 1916), 123. - 73. A la disposition de Joffre, puis à celle de Pétain ?, 125. - 74. Dans la bataille de

Verdun (juillet 1916), 126. - 75. Joseph Laugier est renversé par l'explosion d'un obus, 129. - 76. Sermon sur les journées glorieuses et sanglantes de Verdun, 130. - 77. Corvée de café à cinq heures du matin (septembre 1916), 132. - 78. La mort de Jean-Baptiste Viario (septembre 1916), 134. - 79. J. Laugier annonce son arrivée à Nice (17 octobre 1916), 136. - 80. Retour aux tranchées (2 novembre 1916), 136. - 81. De l'Aisne en Champagne (décembre 1916), 138. - 82. Superbe messe de Noël à Merfy (25 décembre 1916), 139.

83. Retour dans la Meuse (4 janvier 1917), 140. - 84. Dans la boue et la neige au nord de Verdun (janvier 1917), 142. - 85. Incertitude et anxiété (janvier 1917), 143. - 86. "Nous avons 21° de froid" (4 février 1917), 144. - 87. Permission de J. Laugier à Nice en mars 1917, 145. - 88. Pâques près du Chemin des Dames (avril 1917), 145. - 89. "La terrible fête est commencée" (mi-avril 1917), 146. - 90. "Ça va aussi bien que possible" (mi-avril 1917), 147. - 91. Une attaque au Chemin des Dames (14-25 avril 1917), 147. - 92. Un assaut sanglant au Chemin des Dames (5 mai 1917), 152. - 93. Joseph Laugier dans la bataille de l'Yser (juillet-novembre 1917), 155. - 94. L'abbé Laugier prêche le triduum de rentrée au PSP (octobre 1917), 157. - 95. Joseph Laugier dans les Flandres (fin 1917), 157. - 96. Messe de minuit dans une grange (25 décembre 1917), 158.

97. Une semaine sainte dans la bataille de la Somme (mars 1918), 159. - 98. "Un mois que l'on se bat et que l'on voyage dans tous les sens" (mai 1918), 160. - 99. "C'est notre quarante-sixième jour de lignes" (6 mai 1918), 162. - 100. "Que je voudrais prendre ma large part de votre vie !" (mai 1918), 163. - 101. Célébration de la fête du Sacré Coeur (7 juin 1918), 164. - 102. L'apport merveilleux de la classe 18 (juin 1918), 164. - 103. Citation de Laugier à la date du 18 juin 1918, 165. - 104. "Du milieu de la fournaise" (18 août 1918), 167. - 105. Obus de tous calibres et gaz variés (21 août 1918), 168. - 106. Repos après de terribles journées (1er septembre 1918), 169. - 107. Congé de détente à Nice (6-18 septembre 1918), 170. - 108. "Rejeté brusquement dans la grande tragédie" (22 septembre 1918), 171. - 109. "Ce jour-là, nous avons mis le masque au moins vingt fois" (24 septembre 1918), 172. - 110. Joseph Laugier a été gazé et il est mort (11 octobre 1918), 174. - 111. Le dévouement, le zèle et le tact de J. Laugier, 175. - 112. "Je m'édifiais à la lectu-

re de ses lettres admirables", 176. - 113. Le profond esprit surnaturel de J. Laugier, 177. - 114. Le zèle de l'abbé Laugier jusque dans ses derniers instants (octobre 1918), 179.

Index	181
Carte du front français pendant la guerre de 1914	191

Achevé d'imprimer sur les presses de l'Institut catholique de Lyon le trente-et-un mars 1985.

